

BIANCA MIOTTO



VANILLE,
CITRON ET
BASILIC

Roman



Table des matières

CHAPITRE 1

Velours vert mousse	13
Le dernier quartier de lune	16
Une bombe d'amour	21
Un matin de février	23
De gros citrons	27
Une belle histoire d'amour	31
Un rayon d'espoir	35
Des bâtonnets d'encens	38
De l'autre côté du pont	40
Il est beau	41
Un beau cahier	43
Les plus beaux couchers de soleil	45
Trois pots en terre cuite	47
À l'aube, je vaincrai !	52
Lettre à mon frère	58
Truffissimo	60
Le secret	63
Pink parfait	64
C. Paluzzi	70
Jaune comme le soleil	75

Une gousse de vanille	78
Un parfum de rosée	80
Rouge	84
Calamari & pizza	87
Six petits pots de miel	93
Zio Franco	96
Une poussière d'étoiles	97
Le désir d'être libre	99
ILe mois de mai	100

CHAPITRE 2

Le passé ne s'oublie pas	102
Les pigeons	104
Trois mois	108
Murano	112
Marco T.	114
Al Redentore di Venezia	115
Fanny	116
Hostaria da Franz	121
Marrons grillés	130
Une jolie boîte	133
La Bella Figura	137

Le bonheur	140
Le destin	142
Épilogue	143
Remerciements	144

Vanille, citron et basilic

Bianca Miotto



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Vanille citron et basilic / Bianca Miotto.

Noms : Miotto, Bianca, 1962- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 2021005767X | Canadiana (livre numérique)

20210057688 | ISBN 9782925178095 (couverture souple) | ISBN 9782925178101 (PDF) |

ISBN 9782925178118 (EPUB)

Classification : LCC PS8626.I7633 V36 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Aleksandra Andzic

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Bianca Miotto, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, septembre 2021

À tous les Marco du monde...

*Peu importe l'adversité, peu importe le temps,
la victoire est au bout du rêve de celui qui croit en son combat.*

Ernest Epalè Ndamè

CHAPITRE 1

Velours vert mousse

Velluto verde muschio

Depuis le départ de Marco, Anna cherchait désespérément la paix. Une récente rencontre l'avait ébranlée et faisait resurgir des souvenirs qui par moments, bombardaient sa tête et son cœur.

Bien que Béatrice, une amie de longue date, dise souvent ce qu'elle ne voulait pas toujours entendre, elle demeurait sa principale confidente. Au contraire d'Anna, elle était rationnelle, cartésienne, pas trop rêveuse et pas très bonne cuisinière.

— Salut, Béatrice ! ça va ?

— Ça va bien, et toi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je me sens coincée. Je revois tout, je revis tout... Son premier message est daté du 20 juin ; c'est étrange, tu ne trouves pas ?

— Étrange, oui, peut-être. Arrête de tout décortiquer.

— Je n'arrive pas à le chasser de mes pensées ; je retourne en arrière.

— Anna, tu déterres les morts... Laisse-les tranquilles.

— Je ne suis pas morte et il n'est pas mort. J'avais enfin l'occasion de lui révéler la vraie raison de notre séparation et de me libérer de ce secret. Je n'ai rien dit, par peur d'étaler ma sensibilité devant lui. Après toutes ces années, je voulais qu'il me retrouve débordante de force, qu'il soit fier de moi. Tu te souviens dans quel état j'étais lorsque je le fréquentais. J'avais des crises de panique à répétition. C'est la seule personne qui m'a réellement soutenue durant cette période de ma vie. Il était patient, il me soulageait et me comprenait. C'était mon ange. Avec lui, j'avais l'impression de retrouver la paix. De le revoir tout récemment m'a rappelé un épisode de la vie de Marco. Ça m'a aussi redonné l'envie de refaire connaissance avec la Anna que j'étais avant la naissance de Marco et avant mon premier mariage.

— Tu voulais qu’il soit fier de toi ? D’accord, disons qu’il l’est, que tu as su masquer ton malaise intérieur. Disons aussi qu’il ne fallait pas que tu révèles le vrai motif de votre rupture. Ton secret fait partie d’une autre vie. Allez, oublie tout ça ! Ne replonge pas dans la mélancolie. Marco est décédé depuis si peu de temps. Tu ne t’es pas remise de son départ. Tu es vulnérable. Refaire connaissance avec la femme que tu étais ? Tu as fait les démarches pour te rendre en Italie, non ? C’est tout ce qu’il te faut ! Un séjour en Italie !

— Justement, d’avoir revu mon ex me ramène à Marco lorsqu’il était enfant, jeune et pur. Ce petit blond qui marchait en titubant, que j’aimais si fort et dont je voulais tellement le bonheur malgré son handicap. Je le revois accourir tant bien que mal pour rejoindre les bras solides et aimants de cet homme. Je nous revois tous les trois ensemble. J’ai des visions de tous les moments difficiles que nous avons vécus lorsque mon père était hospitalisé et que sa fin était imminente. Non seulement mon ex était là, mais il faisait rire Marco et l’aimait presque autant que moi. Oui, j’ai fait les démarches pour aller en Italie et j’aimerais bien y vivre éventuellement, mais au moment où je te parle, je ne suis pas en paix. Tu sais que son deuxième message est daté du 9 juillet, soit la date à laquelle Marco est décédé. C’est bizarre.

— Tout est bizarre, Anna, quand on se pose trop de questions. Cela ne ressuscite pas le passé, tu sais ? Mets de l’ordre dans ton présent qui t’impose trop de restrictions. Sors de cette prison, prends soin de toi et prépare ton voyage. Oublie ! Voilà mon conseil.

— Je n’ai rien ressuscité et je n’ai sonné à la porte de personne. Il a sonné et j’ai ouvert ma porte.

— D’accord, il a sonné, tu as ouvert et il a refermé la porte derrière lui. C’est tout. Tu l’as revu à deux reprises, tu ne lui as rien dévoilé et il ne t’a rien demandé même si tu lui avais laissé sous-entendre que tu voulais lui confier quelque chose. Il ne désirait pas savoir. C’est tout. Je te parle comme le ferait une sœur, Anna. Il y a un mois à peine, tu pleurais encore la mort de ton frère. Tu faisais des cauchemars et tu n’arrivais pas à trouver le sommeil. Tu as besoin de réconfort, pas de tourments.

— Tout ce que tu dis est vrai, mais parfois, on n’a pas le choix. On se retrouve dans un moment de notre vie qui nous rapproche de nos fragilités.

—Revis ton passé pour toi, alors. Fais-le égoïstement, juste pour toi, histoire de voir clair et de comprendre. Le passé nous sert seulement s'il nous apprend quelque chose, même si cette révélation survient très tard dans la vie. Il est possible que je fasse erreur, que d'oublier ne te serve pas, que tu n'aies pas encore pleuré toute ta peine. Si c'est le cas, alors, pleure et revis ton malheur. Après tout, c'est ta vie et elle t'appartient. Revis ton passé pour retrouver la paix. Qui sait ? C'est peut-être un cadeau que tu obtiendras en ressassant ainsi ton passé. Je te le souhaite de tout mon cœur.

—Merci, Béa. Pour une fois, je crois que tu as dit ce que je désirais entendre.

Anna éteignit son téléphone, puis le rangea dans son sac. Elle s'installa dans son confortable fauteuil en velours vert mousse, s'y enfonça, et ferma les yeux.

Le dernier quartier de lune

L'ultimo quarto di luna

—Marco, s'il te plaît, rends-toi à l'hôpital. Fais demi-tour tout de suite, je t'en supplie. Je vais te retrouver à l'entrée principale.

—J'ai peur. Il y a des gens qui me suivent et qui veulent me tuer. Ils sont derrière moi dans une auto noire aux fenêtres teintées. Je suis certain que ce sont des vitres anti-balles. Je vais les semer.

—Marco, personne n'est derrière toi. Tu vas faire demi-tour, O.K. ? Je reste avec toi. Ne coupe pas. Voilà, je pars de la maison, tu m'entends ? Je suis là, je ne te quitte pas. Je monte dans l'auto.

—Non, je ne veux pas aller à l'hôpital, je t'appellerai demain.

—Marco, il est minuit. Écoute-moi, tu n'es pas bien et j'ai peur que quelque chose de grave se produise si tu conduis dans cet état. Je suis avec toi et je reste avec toi... on va parler, d'accord ? Allo ?

Je n'arrive pas à fermer l'œil. Il est deux heures du matin. Le climatiseur est au maximum et la fenêtre de ma chambre est grande ouverte. Ces premiers jours du mois d'août sont remplis d'humidité. L'air est stagnant. Je retire la couette, je pousse le drap au pied du lit et je m'allonge sur le dos. Puis je tire le drap, je me recouvre, je tourne et me retourne. Je me lève pour prendre une petite bouteille d'eau de rose et en dépose quelques gouttes sur mon visage. J'étouffe. Je m'étends de nouveau et me répète que je dois dormir. Je dois être en forme pour pouvoir affronter la journée de demain. Demain est toujours plus difficile qu'aujourd'hui. Je suis sur un perpétuel qui-vive. Je n'arrive pas à fermer l'œil. Je ne dors pas bien depuis des années. Depuis la mort de maman, en fait. Je ne suis pas en paix. On dit qu'on choisit nos batailles, mais c'est faux.

Assise sur le bord de mon lit, je regarde par la fenêtre le dernier quartier de lune. Je dois me calmer. J'ai le cœur qui palpite et des gouttes de sueur glissent sur mon dos. Qu'est-ce que je devrais prendre pour me détendre ? Une camomille, du lait chaud avec du miel ou un verre d'eau glacé ?

Je sors de la chambre sans faire de bruit pour ne pas réveiller ma fille. Je me divise... je suis deux femmes. La mère attentionnée, équilibrée, saine... en surface... Alors qu'à l'intérieur, je combats...

Je fixe l'écran de mon téléphone en espérant qu'un message apparaisse. Ensuite, je m'installe sur la terrasse. Je vais attendre que le jour se lève. Je ne dormirai pas. Le dernier quartier de lune est planté dans le ciel. Il est tellement brillant. Si brillant, qu'il m'inquiète.

Encore la semaine dernière, j'ai laissé de nombreux messages au médecin-psychiatre de mon frère. Toujours le même: «*Bonjour! je suis vraiment désemparée! Marco ne va pas bien et n'est pas dans un état pour conduire une voiture. Vous devez absolument écrire une lettre afin que je puisse faire les démarches pour demander la révocation de son permis de conduire. Je vous remercie de me rappeler le plus rapidement possible, c'est urgent.*» Il n'a retourné aucun de mes appels. J'ai eu un bref échange avec sa secrétaire, qui est d'une nonchalance agaçante. Elle devait croire que j'étais hystérique, que j'exagérais et que j'avais perdu le contrôle de moi-même. Comment être calme lorsqu'on s'inquiète pour une personne psychologiquement désorganisée? C'est vrai, je suis en mode panique. Je sollicite de l'aide dans le but d'éviter un drame. Certains peuvent croire qu'il s'agit du fruit de mon imagination, mais il y a des signes avant-coureurs que je ne peux pas négliger, que je n'ai pas le droit d'ignorer.

J'ai passé la nuit à trop penser. Je sens que quelque chose est arrivé. Je suis restée des heures, dehors, à regarder le ciel et à contempler la lune. Je vais rentrer, me rafraîchir et me préparer.

Sous la douche, je tente avec un jet glacial de faire disparaître la tension, la fatigue et la peur. Il est six heures. Je n'ai pas fermé l'œil. Je suis inquiète, si inquiète. Pendant la nuit, j'ai composé le numéro de Marco dix fois, cent fois, mille fois. Marco, mon petit frère physiquement souffrant et psychologiquement torturé.

Je m'allonge dans la baignoire, la remplis, frotte mes jambes avec un gant de crin, puis pose ma tête contre la froideur de la céramique. Je voudrais que le bruit de l'eau qui coule parvienne à me détendre, mais je pense sans arrêt.

Il me semble avoir tout fait pour aider Marco. Tout. Or, ça ne suffit pas. C'est un éternel recommencement, une bataille perdue. Tout le monde me l'a dit. *«Tu n'y arriveras pas, il n'y a pas de solution. Allez... laisse tomber. Sa maladie ne t'appartient pas, ce n'est pas ton fardeau, mais le sien. Tu vas te rendre malade. Vis pour toi, c'est son problème. C'est sa vie.»* Quelle vie? Il ne vit pas, il est malade et il n'a aucun contrôle sur cet horrible mal qui s'est introduit dans sa tête. J'en suis témoin. Est-ce qu'on peut laisser tomber quelqu'un d'aussi souffrant? Et puis, tous les mots vides que les intervenants me lancent depuis des années: «Il a le choix, il doit faire des efforts, il doit se prendre en main» Comment se prendre en main? Il est perdu... Il n'a pas le choix lorsqu'il tombe en marchant à cause de la paralysie cérébrale qui affecte son corps, tout comme il n'a pas le choix lorsqu'il s'égaré dans un labyrinthe de terreur. La schizophrénie paranoïde ne donne aucun choix.

Je sors du bain et m'enroule dans une épaisse serviette qui sent la vanille. Je la garde contre moi quelques secondes, car son odeur me reconforte. Je passe devant la glace et je me regarde sans me voir. Soudain, mon téléphone vibre. Numéro inconnu. Il est sept heures. Je frissonne. Ma main tremble. Je pressens que quelque chose d'extrêmement grave s'est produit. Je le sais déjà. Je réponds en craignant l'annonce d'une nouvelle qui assomme et qui ne laisse aucun choix.

—Allo?

—Bonjour, j'aimerais parler à Anna, la sœur de Marco.

—C'est Anna. Quelque chose est arrivé à mon frère? Est-il mort?

—Je me présente, je suis le docteur Ibrahim. Votre frère a été victime d'un grave accident d'auto. Il est aux soins intensifs et nous craignons pour sa vie. Vous devez venir à l'hôpital le plus rapidement possible.

La voix de mon interlocuteur s'éloigne. Si bien que je n'entends plus ce qu'il dit.

Le pire est arrivé. Tout ce que je voulais éviter depuis la mort de maman vient de se produire. État critique... soins intensifs. Il faut que j'y aille. Je dois m'habiller, me sécher les cheveux... Non, ce n'est pas la peine de les sécher. Qu'est-ce que tu fais? Vite, habille-toi!

Mes genoux fléchissent, tandis que mon cœur bat trop fort. Vittoria vient de se réveiller et m'appelle.

—Maman, quelle heure est-il ? Pourquoi pleures-tu ?

—Sept heures. Je dois me rendre à l'hôpital. Marco a eu un accident d'auto et il est entre la vie et la mort.

—Je t'accompagne, maman, ne pleure pas. Je n'irai pas à mon cours, ce matin.

—Non, tes études sont importantes. Tu viendras me retrouver après la classe même si tu termines tard. Je vais téléphoner à Laura et je t'enverrai un message dès que j'arrive à l'hôpital.

—Je t'aime, maman.

Je l'embrasse, la serre dans mes bras et lui dis : «*Je t'aime aussi.*» Je voudrais que quelqu'un me prenne dans ses bras, me rassure, me tienne par la main, me parle doucement. J'aimerais qu'une personne m'accompagne. Hélas ! je suis seule.

Des crises de panique sévères, j'en ai depuis tellement d'années que je ne les compte plus. Je subis ces crises depuis mon séjour dans le golfe Persique à l'époque de mon premier mariage. Une union qui m'a fait découvrir ce que signifiait avoir peur. Je suis prise avec ce genre de crises. Par moments, j'arrive à les contrôler, mais je ne me suis jamais totalement débarrassée de cette peur. Parfois, elle devient si puissante, que tel un cyclone, elle engloutit toute ma force, toute ma lucidité. Je ne suis pas folle, je suis fragilisée. Je n'ai jamais cessé de me battre avec ce déséquilibre. Une lutte difficile, un combat sans merci.

Ce matin, j'ai peur d'emprunter le pont pour me rendre à l'hôpital. Le pont me fait peur, car il y a le vide tout autour de lui, et le vide m'effraie. Lorsque je suis calme, j'arrive à le traverser en écoutant un peu de musique, en fumant une cigarette ou en buvant un café. Et là, tout se passe assez bien. C'est assez anodin pour certains, mais de faire ce trajet paisiblement me rend fière de moi. Aujourd'hui, j'ai peur de la route, peur du pont, peur du vide qui l'entoure, peur de ce qui m'attend de l'autre côté.

Marco a célébré son vingt-neuvième anniversaire en mai. Il est jeune, beau, intelligent, dégourdi et vraiment talentueux. La première fois qu'il nous a plus qu'étonnés, il avait dix ans. On écoutait une pièce de musique classique chez maman et, sans rien dire, Marco s'est assis au piano et a déposé ses petites mains sur le clavier. Ses doigts se déplaçaient avec facilité et à notre grande surprise, la mélodie était identique à celle que nous venions d'entendre. Il avait enregistré les notes dans sa tête avant de les reproduire. Dès le lendemain, Laura, ma sœur aînée, s'est précipitée dans une école de musique pour l'y inscrire.

Marco adorait ses leçons de piano. Comme il était parvenu à se distinguer lors de sa première année, on l'avait choisi parmi plusieurs élèves pour représenter l'école dans un concours. Il avait remporté le premier prix. Je le vois encore devant la scène lorsqu'on lui a remis sa belle médaille. Une mèche de cheveux blond doré tombait sur son front. Il portait un complet bleu foncé et de très belles chaussures lacées en cuir verni. Il avait refusé de mettre ses orthèses et tentait de se tenir bien droit pour dissimuler son manque d'équilibre. Jamais une minute, pendant cette soirée, on n'aurait pu imaginer un seul instant qu'un jour, il se retrouverait dans une unité de psychiatrie.

Tout a éclaté après la mort de maman.

Une bombe d'amour

Una bomba d'amore

Je me répétais que c'était passager, que tout rentrerait dans l'ordre, qu'après ce deuil, Marco retrouverait un équilibre et qu'il serait même heureux. Or, en tant que maman, je savais que de faire le deuil d'une mère serait pénible. Une mère qui avait tout essuyé derrière son fils, qui avait tout caché. La seule à savoir, à tout connaître de lui. Depuis qu'il était tout petit, elle l'avait transporté avec toutes ses difficultés et l'avait forcé à se tenir debout. Aussi, elle ne bronchait jamais quand il tombait. Elle avait refusé catégoriquement son handicap.

Malgré mon bouleversement et ma peine, je me répétais sans cesse que c'était momentané. Je me promettais d'accompagner Marco. J'oubliais mon deuil en partageant le sien avec lui. Je me disais qu'il s'en sortirait, qu'il reprendrait ses leçons de piano et que peut-être un jour, il brillerait lors d'un concert dans une salle de renom où je serais assise au premier rang. Marco n'avait que vingt-deux ans. Le temps était de notre côté.

Trois mois déjà que maman nous avait quittés. Pendant cette période, j'avais remis la maison en ordre, car Marco y demeurerait toujours. Les pièces principales avaient été repeintes. J'avais appliqué une couleur douce, comme celle de la crème fraîche. J'avais aussi fait encadrer les tableaux que maman avait peints et leur avais réservé tout un pan de mur du salon.

C'est à la cuisine que tout prenait vie. Je préparais des huiles d'olive aromatisées de feuilles de basilic pour que leurs parfums s'imprègnent dans toutes les parois de la maison. Je cuisinais des repas en grande quantité, que j'emballais et empilais au frigo. Je voulais que dès son entrée dans la maison, Marco soit enveloppé par les odeurs rassurantes de ma cuisine ; qu'à la vue d'un gâteau doré encore chaud saupoudré de sucre vanillé, il soit frappé par une bombe d'amour. Je voulais que les grains de café fraîchement moulu le consolent et lui rappellent que la vie est faite de tous ces soupçons de plaisir. Je voulais que les couleurs des plants d'épices l'aveuglent par leurs éclats, que le jaune des citrons lui remémore le soleil. Je voulais qu'il retrouve ses

racines, qu'il gratte au fond de lui pour raviver les souvenirs de notre père. Papa, ce véritable cordon-bleu qui tout au long de sa vie nous avait préparé les plats les plus succulents, les plus amoureux, les plus réconfortants.

Je me montrais patiente. Je partageais tout ce que j'avais avec mon frère et bien sûr, je l'écoutais. En somme, je comblais ses besoins et je m'assurais qu'il ne manque de rien.

Le premier Noël sans maman, j'avais pris soin d'embellir la maison. Je voulais installer la magie des fêtes entre les murs. Une saison qui pour Marco n'existerait plus jamais. J'ignorais alors qu'il était impossible d'illuminer un sapin ou d'allumer des chandelles dans chacune des pièces en entretenant l'espoir que cette lumière jaillisse et que sa clarté efface la détresse de mon frère. Je ne le savais pas encore.

Après Noël, j'ai commencé à prendre conscience qu'il fallait plus que des gâteaux, un beau décor et des cadeaux. Mais surtout, beaucoup plus que des mots.

Un matin de février

Una mattina di febbraio

La majorité du temps, au début de la nouvelle année, c'est chez moi que l'on se rencontrait. Marco racontait alors qu'il était victime de vandalisme, que des gens lui faisaient des menaces et du chantage, qu'on voulait lui retirer son argent et voler la maison. Au départ, j'y croyais, puisque j'avais eu maintes fois l'occasion de constater des va-et-vient, chez lui ; en particulier lorsqu'il était tôt le matin, alors même que j'allais conduire ma fille à l'école. Un jeune homme de vingt-deux ans qui est handicapé, orphelin de père et de mère, qui traverse un deuil douloureux et qui vit seul dans une grande maison... Ajoutez à cela de l'argent plein les poches, une voiture luxueuse garée à l'entrée... Voilà une proie alléchante pour tout arnaqueur.

Avec le temps, Marco sortait de moins en moins. Aussi, il me téléphoniait souvent, même en pleine nuit. Je répondais à tous ses appels. Sa vie était menacée, prétendait-il. Il disait de plus qu'on l'avait empoisonné. Il se lamentait, il souffrait, et moi je l'écoutais. Ses histoires abracadabrantes et son incohérence me rendaient inadéquate. Il n'y avait pas de mots pour le réconforter, plus de mots pour le raisonner.

J'allais souvent le visiter. Ce faisant, je lui ramenaient de quoi manger, mais c'est toujours derrière la porte entrouverte qu'il discutait quelques minutes avec moi. Il refusait de me laisser entrer. Puis, un matin de février, je décidai de prendre mon courage à deux mains. Je devais foncer et intervenir. Il faisait deux chiffres au-dessous de zéro et l'escalier devant la maison ressemblait à un énorme cube de glace. Déjà, de l'extérieur, je savais qu'en ouvrant la porte, j'aurais un choc. En prenant une très profonde respiration, j'insérai la clé dans la serrure, mais la porte ne s'ouvrit pas. Je frappai, sonnai pendant plusieurs minutes et criai, jusqu'à ce que Marco ouvre enfin la porte du garage, par où il me pria de rentrer. Malgré mon inquiétude, je fis selon son désir. Visiblement, il avait maigri. Il portait un jump-suit bleu pâle en papier crépon. Où avait-il bien pu dénicher cet habit ? Une question qui plus tard dans la matinée, après toutes mes autres constatations, ne susciterait plus ma curiosité.

Marco me fixait d'un regard indéchiffrable. Je me souviens que son visage était émacié, sillonné par la peur. Ses beaux yeux bleus n'avaient plus de couleur. Le pauvre pleurait à grands sanglots et marchait tant bien que mal. Ce matin-là, son handicap me semblait beaucoup plus apparent. Il craignait désespérément que son corps soit entièrement paralysé. Après avoir remarqué des taches de sang sur la manche gauche de sa combinaison, je m'approchai doucement de lui en lui demandant de relever sa manche. «*Marco, fais-moi voir... Tu es blessé?*» lui dis-je tout bas. Je me souviendrai à jamais de son regard rempli d'effroi, alors qu'il relevait sa manche. Il avait retiré des morceaux de peau sur son avant-bras, persuadé qu'à son insu, quelqu'un avait inséré un timbre empoisonné sous sa peau. C'était brutal, pour moi, de voir cette scène, d'entendre ces propos. Du coup, j'eus envie de le prendre dans mes bras, de l'emmener à la maison et de prendre soin de lui.

Mais en faisant le premier pas pour entrer au sous-sol, cette idée m'échappa. Mon regard se déplaça rapidement. À chaque recoin, il y avait des indices démontrant que la maladie avait pris Marco en otage. Plus j'avancais, plus j'étais terrifiée. L'entrée principale de la maison était barricadée, alors que des pelles bloquaient la porte arrière. Le tissu des fauteuils avait été découpé soigneusement et des piles et des piles de journaux occupaient presque tout l'espace de la salle à manger. J'aurais bien voulu savoir d'où pouvaient provenir tous ces journaux, mais je n'osais pas parler. Toutes les fenêtres étaient condamnées par des planches de bois taillées sur mesure que Marco lui-même avait installées. J'étais sur le point de m'effondrer, mais une voix à l'intérieur de moi me disait d'être solide et forte. Sur la table de la cuisine, je trouvai une scie électrique, tandis qu'une tonne de bouteilles d'eau recouvrait le comptoir et que des morceaux de bois remplissaient l'évier. Au frigo, je vis des plats dans des boîtes empilées les unes sur les autres. J'en retirai un, puis un autre, pour me rendre compte qu'ils étaient tous périmés. Tout ce qui se trouvait dans ce frigidaire était bon pour la poubelle. Je quittai la pièce, puis me dirigeai vers la salle de bain. Je devais tout inspecter. Malgré la mollesse de mes jambes, il fallait me rendre à l'évidence : l'état de la maladie de Marco était grave. Du bran de scie recouvrait la céramique du plancher, alors que la pharmacie qui aurait dû se trouver sur le mur au-dessus de l'évier n'y était plus. À sa place, je vis un grand carré vide. En descendant les

marches pour me rendre au rez-de-chaussée, j'avais une seule idée en tête : téléphoner pour qu'une ambulance vienne chercher mon frère. On ne pouvait plus discuter avec lui, car les mots qui sortaient de sa bouche étaient dépourvus de raison.

Je descendis donc au garage et composai le 911. On me posa une tonne de questions, dont une qui revenait sans cesse : avait-il des pensées suicidaires ? Malheureusement, mes réponses n'étaient apparemment pas assez convaincantes pour qu'on accepte sur-le-champ de déplacer une ambulance.

— Mon frère ne menace pas de se suicider, mais il est en danger. Il délire. Il ne mange plus, car il croit que quelqu'un veut l'empoisonner. Le pauvre doit avoir perdu dix kilos. Il ne dort plus, et il a démoli une partie de la maison sous prétexte qu'il y a des puces électroniques dans les meubles et dans les murs. Il a mal aux jambes et il est convaincu que son corps risque de paralyser d'un instant à l'autre. Je vous en supplie ! Venez le chercher ! Mon frère a vingt-deux ans... Il est handicapé... Il souffre de paralysie cérébrale... Il délire, vous comprenez ? Il n'a pas menacé de se suicider, non, il ne m'a pas parlé de suicide !

— D'accord, madame. On vous envoie quelqu'un.

Un soulagement s'installait en moi. On viendrait prendre mon frère et on le soignerait. En attendant les ambulanciers, j'avais espoir qu'avec les soins nécessaires, tout rentrerait dans l'ordre pour lui. J'y croyais tellement.

— Qu'est-ce que vous dites ? Vous le laissez comme ça ? Vous me laissez comme ça ?

— Puisque votre frère refuse d'aller à l'hôpital, on ne peut rien faire. On n'a pas le droit de le forcer. C'est son choix, sa décision. Il est majeur, après tout.

— Ce n'est pas un choix, il n'est pas bien. Il est incapable de prendre une décision. Est-ce que vous voyez dans quel état il est ? Regardez la maison... Tous les accès sont barricadés ? Ça vous semble normal ? Il délire !

— Il y a tellement de gens farfelus ! S'il nous fallait tous les transporter à l'urgence, on n'aurait pas fini.

—De plus, mon frère est handicapé; il arrive à peine à se tenir debout. Il a tellement maigri. Qu'allez-vous faire ? Que dois-je faire ? Je n'ai pas le droit de le laisser dans cet état. C'est mon frère !

—Je suis désolé, mais nous n'avons pas le pouvoir de le contraindre à l'hospitalisation. Les pompiers vont venir constater l'état de la maison et selon leur rapport, vous prendrez les mesures nécessaires. Pour votre frère, vous devriez commencer par consulter un travailleur social.

En attendant les pompiers dehors dans le froid, j'avais fait les cent pas. Je n'arrivais pas à y croire. Il était presque quinze heures et j'étais là depuis sept heures. Je pensais à Vittoria que je devais aller prendre à l'école une heure plus tard. La petite ne devait pas deviner mon tourment. De même, je pensais au lendemain. Les travailleurs sociaux, le rapport des pompiers... Heureusement que j'étais en congé pour toute la semaine.

C'est donc ce jour-là que sans le savoir, je montais à bord d'un manège qui tournerait interminablement pendant les huit prochaines années.

De gros citrons

Limoni grandi

Le rapport signalant que le résident souffrait du syndrome de Diogène, vu le chaos et l'accumulation d'objets, nous avons reçu l'ordre de rétablir la situation à l'intérieur des soixante-douze prochaines heures. Nous devons remettre la maison en bon état et nous assurer qu'elle soit sécurisée. Bien sûr, il fallait aussi libérer tous les accès. J'avais donc téléphoné à Laura, qui était copropriétaire de cette maison avec maman. Travaillant dans le Grand Nord à cette époque, Laura avait décidé de garder la maison pour Marco, question d'éviter de lui imposer un autre changement et de lui faire perdre ses repères.

Lorsque j'avais finalement trouvé les mots pour lui expliquer la situation, Laura s'était résolue de rentrer à Montréal pour quelques jours afin de s'occuper de cette affaire. J'avais aussi confronté Marco en lui mettant le rapport sous le nez. Étonnamment, il avait alors eu un moment de lucidité. Incroyable ! Sans doute parce qu'il craignait de perdre son toit et de se retrouver ailleurs, il avait acquiescé aux exigences. Il m'avait toutefois précisé que ce serait lui et l'un de ses amis qui veilleraient à faire le ménage et à tout ranger. Bien sûr, cette aide ne serait pas gratuite. C'est du moins ce dont je présumais puisque sur sa route, Marco n'avait jamais croisé un véritable ami.

On lui soutirait de l'argent. Beaucoup d'argent. Après la mort de maman, j'avais fait la rencontre de certaines de ses fréquentations qui m'apparaissaient douteuses. Des gens qui lui promettaient des choses en demandant un versement au préalable. Par exemple, des meubles en cuir venant tout droit d'Italie qu'on lui proposait à moitié prix. Je me souviens qu'il m'avait demandé de faire un chèque à partir de son compte en fiducie dont j'étais la signataire. Or, si le chèque avait bien été encaissé, on n'a jamais vu la couleur de ces meubles. Petit à petit, le compte se vidait. Marco achetait les amis et donnait tout. Il invitait les gens, leur payait des repas et leur donnait de l'argent. Puis, lorsqu'il s'est retrouvé dans une impasse, tout ce beau monde a disparu.

L'après-midi de cette même journée, j'avais rendez-vous avec une travailleuse sociale. Confiante, je m'étais présentée trente minutes à l'avance et avais attendu impatientement. La jeune femme qui m'avait accueillie était très jolie. Son sourire éclatant m'avait remplie d'espoir. Je voulais un miracle, une solution instantanée. Je croyais vraiment que ma requête nécessitait une intervention, que j'avais ce droit et que mon frère méritait cette attention. Malheureusement, cet entretien s'est soldé par une immense déception. Je retournais donc au point de départ. On ne pouvait rien faire si Marco refusait d'aller à l'hôpital de son propre gré. C'était lui qui devait choisir. J'avais quitté les lieux les larmes aux yeux.

Une fois dans ma voiture, je m'étais mise à me dire à voix haute que je trouverais une solution, que je ne laisserais pas Marco devenir cinglé. Pour fuir mon angoisse, je m'étais rendue à mon marché préféré pour remplir mon panier de couleurs et de parfums. Une gousse de vanille, de gros citrons et un plant de basilic aux larges feuilles avaient momentanément réussi à me calmer et à effacer mon désarroi.

En soirée, j'avais concocté un succulent gâteau à la vanille, au citron et au basilic, dont j'avais réservé une grande part pour Marco. J'avais emballé celle-ci dans du papier ciré et la lui avais apportée le lendemain matin.

Laura était arrivée à Montréal deux jours après mon appel. Je n'avais pas pénétré dans la maison de maman depuis la réception du rapport. Marco m'avait assuré que tout se déroulait bien, que son ami avait fait un bon travail et que tous deux bossaient même la nuit. Il disait qu'il allait bien, mais je savais que c'était faux, qu'il s'était plié à la tâche uniquement parce qu'il craignait les repréailles des représentants de la ville. Se soumettre était la meilleure chose à faire. Marco était très intelligent.

Lorsque j'ai voulu voir où il en était avec les travaux, Laura m'avait accompagnée. Incroyablement, tout était en place, tout brillait. Je m'étais empressée d'aller dans la salle de bain, pour constater que Marco avait accroché un tableau peint par maman pour cacher le trou. Rien d'autre que du camouflage. On aurait dit une scène de crime dont les preuves avaient été scrupuleusement dissimulées.

Cette nuit-là, mon cœur battait si fort qu'il m'avait été impossible de trouver le sommeil. Me retourner dans mon lit me faisait mal. Tellement, que j'avais demandé à Vittoria d'appeler une ambulance. Je me sentais mourir. Après une nuit passée dans la salle de réanimation d'un hôpital, j'ai finalement pris la décision de consulter un psychologue. On avait dû m'injecter un médicament pour que mon pouls retrouve une fréquence normale. Ce débordement d'émotions avait réussi à me convaincre de réclamer de l'aide. On ne guérit pas d'un déséquilibre, on arrive à le contrôler, à l'appivoiser. J'avais le devoir de l'appivoiser, de faire preuve de résilience, tant pour ma fille que pour Marco. Je n'avais pas le choix.

Depuis que la maison avait été remise en ordre, Marco y passait tout son temps. Je faisais son marché, payais ses factures et surtout, je m'assurais que la maison reste dans cet état. C'était temporaire. Je savais que ça n'allait pas durer. On ne répare pas un esprit souffrant comme on rénove une maison.

Pour ma part, j'entamais une thérapie. J'avais repoussé ce genre d'aide pendant des années, car maman s'y opposait fortement. Et moi, je n'arrivais pas à lui désobéir. Elle avait toujours raison. J'ai donc dû vivre avec mon mal des années durant. J'avais vingt-quatre ans lorsque je suis revenue du golfe Persique. Mon mariage avec un narcissique m'avait inculqué la peur et celle-ci m'avait appris à éviter les conflits. Une peur qui était omniprésente et qui contrôlait mes allées et venues. Je me fondais dans le décor pour éviter d'avoir trop peur. Lorsque j'ai voulu revivre et exister, j'ai dû réapprendre à respirer profondément. Non seulement j'ai combattu la peur, mais de plus, j'ai souffert avec elle et j'ai survécu avec elle.

Les premières sessions avec ma psychologue engendraient un malaise; je me sentais fautive d'être dans cet état. Il me fallait replonger dans mon passé et expliquer le pourquoi et le comment de tout avec une inconnue. Ça me pesait, même si Geneviève, ma psychologue, m'inspirait confiance. Le décor de la pièce où se tenaient

nos rencontres me donnait le goût d'y être. Tout invitait à la détente de l'esprit, à une paix absolue. Malgré tout, j'éprouvais un certain malaise lorsque je quittais ce bureau. Je me sentais fautive de me raconter, de m'être mise à nue.

Toute ma vie, je m'étais reproché d'avoir laissé un homme me faire du mal et que ma naïveté en était la cause. C'est en racontant mon histoire que je parvenais à me détacher tout doucement de la peur. Après plusieurs séances, je me suis rendu compte que j'étais forte. J'ai réussi à estimer à sa juste valeur la femme que j'étais, que je suis. J'ai refusé les cachets et toute forme de médication, car je ne voulais pas geler mes émotions. Cette personne remplie d'émotions, c'était moi. Je voulais être moi et donc, j'avais décidé de m'en tenir à des outils purement spirituels. Une roue de secours invisible.

Mon cœur ne palpait plus en pleine nuit. J'arrivais à conduire l'auto sans faire d'interminables détours pour éviter les grands espaces entourant les autoroutes. J'arrivais à traverser les ponts, à voyager seule avec ma fille. J'avais presque réussi à arracher les barreaux de la prison de la peur. Geneviève m'a accompagnée pendant des années. Aujourd'hui, je bénis le jour où j'ai eu le courage de composer le numéro de téléphone pour prendre rendez-vous avec elle. Maman n'avait pas toujours raison...

Une belle histoire d'amour

Una bellissima storia d'amore

Prendre soin de Marco, être patiente et garder l'espoir que tôt ou tard il retrouverait sa route. J'avais tellement d'espoir. Sans relâche, j'avais tout concilié. Tout. Les besoins primaires de mon frère, ma vie professionnelle, ainsi que les études de Vittoria qui pour moi, revêtaient une importance capitale. Veiller à ce que ma fille ait une vie saine, malgré le tourbillon de folie qui s'entremêlait à mes idéaux de vie paisible.

Pourtant, après deux ans d'espoir, protéger et aimer Marco a éventuellement voulu dire qu'il fallait lui retirer sa liberté. Une étape déchirante dans ma vie. Contraindre mon frère à vivre dans une unité psychiatrique. La seule solution. Il n'y en avait aucune autre. Aller à la cour, décrire ses comportements de façon détaillée, étaler des photos de la maison de ma mère qui était redevenue un véritable champ de bataille barricadé, attendre l'approbation du juge, attendre que l'ordre de la cour soit prêt, signer de ma main la requête pour qu'une ambulance et des policiers se déplacent pour aller le chercher...

Le visage couvert de larmes, je me demandais si j'avais le droit d'apposer cette étiquette indélébile à la vie d'un jeune homme de vingt-quatre ans, à la vie de mon frère. Deux voitures de police. Une ambulance. Sans résistance, Marco a suivi.

J'avais suivi l'ambulance de très près pour ne pas la perdre de vue. À mon grand soulagement, j'avais réussi à garer mon auto devant l'entrée principale.

Pour me rendre jusqu'à l'aile de l'unité psychiatrique, j'avais suivi les indications. Deux flèches. L'une menait à l'unité de psychiatrie externe, et l'autre à l'unité de psychiatrie interne. Le mot PSYCHIATRIE retentissait dans ma tête. Je détestais ce mot. Je déteste ce mot.

Dans un lit sur lequel il n'y avait qu'un drap et un oreiller, j'ai trouvé Marco dans une jaquette bleue. Allongé, son regard fixait le plafond et des larmes coulaient sur ses joues. J'ai eu mal. Très, très mal. L'infirmier lui avait retiré sa montre et ses vêtements, comme le font les gardiens de prison. Ces effets personnels étaient rangés dans

un casier gardé sous clé. Le silence pesait lourd dans cette chambre de l'unité psychiatrique interne. Un silence aussi assourdissant que toxique et effrayant. Une heure après mon arrivée, le médecin avait ordonné qu'on administre un sédatif à mon frère, qui s'était ensuite profondément endormi.

«*Soyez positive*», m'avait dit un intervenant. Il est difficile d'être positive en pareilles circonstances, pour ne pas dire impossible.

In vraisemblablement, quelques semaines après l'hospitalisation de Marco, j'ai reçu une citation à comparaître ; mon frère contre moi.

Une fois de plus, je me suis présentée devant le tribunal. Je n'avais pas le choix. Comment expliquer que Marco ait réussi à faire émettre un tel document ?

Des avocats de l'aide juridique se promènent sur l'étage psychiatrique pour informer les patients de leurs droits. Cette pratique se fait sans consulter la famille, sans prendre connaissance de l'ampleur de la maladie, sans discuter avec le personnel soignant. Une pratique désolante.

Pauvre Marco ! Chaque parole qu'il a prononcée devant le tribunal démontrait une incohérence tumultueuse. Bien sûr, le juge a ordonné qu'il retourne à l'hôpital. Il m'a fallu tout redire, tout redécrire, tout pleurer à nouveau. Cette façon de faire est courante et légale.

Marco a été hospitalisé pendant six mois. Pendant ce temps, Laura a fait rénover la maison, mais cette fois dans le but de la mettre en vente. Pour ma part, j'avais pris la décision de m'occuper de mon frère, de le garder avec moi. Au départ, sa sensibilité paraissait extrême, un état relié à la médication qu'il absorbait chaque jour. Une quantité faramineuse de petites pilules de toutes les couleurs. Il me remerciait sans arrêt et me suivait partout. Parfois, il dormait même avec moi en me demandant de lui tenir la main.

Avec le temps, avec mes soins, je décelais lentement une lumière dans ses yeux. Petit à petit, il reprenait des forces. Il obéissait et me faisait confiance.

Après sept mois, il avait retrouvé le sourire. Il m'accompagnait pour faire les courses, adorait boire un café au lait le matin et prenait plaisir à regarder un bon film. De même, il avait retrouvé l'appétit. Souvent, il me demandait de lui préparer des spaghettis aux anchois... ses préférés. C'était bon signe.

L'amour de bons plats a toujours fait partie de l'histoire de notre famille. Chez nous, c'était en s'offrant des repas de rois qu'on célébrait les joies ou qu'on essuyait nos larmes. J'ai grandi dans une maison où les marmites fumaient parfois même la nuit. C'est l'odeur des épices qui nous réveillait. La cuisine signifiait bonheur et réconfort. En regardant les mains de mon père transformer les grains de riz en un risotto crémeux aux champignons, en admirant ses doigts qui faisaient danser l'huile d'olive et le romarin sur une pâte à pizza, j'ai su dès mon plus jeune âge que la cuisine serait le seul endroit au monde où je pourrais me réfugier.

La salle à manger était le point de mire de notre maison. Une magnifique table en bois que maman avait restaurée occupait le centre de la pièce, alors qu'un beau lustre en cristal de Murano que Laura avait acheté dans une boutique de la Petite-Italie trônait juste au-dessus. Cette longue table où pouvaient s'asseoir confortablement dix personnes représentait le cœur de notre famille.

J'ai perpétué ce bonheur en rassemblant les gens que j'aime autour d'une table pour partager tous les moments, même les plus vides, car ces moments immobiles sont aussi importants.

Naïvement, j'ai cru que mes plats jouaient un rôle dans la transformation de Marco. C'est absurde, mais j'ai vraiment pensé que mes recettes, leurs épices, et l'amour que je mettais dans leur préparation réparaient lentement ce qui était brisé dans son cerveau. Marco et ma cuisine vivaient ensemble une belle histoire d'amour.

Spaghettis aux anchois (8 personnes)

Ingrédients

60 ml d'huile d'olive chaude

5 gousses d'ail écrasées

24 filets d'anchois de bonne qualité égouttés et hachés

120 g de persil italien frais finement haché

Zeste et jus d'un petit citron

Poivre au goût

Parmigiano reggiano grossièrement râpé

500 g de spaghettis

Préparation

Dans un poêlon épais, faire chauffer l'huile à feu doux. Une fois que l'huile d'olive est bien chaude, y ajouter l'ail.

Dès que l'ail change de couleur, déposer les filets d'anchois et remuer à feu doux jusqu'à ce que les filets se fondent dans le mélange.

Ajouter le persil, le zeste et le jus de citron — éteindre le feu et laisser reposer.

Faire cuire les spaghettis dans de l'eau bouillante salée.

Transférer les pâtes dans la poêle.

Imbiber les pâtes avec la sauce et saupoudrer de *parmigiano*

Un rayon d'espoir

Un raggio di speranza

Après sept mois de sérénité, de cette victoire inachevée, une faiblesse s'est emparée de Marco. Un petit trou noir s'agrandissait tous les jours, parfois chaque minute. Un trou noir qui devenait tellement grand, que je n'arrivais plus à le remplir. J'essayais tout de même, et ce, jusqu'à l'épuisement.

Marco vivait l'enfer dans un monde que je ne connais pas et par moments, il vivait dans le mien. Chaque fois qu'il se retrouvait dans mon monde, je croyais avoir réussi, mais il finissait toujours par retourner dans le sien. Des voix malveillantes lui ordonnaient de retourner dans le noir, en enfer.

Les années qui suivirent se résumèrent à d'innombrables aller-retour dans les hôpitaux, ainsi qu'à des séjours dans des centres qui apparemment, convenaient à Marco. Je me souviens du dernier... l'établissement tombait en ruine! Certains résidents étaient très jeunes, certains un peu plus âgés. Les appartements se composaient d'une pièce carrée où tout était intégré : cuisine, chambre, salon doté d'une seule fenêtre. La salle de bain se trouvait dans une minuscule pièce adjacente, alors que la porte d'entrée donnait directement sur la rue. À la fenêtre, on pouvait voir une boîte remplie de fleurs mortes.

Malheureusement, ce centre était dirigé par des personnes qui pour la plupart, étaient inaccessibles. Des gens qui avaient peut-être déjà eu de bonnes intentions et de grands rêves pour cette tranche de la société, mais qui, en raison d'un manque de ressources, de l'absence de fonds et de l'ampleur de la tâche, avaient cessé de rêver. Ils étaient devenus froids. Je ne ressentais pas leur empathie.

Je devais me battre pour affronter cette épreuve, mais comment y arriver avec un système qui ne fonctionne pas? Je voyais tous ces jeunes abandonnés dans des centres négligés, qui vivaient dans des chambres exiguës, qui mangeaient dans une salle empreinte de tristesse des plats préparés sans amour. Des plats sans goût. Je voyais tout ça. Je voyais Marco, mon petit frère, complètement perdu dans un décor qui n'inspirait aucun espoir. Lui qui aurait pu devenir pianiste, qui aurait pu vivre dans la belle maison de maman, qui aurait pu passer

tous ses week-ends avec moi... Mon petit frère à qui j'aurais pu dévoiler les secrets de la cuisine de notre père, avec qui j'aurais pu peindre de beaux tableaux, à qui j'aurais pu laisser en héritage une particule de la passion de maman... Mon petit frère à qui j'avais promis, avant mon départ pour le golfe Persique, alors qu'il n'avait qu'un an, que je serais la première avec qui il traverserait un jour l'immensité du ciel pour aller visiter l'Italie. Je voyais tout ça.

J'avais beau parler, demander, écouter, me rendre disponible, prendre des rendez-vous avec les intervenants... je faisais du surplace. Je n'avançais pas. Je restais toujours au même point. Aucune amélioration. Même si j'effectuais des recherches et des appels pour tenter de trouver un endroit adéquat, je me retrouvais toujours dans un cul-de-sac. Il n'y avait pas d'endroits, pas d'aide. Pas de solutions. Notre société individualiste n'offre aucun repère pour la douleur attachée à la schizophrénie. Je manquais cruellement d'écoute.

La seule chose qui demeurait, la seule... c'était l'espoir, que je me refusais de perdre. Cette promesse, je m'étais juré de la respecter, et ce, malgré le temps qui s'écoulait, le peu de résultats que j'obtenais et l'adversité que je rencontrais.

Pour que l'audace d'espérer ne meure pas, je me documentais beaucoup sur la maladie mentale, principalement sur la complexité de la schizophrénie paranoïde. Un soir en visionnant le film *Un homme d'exception (A beautiful mind)*, réalisé par Ron Howard, j'ai ressenti une vague de chaleur en moi. L'amour pouvait changer le cours des choses, l'amour était miraculeux. Tout le long du film, les hallucinations de John Nash, mathématicien de génie et schizophrène, m'apparaissaient réelles. Elles étaient tellement vraies, pour lui, qu'elles le devenaient pour moi aussi. Cette histoire vécue m'avait profondément touchée. En se noyant dans les dédales de la folie, John Nash avait réussi à cultiver son génie en ignorant la partie déséquilibrée de son cerveau. Il parvenait à vivre une vie parallèle avec la schizophrénie et son génie mathématique. Avec une force d'esprit étonnante et en balayant la confusion de l'irréel, il vivait dans deux univers à la fois. Sa femme l'accompagnait en lui offrant sa présence et son amour inconditionnel.

Après avoir regardé ce film à deux reprises au cours de la même soirée, je me rendais compte combien il était difficile pour Marco de fonctionner dans la société. Non seulement il boitait et titubait en raison de son handicap, mais de plus, il devait composer avec une maladie mentale très complexe. Une maladie qui s'était installée dans sa tête à son insu. Je voyais bien jusqu'à quel point il luttait pour différencier le réel de l'imaginaire.

Je prenais également conscience que je devais cesser de me mentir à moi-même, que la vie de Marco ne serait jamais celle dont j'avais rêvé pour lui. Néanmoins, je me disais que même si mon rêve ne se réalisait pas comme je l'imaginais, il était possible que mon frère puisse trouver un équilibre avec sa maladie. Peut-être qu'il redécouvrirait la passion de la musique ; car avoir une passion, c'est la survie. Tout ça me semblait désormais possible. Je me suis soudainement souvenue qu'au début de son adolescence, Marco avait été évalué par un psychologue qui avait détecté en lui un quotient intellectuel au-dessus de la normale. Je me disais donc qu'il pouvait y avoir plus d'un homme d'exception.

Des bâtonnets d'encens

Bastoncini di incenso

La dernière hospitalisation de Marco en unité psychiatrique remontait à une année avant l'accident. Il s'était alors retrouvé dans un délire profond, et ce, pendant plusieurs semaines. Malgré la sévérité de son état, on lui avait donné congé après un séjour de trois mois. Sa condition nécessitait pourtant beaucoup plus que trois mois de traitement. J'avais pris rendez-vous pour demander qu'on réévalue son cas, mais en vain.

Le médecin avait signé son congé avant même mon arrivée. J'ignorais que Marco avait fait des démarches pour intégrer un appartement, qu'un contrat de location avait été signé et qu'en plus, son médecin était au courant. Ce dernier ne pouvait l'obliger à rester à l'hôpital.

Le logement en question se trouvait dans un immeuble en décrépidité, en plein cœur d'un quartier mal famé de la ville. Tout avait été fait à mon insu. J'avais perdu le contrôle. En plus, Marco avait fait l'achat d'une nouvelle auto et avait recommencé à conduire. Dès lors, il tenait une grenade entre ses mains.

Ambulance, hospitalisation, emménagement, déménagement... Combien de fois au cours des dernières années avais-je vécu chronologiquement ces étapes? Jusqu'à quand pourrais-je continuer à vivre ainsi? Combien de temps? J'étais exténuée, mais j'espérais toujours, même si le temps me semblait devenir mon pire ennemi.

Mes sœurs et moi avions acheté de nouveaux meubles. Nous devenions expertes dans l'exécution de la transformation rapide d'un intérieur. On réussissait souvent à agrémenter le décor et l'espace de vie de Marco. C'était important pour nous. Cela nous permettait de mieux dormir la nuit.

Pour ma part, j'allais aussi faire ses emplettes tous les samedis. À chacune de mes visites chez lui, je notais que les rideaux étaient tirés. L'appartement était plongé dans le noir toute la semaine. Le samedi, donc, je répétais les mêmes gestes. Je nettoyais l'appartement, je faisais la lessive, j'ouvrais les fenêtres et allumais de longs bâtonnets d'encens d'ambre au salon.

Je jetais tous les aliments périmés, puis remplissais le frigo de denrées fraîches. De même, je préparais une sauce *Marinara* que je laissais mijoter tout l'après-midi pour que l'odeur du basilic envahisse tout l'espace afin d'y mettre une ambiance familiale. Je m'assurais de placer un grand bol débordant de fruits à la cuisine, puisque lorsqu'il était seul, c'est tout ce que mangeait Marco. Je crois d'ailleurs qu'il ne mangeait plus que ça. Enfin, je partageais avec lui le repas du soir, puis buvais un café et attendais que l'encens soit consommé avant de partir.

Ça me tranquillisait de faire tout ça ; ça me procurait la force de croire au rétablissement de mon frère. Le fait d'embellir sa vie et sa demeure me permettait d'oublier cette longue route que je devais parcourir jour après jour.

Amorphe, gavé de médicaments, Marco se réveillait aux abords d'un précipice chaque matin, et ce, dès qu'il ouvrait les yeux. De mon côté, je continuais de frapper aux portes tous les matins. J'allais dans toutes les directions, je tournais à droite, à gauche, je me levais, je fonçais et parfois, je fonçais tout droit.

De l'autre côté du pont

Dall'altra parte del ponte

Voilà près de huit ans, aujourd'hui, que j'emprunte une route chaotique et que les portes se referment brutalement sur moi. Encore la semaine dernière, j'ai téléphoné au psychiatre de mon frère à plusieurs reprises pour lui faire part de mon inquiétude. Je voulais à tout prix faire révoquer le permis de conduire de Marco. La secrétaire du docteur, froide et indifférente, n'a eu aucune réaction face à mes craintes. Nonchalante, elle m'a seulement confirmé qu'elle ferait mon message au médecin. C'est tout.

Or, je n'ai eu droit à aucun retour d'appel. Je me demande comment ce médecin réagira lorsqu'il apprendra que Marco a été victime d'un grave accident d'auto.

Ça y est. Je suis de l'autre côté du pont, j'ai traversé ma peur.

Il est beau

È bello

Salon pour la famille. Unité des soins intensifs.

J'ai le sentiment d'être le personnage central d'un film muet en noir et blanc. J'attends le docteur Ibrahim. C'est long, l'attente, lorsqu'on est dans l'ignorance... Tout ce que je sais, c'est qu'à sept heures, Marco était toujours en vie. Là, je ne sais plus. Laura a avisé Franca, notre jeune sœur, qui prendra le prochain vol pour venir nous rejoindre.

Laura tient ma main. On attend. On ne sait pas. On espère.

Les blessures sont graves. La trachée est détruite et mon pauvre frère souffre de multiples traumatismes aux jambes. Celle de droite est particulièrement amochée, ce qui est dommage, car elle avait été épargnée par la paralysie cérébrale.

Vittoria et Franca sont arrivées presque en même temps. Il est tard, il fait presque nuit, et nous sommes toutes les quatre au chevet de Marco.

Il est beau malgré le trou qu'on lui a percé à la gorge, malgré le tube fixé à ce trou et toute cette machinerie qui l'aide à respirer. Beau, malgré ses jambes enveloppées dans des plâtres. Oui, il est beau. Il pourra peut-être survivre. J'imagine déjà le futur. Comment vivre ainsi? Je songe aux séquelles, je me demande pourquoi la vie s'acharne à multiplier les souffrances d'une personne. Ça fait mal, oui, mais Marco est toujours aussi beau. Son visage n'a même pas une égratignure. Ses beaux cheveux blonds épais sont luisants, sa peau est belle, matte, dorée. Il est beau. Craignant une hémorragie interne, les médecins doivent l'opérer d'urgence. Il est deux heures du matin. Cette nuit, j'ai peur d'espérer.

Je suis à la chapelle et m'accroche à l'au-delà. Les choses m'apparaissent définitives ; sans aucun espoir... Je prie... je prie pour la délivrance...

Papa, tu m'entends ?

Tu es là, tout près de moi.

Je t'en supplie, demande aux anges de venir chercher Marco. Laura et Franca prient pour qu'il reste en vie, mais moi, je veux qu'il parte, qu'il aille te rejoindre... Je veux qu'il soit avec toi dans le ciel, dans le bleu du ciel... Il a déjà trop souffert, Papa, s'il te plaît...

J'ai tout fait... Je souffre, moi aussi, je n'arrive pas à le sauver...

Je n'arrive pas. J'ai tout fait. Tout ce qui est humainement possible de faire... je l'ai fait.

J'allume un lampion, puis entends une voix ; celle de mon père.

Anna, stanotte, Marco vivrà se deve vivere e morirà se deve morire.

(Anna, cette nuit, Marco vivra s'il doit vivre et mourra s'il doit mourir.)

En sortant de la chapelle, je tombe face à face avec Béatrice. Il est quatre heures du matin. La véritable amitié a certainement quelque chose de singulier.

Un beau cahier

Un bel taccuino

Après plus de trois mois à l'hôpital, Marco a subi quatre opérations à la jambe droite. Il ne parlera plus jamais comme avant, lui qui avait la même voix de ténor que papa. Tout ce qu'il parviendra à faire se résumera à émettre des sons. Il a perdu l'usage de ses cordes vocales.

Pour compenser, Laura lui a acheté un beau cahier afin qu'il puisse nous écrire. Ce matin, je l'ai trouvé ouvert au pied de son lit. J'ai pu y lire : « *Je vous en supplie, je veux l'euthanasie. Je ne peux pas vivre dans cet état, je ne m'en sortirai pas.* »

Il était impossible d'acquiescer, tout comme il était impossible de lui promettre qu'il aurait une belle vie... On ne lui a pas fait cette promesse, mais nous avons promis de rester jour et nuit à son chevet.

Sachant qu'il ne marchera plus, je pense à maman qui s'est battue pour qu'il marche, qui n'a jamais voulu qu'il se déplace en fauteuil roulant et qui, en quelque sorte, avait réussi envers et contre tous. Voilà que toute cette persistance est désormais enfermée dans une cage d'impuissance ironique.

Ce soir Marco subira une autre opération. Cette fois, les médecins vont procéder à la reconstruction de sa trachée.

Marco est calme, mais démontre une grande tristesse. Une tristesse qui émane du plus profond de lui, une tristesse accumulée qui vit en lui depuis des années.

Juste avant de sortir de la chambre pour laisser les infirmières le préparer pour l'opération, Nazir me sourit. Ce dernier est l'infirmier qui s'occupe d'un des patients qui partagent la chambre de mon frère. Nous nous sommes liés d'amitié. Grâce à lui, les nombreuses heures passées à l'hôpital me semblent moins difficiles. Aussi, il veille sur Marco quand mes sœurs et moi devons nous absenter. Lorsqu'il se fait tard, je sors un peu, je rapporte du café pour passer la nuit et Nazir m'accompagne. Il est comme un phare pour moi.

J'ai demandé à l'infirmière si je pouvais accompagner mon frère jusqu'au bloc opératoire. Elle a accepté. Laura et Franca sont avec moi. Alors que nous poussons la civière de Marco, nos regards se

croisent. Des sœurs unies ont parfois les mêmes visions. Moi, je vois un cercueil à la place d'une civière. Les lourdes portes se referment en battant d'un seul coup, aussi froid et dur que l'acier qui les recouvre.

Nous attendons dans une grande salle, où je m'installe pour penser. Penser aux nombreux pas que j'ai faits, à mes chutes, et à tous ces hurras que j'ai criés trop tôt.

Dans mes souvenirs, les quasi-victoires et les défaites confirmées se rejoignent. L'émotion se transforme. Le réalisme prend sa place.

Il y a Marco qui avec sa maladie et son handicap, vit une bataille interminable. Puis il y a moi, qui désire ardemment changer ce qui ne peut l'être.

Je réussis à percevoir que même si le système ne fonctionne pas, même si j'ai manqué cruellement d'écoute, à certains moments, la vie aura au moins mis sur ma route et celle de Marco des gens extraordinaires. Il m'est consolant d'admettre que pendant cette difficile traversée, il y avait des anges tout près de moi. Encore ce soir, une équipe de médecins tentent de sauver la vie de mon frère.

Les plus beaux couchers de soleil

I tramonti più belli

Je viens tout juste d'arriver à la maison. Je suis de retour des îles Caïman, où j'ai séjourné une semaine. J'y suis allée en dépit de la situation qui prévalait à Montréal, histoire de me reposer. Il faut dire que quelques mois avant l'accident de Marco, j'ai fait une crise d'anxiété qui a provoqué une poussée hypertensive. Résultant d'un épuisement physique et psychologique, cette condition m'a obligée à cesser de travailler. Marco en a été l'élément déclencheur. Enfin, pas Marco, mais son état qui allait sans cesse en s'aggravant. La maladie mentale, non seulement c'est épuisant pour l'entourage, mais de plus, c'est terrifiant.

Les îles Caïmans furent pour moi un véritable remède. Je me suis retrouvée dans un endroit idyllique, loin de tout et près de l'essentiel, pour recouvrer une parcelle de sérénité. La mer, le soleil, l'air tiède, le parfum marin et le calme ont su ralentir mes pensées, apaiser mes émotions trop vives et remplir ma tête des plus beaux couchers de soleil que j'avais vus jusque-là.

Avant mon départ, Marco était stable, hors de danger, mais souffrant et vraisemblablement faible. La prochaine étape consistait à l'intégrer dans un centre de réadaptation physique. Selon ses médecins, cette période de rééducation devait durer un an. Laura s'était chargée de trouver un bon établissement. On avait le choix. Avoir le choix procure tellement de bien.

Nous ne choisissons pas toutes nos batailles. Il y a celles que l'on doit absolument livrer, même si on sait au fond de nous qu'elles sont perdues d'avance.

Trois pots en terre cuite

Tre vasi in terracotta

Nazir vit maintenant à Ottawa, où il a trouvé un meilleur emploi. Toujours dans le domaine médical. Il sera à Montréal pour la journée et j'ai très hâte de le revoir. Cet homme a tenu une place irremplaçable durant tout le temps que nous avons passés au chevet de Marco.

Hier soir, j'ai coloré des œufs et préparé un tiramisu. En fait, j'ai concocté un petit festin pascal et orné une table de bouquets de fleurs, comme Marco aimait. Pour sa part, Laura a acheté des lapins en chocolat miniatures enveloppés de papier doré. Ceux que Marco aimait. J'ai cuisiné un risotto collant aux champignons et au parmesan, un gigot d'agneau au romarin, des crevettes géantes accompagnées de *gremolata*, ainsi qu'un plat de saumon fumé décoré de câpres et arrosé d'huile d'olive en guise d'entrée, comme Marco aimait. J'ai planifié la fête de Pâques comme Marco aimait. J'ai prévu le même menu et le même décor que l'an dernier à la même occasion, alors que mon frère était encore avec nous.

En ce dimanche de Pâques, c'est calme au terminus. J'attends Nazir. On garde contact depuis... depuis le décès de Marco. Nazir, c'est une rose afghane.

—Ciao, Anna!

Il m'a apporté des petits feuilletés à la viande et aux pommes de terre, une spécialité de son pays. Petits plaisirs très épicés. Il sait que je raffole des saveurs exotiques.

—*Thank you for coming, Nazir. I am so happy to see you.*

C'est difficile de le voir. J'ai l'impression que je vais fondre en larmes. Malgré ma tristesse, je suis heureuse. La tristesse fait partie de moi et je ne l'évite jamais. Je la vis en souriant. La vie m'a arraché beaucoup, mais je l'adore tout de même.

—*Nice to see you as well. Again, I am so sorry for your loss, Anna. I will always remember Marco's smile. Such a handsome young man!*

Alors que je tiens sa main, on ne dit plus rien pendant quelques minutes.

Voilà presque une année que Marco est parti. Le dernier Noël, il l'avait passé avec moi. Il souffrait beaucoup et vivait encore dans un centre de réadaptation. Je l'avais invité pour quelques jours, mais il avait décidé de repartir le lendemain de Noël. En revanche, à Pâques, il allait bien, assez pour manger de tout. Il arrivait même à parler avec une voix ventrale.

Béatrice et Laura sont avec nous. Pendant le repas, on revit le dernier jour de la vie de Marco, on l'analyse, on le pleure. Franca n'est pas là, car elle travaille dans le Nord et n'a pu s'absenter. Elle nous a fait un cadeau de vie à la mort de Marco. Ça s'explique bizarrement, mais notre sœur a retrouvé la vie. Elle buvait. Beaucoup, même. Néanmoins, elle fonctionnait. Bosseuse, aidante, responsable et courageuse, l'alcool n'avait pas réussi à la transformer totalement. Cependant, elle perdait des forces physiques. Dans son corps et dans sa tête, l'alcool prenait de plus en plus de place. Séquestrée par ce liquide, elle se détruisait. Or, voilà que l'an dernier, par un beau matin du mois de mai, elle s'est réveillée et a pris la décision de partir, de s'offrir un cadeau pour son anniversaire. Grimper pour sortir du gouffre. Célébrer sa fête le 20 juin, en faisant le serment de ne plus jamais laisser une seule goutte d'alcool toucher ses lèvres. J'avais des doutes; Franca buvait depuis que deux crapules l'avaient violée, alors même qu'elle était adolescente et qu'elle n'avait pas encore connu l'amour. Sa route avec l'alcool comme conducteur fut une longue traversée. Au début, le voyage n'était guère périlleux. Quelques verres certains jours, et d'autres pas du tout. Il y avait aussi les semaines où elle se refaisait une santé à l'aide de jus de fruits. Elle nous appelait alors, Laura et moi, pour nous annoncer qu'elle faisait une cure. Chaque fois, j'étais heureuse et malgré mes inquiétudes, j'arrivais à me convaincre que cette fois serait la bonne. À un certain moment, toutefois, voilà qu'il

n'y avait plus de semaine de répit, plus de jour sans alcool. Le conducteur de cette traversée avait pris toutes les courbes, toutes les routes hasardeuses et le passager n'avait pas bronché. Il s'était laissé charroyer avec toute sa fragilité sur une route escarpée.

Le 20 juin, donc, Franca était devenue sobre, droite, lucide... totalement transformée. Peut-on changer en trois semaines ? Impossible, dira-t-on. Mais aujourd'hui, j'ai la preuve que c'est possible, car je sais que ma sœur ne boira plus jamais.

Deux jours avant la mort de Marco, nous étions allées le visiter ensemble. Notre frère vivait désormais dans un centre pour personnes âgées à mobilité réduite. Ce n'était pas l'endroit idéal pour lui, mais on n'avait pas vraiment eu le choix.

Franca était calme. Je ne l'avais pas vue dans cet état depuis des années. Même si elle avait toujours soutenu Marco et qu'elle avait su m'accompagner dans les moments les plus déchirants de ma vie, sa relation avec l'alcool m'avait inquiétée pendant de nombreuses années.

Dès notre arrivée, nous avons noté que Marco n'était pas bien. Son regard était fixe et il apparaissait clair qu'il n'était pas présent. Visiblement, quelqu'un lui parlait dans sa tête. Il avait des écouteurs dans les oreilles et une grosse serviette autour du cou. Je me sentais mal en sa présence. En après-midi, Franca lui avait promis de l'emmener prendre un café au centre-ville. Mais il semblait si troublé, qu'elle n'a pas pu. Nous nous sommes donc contentées de passer quelques heures avec lui. Sur le chemin du retour, Franca se questionnait et regrettait de ne pas avoir tenu sa promesse. Elle s'en voulait et moi, j'insistais pour lui faire comprendre qu'elle ne devait pas se sentir coupable. C'est moi, en partie, qui l'avais dissuadée de prendre Marco avec elle. Sachant qu'elle venait tout juste de recommencer à vivre avec lucidité, je voulais la protéger. Je craignais qu'elle ne soit pas assez forte et que le fait de passer du temps avec Marco, dans l'état où il se trouvait, provoque une rechute. « Ne t'en fais pas trop », lui avais-je dit. « Tu iras le voir demain ou après-demain ».

— Anna, où es-tu en ce moment ? me lance Béatrice.

— Avec Franca... J'aurais aimé qu'elle soit avec nous.

— Elle est avec nous en pensées.

— Bon, je vous sers café et dessert. Laura, aide-moi, s'il te plaît.

— Je viens, donne-moi une minute, le temps de mettre un peu de musique.

— Bonne idée.

Devant la fenêtre de ma petite cuisine, je m'attarde en regardant, sur le rebord, mes trois pots en terre cuite remplis de basilic frais. Je détache quelques feuilles et respire le vert foncé.

Nazir, viens me rejoindre et admire mes plants d'épices.

— J'aime le basilic.

— Vraiment ? Moi aussi j'en raffole. J'en ajoute dans tous mes plats. J'adore cuisiner avec cette épice. C'est mon père qui m'a enseigné à bien l'utiliser.

Mon père était un chef talentueux. Il m'a appris comment improviser en cuisinant. On ne peut puiser dans un livre ce qu'il m'a enseigné. Cuisiner pour rendre les gens heureux, pour les rassembler, pour les écouter. Avoir le pouvoir de transformer une journée triste en une soirée festive en déposant simplement sur une table des plats préparés avec amour.

— Tu es une excellente cuisinière, Anna ; le repas était délicieux.

— J'aurais aimé pouvoir partager mes secrets avec mon petit frère. Marco aimait manger et il adorait ma cuisine... Si tu avais vu son expression lorsqu'il mangeait avec nous, surtout à Noël.

Nazir ne dit rien. Voyant mes yeux qui se remplissent de larmes, il touche mes cheveux en guise de réconfort et retourne s'asseoir à la salle à manger.

Gremolata

Ingrédients

1 botte de persil italien hachée finement

2 gousses d'ail émincées

Zeste d'un citron

2 c. à café de jus de citron

125 ml d'huile d'olive

1/4 c. à café de sel de mer

1/4 c. à café de gros poivre

Préparation

Mettre le persil haché, l'ail, le zeste et le jus de citron, l'huile d'olive, le sel et le poivre dans un petit bol

Mélanger le tout

Ajouter plus de jus de citron si vous le souhaitez

Servir en accompagnement

Délicieux avec du poisson et des fruits de mer

À l'aube, je vaincrai !

Al alba vincero !

J'étais au bureau tôt, ce matin-là. J'avais reçu plusieurs messages texte de Marco. Il voulait savoir à quelle heure Franca passerait le voir. Vivre dans un centre pour personnes âgées lui pesait de plus en plus, émotionnellement.

Nous lui avons trouvé une place dans cet établissement, car le centre de rééducation où on le traitait avait mis fin à son séjour après seulement trois mois, et ce, de façon très abrupte. Au lendemain du jour de l'An, en fait. Il faisait froid, on gelait, et on nous avait donné quarante-huit heures pour lui trouver un endroit.

Cette décision de ne pas le garder au centre m'avait choquée. Il ne faisait aucun doute, pour moi, que Marco avait été victime de discrimination, puisque tous les médecins qui l'avaient soigné pendant sa longue hospitalisation avaient bel et bien précisé que sa période de rééducation durerait un an. À la lecture de son dossier, le mot *schizophrène* avait sûrement suscité un malaise. Il est vrai que Marco avait tout un bagage. Il s'agissait d'un cas lourd.

Prise de médicaments par injection pour équilibrer son état mental, état dépressif aggravé en partie par le découragement qu'il ressentait en prenant conscience des séquelles physiques importantes et irréversibles qu'il avait conservées. Un désespoir qui certains jours, s'abattait violemment sur lui. Il n'avait plus la force de faire tous les exercices qu'on exigeait de lui.

Laura et moi avons été convoquées à une réunion pour discuter de son *cas*. Marco était présent à la rencontre, qui se déroulait autour d'une table composée de médecins, de thérapeutes et d'intervenants. Je me suis mise en colère lorsqu'on s'est adressé à lui en minimisant la gravité de ses blessures.

— Vous êtes en train de nous dire, ai-je répliqué, que son état nécessite seulement de la volonté, et que c'est sa faute s'il n'arrive pas à marcher ? Vous lui dites qu'il n'est pas à l'hôtel et vous le menacez de le chasser de votre centre ! Vous voulez que je vous dise ? Moi, je crois que vous ne voulez pas lui venir en aide et que vous voulez vous débarrasser de lui. Je crois que la schizophrénie paranoïde dont

il souffre vous enlève toute envie de le soigner. C'est un cas trop lourd pour vous, voilà ce que je crois. Alors, dites-moi, que devons-nous faire pour ce jeune homme ? Ses blessures sont réelles. Et ne minimisez surtout pas son état physique ! Mon frère a subi plusieurs opérations, au cours des derniers mois, il n'a pas mangé pendant plusieurs semaines. Il est handicapé ; il souffre de paraplégie traumatique depuis qu'il est né. Oui, il a déjà consommé des drogues de rue, sans doute pour cesser d'entendre les voix dans sa tête. En plus, il souffre de la schizophrénie. Vraiment, cette rencontre est une insulte ! »

Impossible de le garder à la maison, du fait que son état nécessitait une supervision continue. Seule une résidence pour personnes âgées avait accepté de l'accueillir. Éventuellement, on aurait trouvé une autre solution. La résidence était située à proximité de chez-moi et de la nouvelle maison de Laura. Au départ, ça se passait assez bien, nous allions le visiter fréquemment et d'une certaine façon, nous étions rassurées. Puis, son état mental s'est détérioré.

Après son accident, on avait cru au miracle. Il devait mourir, mais il avait survécu. Il ne devait plus parler, et même si ce n'était que difficilement, il réussissait à s'exprimer. Nous gardions donc espoir.

Il fallait beaucoup d'espoir. De l'hôpital, on l'a transféré au centre de rééducation, et de ce centre, à une résidence pour personnes âgées, qui promettait de lui offrir tous les soins physiques et psychologiques dont il avait besoin. Malheureusement, cet endroit n'était pas pour lui. Petit à petit, son regard vide recommençait à nous effrayer.

On attendait, on espérait, puis on a cessé d'espérer le 9 juillet. Ce jour-là, Franca s'est rendue devant la résidence vers dix-huit heures trente, puis a allumé le clignotant de sa voiture dans l'intention de la garer. Elle voulait visiter Marco avant de se rendre à Québec. Ayant ensuite soudainement changé d'idée, elle a continué sa route sans s'arrêter. Je crois qu'elle a eu peur de voir notre frère, d'être incapable d'affronter son regard vide. Elle s'était promis, pour se soulager de son sentiment de culpabilité, de lui rendre visite à son retour.

Le téléphone a sonné vers vingt heures. Je venais de prendre une douche. J'avais nagé un peu en rentrant du bureau. Quand j'ai lu *numéro inconnu* sur l'afficheur... je savais déjà.

À mon arrivée à l'hôpital, le médecin m'a accueillie dans une petite salle. Tout de suite, il m'a demandé si le don d'organes avait déjà fait l'objet d'une discussion avec Marco. On avait constaté l'arrêt cardio-vasculaire et il n'y avait plus rien à faire. Comme il était maintenu en vie artificiellement, la famille devait décider d'arrêter, ou non, l'appareil. Laura est venue me rejoindre dans l'immense salle où Marco respirait artificiellement. Plusieurs autres patients occupaient cette salle, mais hormis Marco, nul n'était en fin de vie. Une infirmière venait toutes les dix minutes nous demander si nous étions prêtes à faire débrancher l'appareil. Je lui ai demandé si une heure avait été déterminée. Au bout d'un moment, j'ai exigé que mon frère soit déplacé dans une chambre individuelle. Je ne voulais pas qu'il finisse sa vie dans le chaos, dans le bruit et dans l'irrespect. Une chambre dans le fond d'un couloir lui a été assignée. C'était la fin de la vie de mon frère. Pas d'un schizophrène, mais de Marco.

Le médecin qui a constaté son décès m'a reconnue. En effet, deux mois auparavant, je m'étais rendue au service d'urgence avec Marco, alors que ce docteur était de service. Sa réaction, lorsqu'il m'a reconnue et qu'il a vu ma peine, a été de me dire :

— Que vous le vouliez ou non, aujourd'hui ou demain, il aurait éventuellement mis fin à ses jours.

En résumé, une chose de faite, bon débarras ! C'est vraiment ce que j'ai compris à travers ses mots. Marco était un patient de cet hôpital depuis plusieurs années, son dossier était volumineux et il représentait pour tous un cas lourd.

Lorsque mon père est décédé d'un cancer, j'étais à son chevet avec mes sœurs et ma mère. Le personnel soignant, attentif et compatissant, nous avait facilité le passage de la vie à la mort de papa. On nous avait offert un verre d'eau, de même qu'une accolade. Ce fut la même chose lors du départ de ma mère. On perdait une personne importante dans notre vie. Les médecins, infirmiers et infirmières nous aidaient émotionnellement. En revanche, lorsque mon frère Marco est mort tragiquement, nous n'avons eu droit à aucune empathie.

Lorsqu'un malade meurt d'un cancer, c'est triste, c'est dommage, c'est douloureux. Lorsqu'un malade meurt des suites d'une maladie mentale, c'est normal, il fallait s'y attendre et c'est beaucoup mieux ainsi. Marco avait une maladie, il n'était pas *une maladie*. C'était mon frère. Il savait jouer du piano. Il aimait les spaghettis à

la sauce aux anchois, il adorait rire, il parlait parfaitement l'anglais, il était courageux et voulait visiter l'Italie.

Marco avait déjà eu des rêves... des souhaits... des dernières volontés.

On a bien sûr avisé Franca qui venait tout juste d'arriver à Québec. Je lui ai toutefois déconseillé de venir nous rejoindre, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire que de débrancher l'appareil. Après quoi, ce serait la fin. Il était donc inutile qu'elle se précipite sur l'autoroute. Suivant mon conseil, elle est restée à Québec, mais m'a demandé de lui téléphoner dès que Marco aurait trépassé.

Nous n'avons pas accepté de donner les organes de Marco. Il avait tellement souffert, que nous voulions le laisser enfin tranquille.

J'ai tenu sa main jusqu'à son départ. En quittant l'hôpital, vers quatre heures du matin, j'ai pris mes messages. Il y en avait un de Marco. Son dernier message, transmis à dix-huit heures quarante-cinq. Je l'ai écouté plusieurs fois. *Anna, rappelle-moi, s'il te plaît*, me demandait-il de sa voix ventrale et étouffée.

Il m'avait téléphoné juste avant d'en finir, alors que je me trouvais à la piscine. Un suicide... Ça fait mal, un suicide...

La nuit de sa mort, tout mon corps m'a fait souffrir. On aurait dit que des clous me transperçaient la peau. Même si j'étais persuadée qu'il était parti en flèche vers un paradis qui le libérerait de la peur de vivre et de l'aube de ce 9 juillet, je ne pouvais pas enrayer cette souffrance. Je pleurais son départ, mais encore davantage sa vie. Ce qui me consolait, toutefois, était de me remémorer qu'à l'âge de seize ans, Marco avait eu une petite amie. Elle s'appelait Myriam. D'origine israélienne, elle était une jolie brunette au regard pétillant. Cette image qui me revenait en tête rendait supportable la peine qui m'envahissait.

Arrivée au petit matin, Franca se questionnait sur le pronostic du médecin qui avait constaté la mort cérébrale. Elle était convaincue que nous aurions pu attendre et laisser notre frère vivre avec l'appareil pour quelques jours avant de prendre une décision.

«Les séquelles auraient été trop graves», lui ai-je dit. Malgré cela, elle était persuadée que le protocole n'avait pas été respecté. Pour moi, il apparaissait clair que c'était la fin pour Marco et je n'en ai jamais douté un seul instant.

Les *si* sont pires que les regrets. Après la mort de Marco, Franca s'est débattue avec les *si* pendant plusieurs mois... *Si seulement j'étais allée le visiter comme je le lui avais promis ; si j'avais garé ma voiture lorsque j'ai mis mon clignotant ; si je n'avais pas changé d'idée. Si...*

Au lendemain du décès, nous nous sommes rendues à la résidence pour découvrir ce qui s'était passé la veille. Nous voulions tout savoir, d'autant plus que Laura avait reçu un appel de Marco en après-midi. Comme il lui avait confié qu'il ne se sentait pas bien, elle avait communiqué rapidement avec la directrice de la résidence pour l'en informer. Elle avait même demandé qu'il soit transporté à l'hôpital. Et la directrice de lui répondre : « *Un infirmier est allé dans sa chambre, ce matin, et a constaté que votre frère avait recouvert sa tête avec un sac. Il dérange les gens. L'infirmier lui a donc demandé de retirer le sac. Votre frère va bien. Il est actuellement à la terrasse dans son fauteuil roulant. Il va bien, je vous dis, il veut simplement attirer l'attention.* »

Nous n'avons eu qu'un bref échange avec elle. De même, nous n'avons pas eu le droit d'entrer dans la chambre de Marco. Il ne fallait surtout pas parler de sa mort pour ne pas effrayer les résidents. Nous voulions savoir de quelle façon notre frère avait mis fin à sa vie. La version des ambulanciers qui étaient allés le chercher la veille différait de celle de la directrice et d'une employée de l'établissement. Aucune enquête n'a été menée.

Un suicide, ça fait mal, mais ce qui fait encore plus mal est de ne pas savoir ce qui s'est véritablement produit, de ne pas avoir ce droit. Il y avait eu négligence.

J'ai écrit une longue déclaration au coroner. En retour, j'ai reçu un paragraphe qui ne faisait allusion à aucun des points mis en lu-

mière. J'avais rédigé ce texte avec tellement d'émotions, tellement de vérité... Je lançais un cri non seulement pour Marco, mais pour toutes les victimes d'un système qui ne fonctionne pas.

— Venez, le café est prêt.

En nous assoyant tous à table, nous entendons la chanson *Nesum dorma*, (*Que personne ne dorme*), la même qui jouait à la sortie de l'église lors des funérailles de Marco.

À l'alba vincero

À l'aube, je vaincrai...

Marco est décédé à l'aube du 9 juillet. A-t-il vaincu? Était-ce sa gloire?

Lors de l'accident, je m'étais demandé comment réagirait le médecin de Marco lorsqu'il apprendrait que ce dernier a eu un grave accident d'auto. Or, aucune réaction. Quelle fut sa réaction après sa mort?

Aucune. Nous n'avons reçu aucun appel, aucun signe, aucune carte de condoléances. Ni de la part du médecin ni de celle des thérapeutes avec lesquels Marco et notre famille étaient en contact étroit depuis huit ans. Rien, nothing, niente...

Vittoria raccompagne Nazir au centre-ville. Pendant ce temps, je remets la cuisine en ordre, nettoie tout et arrose à l'eau tiède mes plants de basilic.

Lettre à mon frère

À la veille de ton deuxième anniversaire, j'ai fouillé dans toutes les boîtes de souvenirs que je conservais de toi... j'ai regardé chacune de tes photos. Il y a des départs plus douloureux que d'autres, car ils sont violents. L'après-coup s'estompe au ralenti, comme les grains de sable qui s'écoulent d'un gigantesque sablier ; je n'ai pas trouvé de raccourcis.

Puisqu'on écrit pour la paix dans le monde, pour les injustices de toutes sortes, pour les grands qui nous quittent, qui nous sont méconnus, mais qui ont influencé notre vie par une image, un témoignage, par leur héroïsme... Je me suis donné la permission d'écrire une partie de ta vie.

Sous ton apparence physique, d'une beauté frappante, dotée d'un regard azur rempli de jovialité et d'une intelligence exceptionnelle, se cachaient chez toi une paralysie cérébrale, un désordre mental sévère et un vide intérieur, tel un gouffre creusé par trop de chagrins.

Tout ça dans un monde peu accueillant.

Il ne faut pas se raconter des histoires, avoir autant de stigmates n'a rien de séduisant pour une société comme la nôtre.

Les gens ont souvent dit que tu avais de la chance d'avoir une sœur comme moi... S'il y a quelque chose que tu n'as pas eu tout au long de ta vie... c'est de la chance... tu n'as eu aucune chance.

À ta naissance, ce fut moi la première qui t'ai accueilli dans ses bras. Je t'ai aussi chanté ta première berceuse et t'ai couvert de talc pour bébé... Je t'ai aimé très fort, tellement fort.

Je me suis séparée de toi après ton premier anniversaire. La jeune femme forte et invincible qui t'a embrassé à l'aéroport en te promettant que c'est avec elle que tu traverserais l'océan et percerais les nuages est revenue trois ans plus tard, faible et vaincue... J'étais un véritable casse-tête... dont tous les morceaux étaient perdus.

La grande sœur qui te berçait inlassablement la nuit avant son départ rêvait de se faire bercer elle aussi... mais tes écorchures m'ont fait oublier les miennes, car à quatre ans, tu avais déjà avalé une grande quantité d'amertume... Tu avais porté le poids des regards lourds de curiosité qui se posaient sur toi, entendu les mots mépri-

sants des autres enfants, connu la douleur physique, ressenti les bruits de bistouris qui se préparaient à se frayer un chemin dans ton si petit corps... dormi pendant des mois dans la froideur glaciale au parfum stérilisé d'une chambre d'hôpital...

Témoin de tout ce fardeau que tu transportais, je me suis rangée à tes côtés en me faisant la promesse de le transporter avec toi et de ne jamais te laisser tomber...

Je n'ai pas cherché à savoir ce qui s'était véritablement produit le soir de ton départ tragique. Faute de courage... incapable de continuer à me battre contre un système beaucoup trop puissant, presque impénétrable. J'ai renoncé à connaître une vérité sans doute brutale. La vie s'étant acharnée sur toi et t'ayant servi suffisamment d'injustices, j'ai préféré te laisser à la divinité... Je crois vraiment qu'elle existe.

Ta vie a signifié quelque chose... enfin, pour moi...

J'irai toujours vers les êtres qui sont invisibles pour le reste du monde... je verrai toujours ta lumière dans leurs yeux...

Je n'ai pu te faire traverser l'océan pour visiter la Vénétie... Tu as percé les nuages sans moi, mais j'ai tenu ma promesse... j'ai serré ta main jusqu'à ton dernier souffle.

Anna

Truffissimo

C'est un an après la mort de Marco que j'ai revu mon ex. Ses messages m'avaient surpris. Le premier était daté du 20 juin, une date mémorable pour moi. Une date qui me rappelle ce qui aurait pu être. Le second datait du 9 juillet, une autre date qui me remémore quelque chose, un événement triste... La mort de Marco.

Ses messages filtrés, je les ai trouvés dans ma boîte courriel, un peu tard, comme ça, par hasard. J'étais rarement en ligne. À cette période de ma vie, les réseaux sociaux me semblaient insignifiants. J'ai toutefois changé d'opinion grâce à lui. Je me suis amusée à écrire des poèmes, faire des parenthèses sur mes états d'esprit. J'ai écrit des trucs qu'auparavant, je n'aurais jamais osé écrire ; pas de cette façon, en tout cas. J'ai aussi découvert des gens intéressants, des poètes, des écrivains, des lecteurs, des artistes. Toute cette beauté a annulé les sottises qui se promènent virtuellement. Je me suis évadée dans ce monde, question de fuir temporairement la réalité. À un certain moment, je me suis rendu compte que ce monde était une illusion et que j'étais seule. Vraiment seule. Seule parmi tous ces gens qui eux aussi se baignaient dans un océan de solitude.

Béatrice m'avait tellement fait la morale. Pourtant plus jeune que moi, elle n'avait jamais ressenti le besoin de se lier à des plateformes sociales. Elle était furieuse que je m'abandonne à écrire publiquement des choses personnelles. *« Pourquoi faire aujourd'hui partie de ce monde artificiel, alors que tu n'as jamais publié quoi que ce soit avant ? Pourquoi maintenant, après tellement d'années ? Parce que ton ex fait partie de ton supposé réseau ? »*

Elle avait raison. Ça me rapprochait de lui. J'avais tant à lui dire. Pourtant, je ne savais pas comment l'aborder. Pas le courage d'aller jusqu'au bout de mes mots. Le passé ne s'oublie pas. Il ne fait que s'absenter. Il revient nous visiter lorsqu'il y a un point d'interrogation, lorsqu'on a laissé les choses à moitié. Il erre quelque part pendant toute la vie, et puis tout à coup, il n'est plus quelque part, mais juste là, en face de nous.

En revisitant mon passé, j'ai revu la femme que j'étais avant la naissance de Marco, avant mon premier mariage. J'ai revu la force et la joie de vivre qui m'habitaient. J'ai aussi revécu certains beaux

moments de la vie de Marco. Je crois que ces instants furent les plus beaux de sa vie. C'était juste avant le décès de notre père.

J'ai cessé de penser à sa mort. C'est la vie d'un jeune garçon de sept ans pur et insouciant que j'ai revue. Un petit garçon qui voulait être comme les autres enfants de son âge, sauf qu'il ne l'était pas et qu'il ne l'a jamais été.

J'ai revu Marco en fermant les yeux ; j'ai revu son sourire d'enfant et ses beaux cheveux blonds raides et épais. J'ai repris sa petite main dans la mienne, j'ai remarché avec lui sur le chemin de la Côte-des-Neiges en le relevant lorsqu'il tombait. J'ai refait la recette de gâteau au chocolat *Truffissimo* que j'avais inventée et que je préparais lorsque mon frère venait passer le week-end avec moi. Je le prenais dans mes bras et hop ! je l'installais sur le comptoir rouge de ma cuisine pour qu'il m'aide à casser les œufs.

De revoir mon ex m'a laissé un sentiment de tristesse, mais aussi, de joie. De joie, parce qu'il m'a permis de me remémorer un segment de ma vie avec Marco lorsqu'il était pur. Revoir cet homme a restitué un morceau de la femme que j'étais et avec qui je veux refaire connaissance.

Truffissimo

Ingrédients

4 œufs à température ambiante

250 g mascarpone

80 g sucre

40 g farine à pâtisserie

100 g chocolat blanc

100 g chocolat noir

Fraises

Préparation

Faire chauffer le four à 180 °C

Beurrer un moule de 22 cm

Fouetter à grande vitesse le mascarpone à l'aide d'un mélangeur

Ajouter les œufs un à un en fouettant à vitesse moyenne

Incorporer au mélange le sucre et la farine

Mélanger avec une cuillère en bois

Faire fondre le chocolat blanc et noir distinctement au bain-marie

Mélanger le chocolat blanc à la préparation

Verser la pâte dans le moule

À l'aide d'un couteau, verser le chocolat noir sur le dessus sans toucher le fond du moule et faire des zigzags

Cuire pendant 20 minutes

Laisser refroidir

Décorer de fraises

Le secret

Il segreto

Lors de nos retrouvailles, j'ai demandé pardon à mon ex. Non parce que je lui avais fait du mal, mais bien parce que je lui avais caché une information qui le concernait.

Je l'ai aperçu dans un centre commercial quelques années après notre rupture. Il se trouvait avec une bande d'amis et semblait heureux. Gagnée par l'envie d'aller le saluer, j'ai fait un pas dans sa direction, puis ai décidé de faire demi-tour. Que lui aurais-je dit ?

J'avais quitté cet homme sans trop d'explications. Il y avait cette voix en moi qui me soufflait : « Tu as mal agi ». Ce rappel est ancré en moi, et le sera toujours.

On prend de mauvaises décisions pour de bonnes raisons. Mes raisons étaient-elles justifiées ? Elles semblaient l'être à ce moment précis de ma vie, vu les circonstances et surtout, notre différence d'âge ; une différence que j'avais découverte plusieurs mois après le début de nos fréquentations. Il y avait aussi les événements entourant mon passé. Tout donnait l'impression de justifier cette décision. Je refusais d'ébranler sa vie. Ébranler la mienne suffisait.

J'ai gardé une information que j'aurais dû partager avec lui. Aujourd'hui, avec toute l'expérience, tous les heurts, tous les malentendus et les incertitudes, je sais que j'ai commis une erreur... enfin, je crois...

Pink parfait

Je suis allée au marché Jean-Talon pour acheter des petits trucs italiens : une amphore d'huile d'olive, de la mozzarella fraîche et de belles petites tomates de toutes les couleurs. J'adore faire un saut dans la Petite Italie. Ce fut mon quartier pendant des années. C'est là que je travaillais. Je m'y sentais bien, je m'y sentais vivante.

Des moments de ma jeunesse se sont réveillés, cet après-midi, pendant que je me promenais sur le boulevard Saint-Laurent. Je fréquentais Franz à cette époque. Il venait souvent me rejoindre pour le lunch et on allait manger des pâtes au *Café Via Roma*. Un joli resto tenu par un couple fort sympathique. C'était il y a longtemps. Je ne sais pas si Franz est toujours de ce monde, mais le resto, lui, est toujours là, sauf qu'aujourd'hui, il est plus grand et offre un concept différent. J'y suis passée par curiosité. Il appartient désormais à de nouveaux proprios. À ce qu'il paraît, ils ont acheté tout récemment.

J'avais rencontré Franz lors d'un court stage dans un laboratoire. Il était médecin spécialisé en microbiologie. C'est à la sortie du bureau, à la fin d'un après-midi où il avait plu de façon torrentielle, qu'il avait offert de me raccompagner. « *J'habite assez loin d'ici* », lui avais-je dit avant de nommer le quartier. Et il m'avait répondu : « *Je vais visiter ma sœur qui vit dans le même quartier* ». Pendant le trajet en auto, on avait parlé du travail et de mes nouvelles études en informatique. On avait aussi parlé d'art et d'écriture. Je lui avais confié que je préférerais me lancer dans le monde de la technologie puisqu'écrire n'assurerait pas mon avenir. « *Tu pourras toujours continuer à écrire ; l'un n'empêche pas l'autre* » m'avait-il dit. Il m'avait raccompagnée chez mes parents, chez qui je vivais toujours. En sortant, il m'avait lancé : « *À demain !* »

C'était la première fois qu'un homme me regardait de cette façon. Ses yeux étaient rivés aux miens. Je ne connaissais pas son âge, peut-être dix ans de plus que moi, avais-je supposé, mais pas plus de dix. J'essayais de me convaincre qu'il venait tout juste de terminer ses études. Une chose demeurait certaine, je savais qu'il me plaisait. Je savais aussi que j'adorais son prénom et qu'il sentait le vétiver.

Le lendemain matin, il était venu me saluer à mon bureau et m'avait offert un cappuccino. Il portait une veste bien coupée. « *Wow !*

Tu as une belle veste ! » m'étais-je exclamée. « *Je dois la perfection de cette coupe aux Italiens, plus particulièrement au tailleur C. Paluzzi* », avait-il précisé en me faisant un clin d'œil. Une veste couleur cognac et un foulard à fleurs dans la poche, un cappuccino dans un verre en carton à la main, il n'en fallait guère plus pour que je sois déjà sous le charme de Franz. Cette même journée, il me raccompagna encore chez moi et juste avant que je descende, il me lança : « *Je crois que j'irai visiter ma sœur très souvent* ».

Le vendredi soir, après le travail, j'aimais bien me rendre au marché Jean-Talon pour acheter des fruits et légumes frais. Je passais aussi à la fromagerie, puis je m'arrêtais pour boire un macchiato au *Café Italia* avant de rentrer à la maison. Ces soirs-là, je prenais toujours un taxi, une petite pâtisserie pour bien entamer le week-end. Il y a donc eu un premier vendredi sans taxi, un deuxième, et ainsi de suite. Dès lors, c'est avec Franz que je faisais mes petites courses. Aussi, c'est ensemble que nous visitions sa sœur Ursula et c'est chez moi, avec mes parents, que nous buvions le macchiato.

Maman adorait parler avec lui. Elle partageait sa passion pour l'art. Avec lui, on pouvait discuter de tout. De son côté, papa aimait bien qu'il reste avec nous pour le dîner afin de lui faire découvrir ses bons plats. Je savais désormais que Franz avait deux fois mon âge. Lui et moi avions fait erreur. Il croyait que j'avais au moins vingt-deux ans et moi, je croyais qu'il avait vingt-huit ans tout au plus. Il me plaisait, je lui plaisais, mais notre différence d'âge était importante, d'autant plus que de mon côté, je n'avais jamais fréquenté un homme avant lui. « *Comment peux-tu être si jeune et parler avec tellement de profondeur et de maturité ?* » m'a-t-il demandé un jour. Et moi de répondre : « *Sans doute parce que ma meilleure amie, c'est ma mère* ».

Franz était de mère ivoirienne et de père allemand. Il avait vécu une grande partie de sa vie en Allemagne. Après la mort tragique de ses parents survenue lors d'un accident d'auto, c'est au Canada qu'il avait décidé de poursuivre ses études. Avec l'aide d'un oncle, sa sœur Ursula et lui s'étaient établis à Montréal. Je surprenais parfois ma mère et Franz discuter ensemble en allemand. Notre première vraie sortie, c'était chez *Pam Pam*, un petit café hongrois situé sur la rue Stanley au centre-ville de Montréal. Franz était venu me chercher avec sa toute nouvelle *Audi* bleu nuit. Comme toujours, il était bien habillé. J'avais compris que toutes ses vestes étaient fabriquées sur mesure

chez son tailleur italien. « *On pourrait se couper en touchant le revers de ta veste* », lui avais-je dit en l'embrassant sur la joue. « *Bientôt, Anna, je te ferai succomber au charme de la confection de costumes faits sur mesure, griffés C. Paluzzi* ». J'étais déjà sous le charme, le sien. Franz était élégant et sans vanité.

Il faisait frais, de cette fraîcheur qui s'installe tranquillement à la fin du mois d'août en soirée. Je portais un ensemble fait de fines dentelles en laine, brun chocolat et rose. Une jupe à plis à taille haute, assortie d'une courte veste à manches trois-quarts qui se fermait à l'aide de deux gros boutons. Cet ensemble avait appartenu à ma mère. C'est mon père qui le lui avait acheté lors d'un voyage à Milan. Elle le portait lorsque j'étais encore toute petite.

Mes cheveux blonds bouclés frôlaient mes épaules et je ne portais du maquillage que sur mes lèvres. Franz m'avait offert le parfum *Estée* (d'Estée Lauder) et en prime, on lui avait donné un tube de rouge à lèvres couleur *Pink Parfait*. Je raffolais tellement de ce rouge à lèvres, que je l'ai utilisé pendant des années, jusqu'à ce que la production de cette teinte soit interrompue.

Chez *Pam Pam*, tout était synonyme de romantisme. Les lumières tamisées, les petites tables rondes recouvertes d'une nappe blanche bien pressée, les chandeliers en forme de petits réverbères sur chacune des tables, les présentoirs éclairés mettant en valeur de magnifiques gâteaux et les multiples tableaux miniatures sur tous les murs immortalisaient la nostalgie de la Hongrie.

J'avais dégusté le *somlói galuska*, que Franz m'avait fortement recommandé. Il s'agit d'un gâteau composé de plusieurs couches de génoise, garni de noix, de sirop au rhum, accompagné de crème chantilly et nappé d'une sauce au chocolat.

Après avoir savouré les délices hongrois, on avait marché et admiré les vitrines des boutiques. Franz me donnait son bras, auquel je m'accrochais. C'est en se promenant sur la rue Sainte-Catherine qu'on a reçu nos premières insultes. Pas des insultes faisant allusion à notre différence d'âge, laquelle était pratiquement impossible à déceler, mais des insultes en lien avec la couleur de Franz. Il était noir. Noir et beau. Noir et grand. Noir et instruit. Noir et cultivé. Noir et plus âgé que moi. Nous avons fait comme si de rien n'était. Tout en marchant, il avait continué à parler avec moi et je l'avais imité.

Rien n'avait pu briser ce fantastique dimanche et ternir l'éclat de mon rouge à lèvres *Pink Parfait*. Rien n'avait pu nier la beauté du veston gris pâle en prince de Galles de Franz.

En me raccompagnant, Franz m'avait demandé si j'avais révélé son âge à mes parents, ce à quoi j'ai répondu par l'affirmative. Son âge semblait déranger un peu mon père, mais pas suffisamment pour qu'il me pousse à rompre avec lui. Il m'avait seulement dit : « *Je ne peux pas choisir l'amour pour toi, Anna.* »

Le lendemain, nous avons décidé d'aller voir un film. À la sortie du cinéma, certains nous dévoraient du regard, alors que d'autres marmonnaient des mots blessants. Voilà maintenant deux jours d'affiliés que nous encaissons des injures.

Ça faisait mal d'entendre les paroles irrespectueuses qu'on nous adressait. Des insultes à caractère sexuel et raciste qui blessent l'amour-propre. « *Ce sont de pauvres gens* », m'avait dit Franz après avoir remarqué que mes yeux s'emplissaient de larmes. J'avais de la peine, car Franz, c'était quelqu'un de bien. De très bien. Ces jugements, ces propos déplacés et ce mépris me rendaient triste. Nous étions à une époque où le mélange des couleurs avait des airs de trahison. En sommes-nous toujours là ? Je me le demande, mais tristement, encore aujourd'hui, je crois que oui.

Ce qui me faisait le plus mal, c'était que le couple que nous formions inspirait le dégoût. Je le devinais à même les regards de certains. Pourtant, des hommes arborant l'allure de Franz étaient presque introuvables. Cet homme constituait une rareté. Sans le connaître, son aspect extérieur ne pouvait inspirer que le respect. Le connaître renforçait cette impression. Il me raisonnait. C'est ce que j'aimais le plus, chez lui, son raisonnement.

— Il faut les ignorer, Anna, c'est le meilleur moyen de ne pas donner du pouvoir aux esprits faibles. Tu connais ta valeur, je connais la mienne. Ne donne pas d'importance aux démolisseurs, donne de l'importance aux bâtisseurs. Ce qui m'enrage, c'est que tu es ciblée parce que tu marches avec moi et que tu me tiens par la main. Moi, j'ai l'habitude.

Il avait l'habitude de la haine inexplicée, de la méchanceté gratuite.

—Comment fais-tu pour vivre avec cette injustice, Franz? Comment?

—Je garde espoir. J'ai appris à vivre avec l'injustice depuis que je suis tout petit. Dès mon plus jeune âge, j'ai été témoin de la souffrance que mes parents ont dû subir. Je vis cette injustice en marchant la tête haute. J'ai un but et je ne me laisse pas distraire par de pauvres gens. Ce sont de pauvres gens, Anna.

*Un homme qui sait où il va ne se laisse pas distraire par des cris
d'orfraie.*

Ernest Epalè Ndamè

C. Paluzzi

Nous nous sommes fréquentés pendant plusieurs mois, Franz et moi. Il me préparait les meilleures timbales feuilletées au thon épicé qui soient. Il façonnait à la perfection des boulettes d'aubergines aux saveurs africaines, une recette qu'il avait héritée de sa mère. Lorsqu'il me servait ce plat, je dégustais tous les souvenirs de son enfance qu'il avait remués en mélangeant les ingrédients. Il savait apprêter des steaks succulents, qu'il recouvrait d'une onctueuse sauce au poivre. Je me souviens qu'il concassait le poivre vert dans un mortier en marbre. Sa maison me semblait la plus belle de toute la ville et elle le devenait encore davantage lorsqu'il s'assoit au piano pour me jouer des morceaux rythmés et lents à la fois. Des morceaux à mi-chemin entre le jazz et la bossa nova.

Lorsque j'ai voulu le présenter à mes parents, il n'y avait eu aucune hésitation. Je lui ai dit : « *Tu viens, je veux te présenter à mes parents* », et lui a répondu : « *Oui, je viens avec plaisir* ». Il savait qu'il n'y aurait pas de questionnement. Mon comportement, ma façon de m'exprimer, ma philosophie, tout lui avait vite fait comprendre que j'étais libre. Libre d'aimer, libre de choisir. Mon esprit était libre.

Mes parents n'avaient jamais fait allusion à la couleur de sa peau. Ça peut sembler étonnant pour certains, mais c'était comme ça. On savait qu'il était noir, ça se voyait.

Notre famille possédait un cercle d'amis cosmopolite. Il y avait Michel, un Sénégalais qui travaillait pour une maison spécialisée dans l'édition d'encyclopédies. Maman était une lectrice vorace. Non seulement elle lisait de tout, mais elle collectionnait aussi les livres. Sa bibliothèque garnie d'œuvres choisies en faisait son royaume, son havre de paix. C'est en achetant tous les volumes d'une édition de la Grande Encyclopédie Larousse qu'elle avait fait la connaissance de Michel. Parmi nos amis il y avait aussi Giovanni et sa femme Karine, nos voisins immédiats, qui étaient natifs des Bermudes. Joseph, un Égyptien, était le meilleur ami de mon père. Tous deux avaient travaillé à Chamonix pendant leur jeunesse. Maman fréquentait également Ilse, sa fidèle amie d'origine allemande, ainsi que Akram et Rose, deux Libanais que maman avait rencontrés alors qu'elle avait exposé ses œuvres dans une galerie d'art du Vieux-Montréal.

Parfois, on se retrouvait tous à la même table et, sous un fond de musique italienne, on dégustait la cuisine de papa, on discutait et on apprenait les uns des autres. Ces gens étaient tous nos amis. Mes parents aimaient les gens, les cultures, les différences. J'avais cette chance d'avoir grandi avec eux et cette chance m'avait donné le droit d'aimer.

Une fois mon stage terminé, j'avais trouvé un emploi à horaire réduit dans une banque, ce qui me permettait de consacrer le reste de mon temps à mes études. Au moins une fois par semaine, Franz me rencontrait le midi à la banque et on allait manger des pâtes chez *Café Via Roma*. Les vendredis soir, on allait faire nos courses au marché Jean-Talon, on passait voir Ursula et on dînait chez mes parents. Les dimanches, on se retrouvait chez Pam Pam. C'était sacré. On en avait fait une tradition.

Un beau jour, quelques semaines avant mon anniversaire, Franz m'avait téléphoné pour me dire : « *Anna, ton rendez-vous chez Paluzzi, c'est demain après-midi. Le tailleur prendra les mesures. Je m'occupe du reste* ».

Après plusieurs mois de fréquentations, nous avons mis fin à notre relation. C'est Franz qui avait abordé le sujet. Encore une fois, c'est avec raison qu'il avait mesuré les impacts qu'entraînerait une union comme la nôtre. Bien sûr, la différence d'âge comptait pour beaucoup. Il craignait qu'un jour ou l'autre je ressentie l'envie de vivre pleinement ma jeunesse et il refusait d'être une entrave à ma liberté. Nous nous sommes éloignés après notre rupture. Quelques mois plus tard, je rencontrais le *soi-disant* homme de ma vie, celui-là même qui m'a entraînée au golfe Persique.

J'ai revu Franz lors de mon retour au Canada. Il avait conservé un lien avec mes parents, chez qui il allait parfois boire un café. Il m'apportait son aide sur le plan émotionnel, me consacrait beaucoup de temps et me prêtait oreille... Figé, pris dans un étau, mon esprit fragmenté bloquait mon désir d'avancer. Je n'arrivais pas à réagir.

La dernière fois que j'ai vu Franz, il m'a dit deux choses. La première :

« Anna, même si cela te semble infaisable, même si tu te crois incapable d'aller de l'avant, ne reste pas dans l'inaction ; lève-toi et fonce. Ne sois pas oisive... Souviens-toi de ce proverbe : Les chagrins ne sont jamais si vifs et si sensibles pour les personnes qui mènent

une vie active et laborieuse que pour celles qui sont plongées dans une molle oisiveté; l'occupation, en remplissant l'esprit de nouveaux objets, diminue les impressions de douleur.» Lorsque tu te sens faible et prise dans tes pensées, répète cette phrase, lève-toi et fonce».

Et la seconde :

«Anna, si j'avais douté un seul instant que la vie te réservait une expérience aussi horrible, j'aurais demandé ta main à ton père, même si tu n'avais alors que dix-neuf ans.»

Je me fiais à sa sagesse, à son expérience. Je me suis levée, j'ai foncé, et me suis donné comme mission d'être un roc pour mon petit frère handicapé. Sa maladie m'a fait oublier mes douleurs.

En souvenir de Franz. Sa promesse. Un tailleur signé *C. Paluzzi* avec mon nom brodé sur la doublure de la veste. Une pièce de vêtement que je garde encore précieusement.

Jusqu'à aujourd'hui, cet homme est le seul qui ne m'a jamais menti.

Boulettes d'aubergines

Ingrédients

- 1 grosse aubergine
- 1 jaune d'œuf
- 140 g de chapelure
- 250 g de pois chiches bien rincés
- ½ c. à café de piments forts broyés
- 1 c. café de cumin
- 1 c. café de paprika
- Une poignée de gros sel
- Huile d'olive
- 1 c. à café de fleur de sel
- 1 c. à café de poivre rose

Préparation

Préchauffer le four à 180 °C

Découper l'aubergine en lamelles dans le sens de la longueur et couper en petits dés

Placer les aubergines dans un plat à gratin

Badigeonner d'huile d'olive et saupoudrer de gros sel

Enfourner pendant 20 minutes

Dans un mélangeur, mixer grossièrement les dés d'aubergine et les pois chiches

jusqu'à l'obtention d'une consistance lisse

Transférer dans un bol, puis ajouter le jaune d'œuf, la chapelure, les épices, la fleur de sel et le poivre rose

Mélanger le tout jusqu'à ce que la préparation soit homogène
Former des boulettes à la main ou à l'aide d'une cuillère
Déposer les boulettes sur une plaque recouverte d'une feuille de papier parchemin
Cuire pendant 20 minutes (10 minutes de chaque côté)

Servir avec du yaourt ferme parfumé d'aneth et de sel

Jaune comme le soleil

Giallo come il sole

En rentrant chez moi, en fin de journée, je me demande comment j'ai atterri dans cette banlieue. Je l'ignore. Cet endroit n'a rien de moi... tout semble artificiel, on dirait que tout est préfabriqué... Il n'y a pas d'âme, pas d'histoire... pas de goût, pas d'odeur... c'est vide... Et pourtant, j'habite ici depuis des années. Ça aussi c'est bizarre, je ne me suis jamais questionnée. Pourquoi restes-tu là ?

C'est comme un mélomane qui vit sans musique, comme un peintre qui n'a pas de pinceaux, comme une femme privée d'amour. C'est ce que je ressens quand je rentre dans cette ville... J'ai toujours eu ce sentiment, mais je ne me suis posé aucune question.

Depuis tout récemment, j'ai cette folle envie de changement, de demeurer dans un endroit qui me ressemble, qui me parle, qui m'écoute... Je veux marcher sur des trottoirs usés, abîmés... je veux aller dans des cafés qui existent depuis des années, qui sont restés les mêmes et qu'on a tout simplement restaurés...

En garant ma voiture dans mon entrée, je m'attarde un moment. Je regarde les arbustes et le sapin... La première fois que j'ai posé le pied ici, j'avais aimé la forme du sapin bleu planté devant la maison. C'est ce que j'avais aimé ; pour le reste, je ne m'en souviens pas. J'étais comme sur un nuage. Cette même année, on avait enterré papa et je m'étais mariée. Et l'année d'avant, à l'automne, j'avais fait une fausse couche.

Je me suis mariée avec de bonnes intentions, de très bonnes intentions... Pouvoir fonder une famille, avoir plusieurs enfants, m'étourdir avec leurs rires, préparer des gâteaux avec eux, faire des dessins de toutes les couleurs, laisser des taches de gouache sur une table dans une pièce de la maison qu'on aurait utilisée pour y mettre le désordre partout, s'amuser en écoutant de la musique à tue-tête. Dans mes rêves, Marco était là, aussi... Le plus grand, le plus sage, le plus responsable.

J'ai n'ai eu qu'un seul enfant. Une fille extraordinaire qui a la joie de vivre en elle depuis qu'elle est toute petite. Une fille qui sourit dès son réveil tous les matins. On a tout fait, ensemble. De la peinture, un jardin d'épices, on a écouté de la musique. Et des gâteaux, on en a fait beaucoup. Je n'ai eu qu'une fille...

Je regarde le sapin. Il est énorme, trop gros pour la grosseur de la maison. Il prend tout l'espace. Du coup, un souvenir me revient.

Nous étions seules pour la semaine, Vittoria et moi. Je lui avais proposé de changer la couleur des murs de sa chambre. Elle était toute souriante, surtout lorsque je lui ai demandé de choisir la couleur. Son choix, elle l'a fait sans hésiter une seconde : « *Maman, je veux que ma chambre soit jaune, jaune comme le soleil* ».

On a peint pendant deux jours en écoutant de la musique. C'était beau, c'était vraiment jaune soleil. Vittoria était si heureuse.

Ensuite, tous les meubles ont été replacés, les cadres ont été remis sur les murs, le tapis a été remis au centre de la chambre et les ours en peluche ont pu dormir sur la nouvelle couverture blanche. J'avais aussi peint la petite table à dessin de ma fille... Tout était en place ; une chambre toute neuve et aussi éclatante que les rayons du soleil !

Le jaune était trop jaune. Il ne correspondait pas à la couleur d'une chambre. Le père de Vittoria a tout repeint. Il est rentré à la maison après une semaine et a tout repeint, sauf la petite table. Il a camouflé le jaune soleil qu'on avait appliqué avec tant d'amour avec un jaune pâle, sans éclat. Je n'ai pas su l'en empêcher... J'avais recommencé à me fondre dans le décor. Était-ce sa faute ? Était-ce la mienne ?

J'aurais pu me mettre en colère, me tenir droite et forte, m'affirmer. Non, j'ai préféré me taire. L'appréhension d'un désaccord me convainquait d'acquiescer. J'évitais tout ce qui aurait pu me rappeler de près ou de loin la peur intense que j'avais vécue dans mon passé. Ne rien dire semblait être la solution. En plus, je trouvais toujours des excuses. Ça donnait du sens à mon silence.

Parmi les moments amers, celui-ci avait saccagé quelque chose de sacré. L'expression de l'amour ; volée, sabotée.

En remplaçant les tableaux sur les murs, et pour que ce geste soit moins douloureux, je me disais : « *On n'aime pas tous les mêmes couleurs* ». J'imaginai, aussi, que lorsque le père de ma fille était un petit garçon, quelqu'un lui avait dérobé le soleil.

«*Maman regarde, ma table, elle est jaune comme le soleil*»
s'était écriée Vittoria avant de s'asseoir calmement pour dessiner...
On ne peut camoufler l'amour...

Une gousse de vanille

Un baccello di vaniglia

Mon ex et moi avions convenu de nous voir. J'avais si hâte, mais il a eu un imprévu. Ce sera pour une autre fois. Je profiterai de l'après-midi pour faire un peu de lecture. Déjà, le titre de ce bouquin m'attire : *Les gens heureux lisent et boivent du café de Agnès Martin-Lugand.*

Il est tard. J'ai lu le livre en entier tellement j'ai aimé. Je m'installe à la terrasse, puis allume quelques chandelles. C'est humide, ce soir, l'eau est chaude. Je me baigne et écoute le bruit de l'eau, tout en respirant la tiédeur de l'air. Je me couvre des reflets des sapins, tandis que le va-et-vient des flaques d'eau sur ma peau m'oxygène.

Sur la table de la terrasse, la flamme de la chandelle est calme, elle ne bouge pas. Je me sens comme cette flamme ce soir. Je vais aller la rejoindre et m'asseoir un peu pour admirer la lune. Celle-ci est pleine, blanche et brillante. Je me remplis de son silence en tentant de comprendre les messages muets qui se cachent quelque part dans le mystère de l'obscurité. Le parfum du lilas se faufile sous les feuilles de basilic. Cet arôme unique flottille dans l'air... Je capte sa réponse... La fusion d'un mélange paraissant incompatible, impossible à amalgamer, produit un parfum délicat impénétrable. La réaction chimique des éléments. Il en va de même pour la réaction chimique des êtres... aussi spectaculaire... Ce n'est que la résistance qui gâche tout.

Il est vingt-deux heures et j'ai cette envie de faire un gâteau.

Les Italiens disent : *l'amore domina senza regole* (l'amour n'a pas de règles), je crois qu'il en est de même pour la cuisine.

Presque minuit, et le gâteau est prêt. Je le retire du four à l'aide d'un linge en coton, celui que Vittoria m'a rapporté de Capri lors de son dernier voyage en Italie et qui est imprimé de citrons.

Ce gâteau semble réussi à la perfection. Les gâteaux sont des explosifs d'amour... C'est ce que mon père disait.

Gâteau — Vanille, citron et basilic

Ingrédients

200 g de beurre non salé

150 g de sucre fin

3 œufs à température ambiante

Jus d'un demi-citron

Essence d'une gousse de vanille

250 g de farine

Une pincée de sel

1 c. à café de levure chimique

Un filet d'huile d'olive

Zeste d'un citron

15 grosses feuilles de basilic ciselées

Préparation

Faire chauffer le four à 180 °C

Beurrer et fariner un moule de 22 cm

Mélanger le beurre et le sucre à haute vitesse à l'aide d'un mélangeur

Ajouter les œufs un à la fois, jusqu'à l'obtention d'un mélange crémeux — environ 10 minutes

Ajouter le jus de citron et l'essence de vanille en remuant avec une cuillère

Incorporer les ingrédients secs à la recette et mélanger 2 minutes à basse vitesse

Verser dans le moule

Ajouter un filet d'huile d'olive, le zeste de citron et les feuilles de basilic sur le dessus de la pâte à gâteau, sans remuer

Cuire de 30 à 45 minutes

Un parfum de rosée

Un profumo di rugiada

Après une nuit brumeuse et humide, ce matin, tout s'est éclairci. Il y a tant à admirer... la pelouse humide, imparfaitement coupée, les oiseaux qui se déplacent d'une branche à l'autre en se suivant de très près dans le pommier, les différentes nuances de la couleur du ciel, un petit écureuil qui escalade ma vigne qui commence à bourgeonner, mes plants de basilic qui ont toujours soif. Je vois le désordre de la nature la rendre impeccable.

Un morceau de gâteau dans ma petite assiette sur ma table en pierre, ma tasse de café à la main et une idée en tête. Une idée qui m'est venue ce matin, à mon réveil. L'Italie. Aujourd'hui, je vais rassembler tous mes papiers et ceux de mon père, puis faire une demande pour obtenir mon passeport italien. Je pourrais aller là-bas avec mon passeport canadien, mais je préfère m'y rendre avec le passeport italien. Un jour, j'aimerais y vivre, y faire quelque chose.

L'Italie fait rêver, mais pour moi, c'est plus qu'un rêve, c'est viscéral. Ce pays me rappelle mon père, nos voyages lorsque j'étais petite, les œufs frais que *Nonna* nous préparait le matin ; le jaune tiède et coulant dans lequel on trempait la mie de la miche de pain qu'elle avait fait la veille pendant que tout le monde dormait. L'Italie me rappelle l'enchantement d'un bosquet et les énormes œufs qu'on avait découverts, Laura et moi, lors d'une randonnée en campagne, alors que nous fouillions sous la mousse avec Rocco, un cousin un peu plus âgé que nous. Elle me rappelle la vespa bleu poudre de *Nonno*, les gigantesques rosiers près de la maison de mes grands-parents. Elle me rappelle la paire de chaussures en serpent que ma mère m'avait offerte et qui provenait de l'atelier de chaussures du père de ma cousine Maria. Elle me rappelle le chemin où l'on marchait, certains soirs, pour aller manger des calmars frits à une terrasse. Elle me rappelle les chansons d'*Adriano Celentano* qu'on écoutait avec mes tantes, dans leur chambre, lors des matins brumeux. Elle me rappelle la cueillette de cerises juteuses. Elle me rappelle la place San Marco, ainsi que mes parents jeunes et beaux, accroupis près des pigeons. Pourquoi y a-t-il autant de pigeons à Venise ? Je me posais cette question.

J'ai visité l'Italie plusieurs fois et il y a quelques années, j'y suis retournée avec Vittoria. J'avais réservé une chambre à l'hôtel Alla Torre, situé au centre de la ville de Castelfranco. De ma chambre, j'avais une vue sur la rue principale. Juste en face de l'hôtel, il y avait une rangée d'immeubles à appartements ayant tous un balcon aux jardinières fleuries. Aussi, toutes les fenêtres étaient habillées de volets de différentes couleurs. Parfois, en fermant les yeux, j'entends encore le bruit de ces volets qui claquent. La ville se fermait quelques heures pour se remettre en forme pendant la sieste et reprendre vie après la vague de chaleur.

J'ai fait le tour de la cité, j'ai marché dans les petites allées jusqu'à tard dans la nuit. J'ai visité la casa di Giorgione. Giorgione, le premier grand peintre vénitien à l'ère de la renaissance italienne, de l'art antique. J'ai siroté beaucoup d'*aquafrizzante* (eau pétillante) servie dans un verre givré, décoré de cerises fraîches. Un hydratant exquis après les longues promenades dans les ruelles où j'ai flâné en admirant chaque pierre.

J'ai déposé des fleurs sur la tombe de mes grands-parents, tous deux enterrés dans un cimetière qui m'a fasciné tant il n'a rien à voir avec ceux que j'avais vus jusque-là. Le sol est couvert d'un tapis de cailloux blancs. À l'entrée, il y a une fontaine et juste à côté, une belle boîte en métal sur pied dans laquelle plusieurs linges en lin sont soigneusement pliés. Respectueux pour les gens qui viennent se recueillir, respectueux pour les êtres qui y reposent. J'avais imbibé d'eau un linge et essuyé les pierres tombales de *Nonno et Nonna*. La couleur des fleurs semblait irréaliste ; on aurait dit qu'elles étaient retouchées et repeintes tellement les couleurs étaient vives.

J'ai revisité Venise avec ma fille. Tante Clara, la plus jeune sœur de mon père, en superbe forme, avait insisté pour venir avec nous. On avait discuté à en perdre le souffle pendant tout le trajet en train. Clara n'avait pas revu son frère depuis des années. Traverser l'Atlantique, dans les années d'avant, n'était pas chose facile. Aujourd'hui, tout le monde voyage en avion. On y monte comme dans une auto, puis on survole les océans en courant après le soleil.

Venise. Ville mystérieuse et magnétisante. J'avais acheté des masques magnifiques, car j'entendais peut-être revenir pendant l'hiver pour participer au bal masqué de Venise. On avait fait là-bas un tour en gondole et mangé des pâtes aux palourdes dans un minuscule

resto campé dans une ruelle. Il faisait chaud. Un ciel sans nuage. Il était là, le soleil. Nul besoin de courir pour le trouver. Je crois que le soleil ne brillait qu'à Venise, ce jour-là.

Alors qu'on s'apprêtait à aller prendre un *vaporetto* pour se rendre sur l'île de Murano, j'ai ressenti un malaise qui a déclenché chez moi un déséquilibre chimique. J'avais longuement parlé avec ma tante ; de ma vie, de mon premier mariage, de mon deuxième mariage, de la mort de papa, de celle de maman, de la maladie de Marco et des soins que je lui prodiguais... Il était encore des nôtres, à cette époque. Soudain, la peur s'est emparée de moi. Plus je marchais, plus l'angoisse s'infiltrait dans tout mon être. Le sol semblait bouger sous mes pieds. Et puis, tout s'est embrouillé, tout est devenu noir. J'avais l'estomac troué, vide. La réalité devenait trop réelle. Dans ma tête, les pensées se mêlaient à une vitesse incroyable. J'avais honte. Honte de me retrouver dans cet état au beau milieu de Venise et de ses beautés. Honte de briser le programme de cette journée. Honte d'inquiéter mon adorable tante et honte de ne pas arriver à contrôler ce malaise. Mon corps ne suivait plus mes pas. J'essayais de cacher mes mains qui tremblaient, la peur dans mes yeux, la sueur sur ma poitrine et la mollesse de mes jambes pour que Vittoria ne s'aperçoive de rien, mais je n'y arrivais pas. Tante Clara a tenu ma main pendant plusieurs minutes, pour ensuite m'entraîner dans une pharmacie. Le pharmacien a jugé que ma pression artérielle était normale, mais que mon pouls battait de façon déchaînée. Deux cents battements à la minute. Comme remède, il m'a recommandé un flacon d'extrait liquide de valériane. Quelques gouttes sous la langue ont suffi, après une vingtaine de minutes, à calmer mon cœur. Une serviette d'eau froide glacée sur la nuque m'a ensuite remis les idées en place, mais ce n'était pas assez pour me permettre de monter dans le bateau devant nous conduire à l'île de Murano.

En soirée, tout était redevenu calme. Je savais composer avec mes crises de panique. Avec les années, elles s'étaient adaptées à mon corps et je savais mieux vivre avec elles. Après une crise, je n'étais plus hantée comme dans le passé par cet imposteur. Malheureusement, pendant la crise que j'ai subie à Venise, j'étais envahie par la sensation qu'une catastrophe était sur le point de se produire. Comme c'est toujours le cas en pareille situation, ma peur était grande. Comme un tremblement intérieur, un volcan dormant, mais toujours là, en sour-

dine. Lorsque celui-ci érupte, je n'y peux rien. Il érupte, et se rendort. Puis il se réveille doucement, et me submerge d'une coulée de lave de questionnements, de peur et de mélancolie. Des crises de panique, j'en ai souffert toute ma vie, en espérant chaque fois qu'il s'agissait de la dernière.

La veille de mon départ, tante Clara est venue à mon hôtel pour prendre le petit-déjeuner avec moi. Le soir, nous avons mangé chez tante Nadia, qui pour dessert, nous a servi l'une de ses spécialités appelée : *crostata alla marmellata*. Une tarte à la confiture d'abricots. La pâte brisée fondait dans la bouche. Survolant le bel appartement, mon regard me persuadait d'y revenir un jour pour savourer encore une fois cette fameuse tarte aux abricots.

Avant d'aller dormir, ce soir-là, j'ai ouvert mon sac pour prendre mon portefeuille. Je tenais à laisser un bon pourboire à la femme de ménage. Une femme hors pair qui changeait les draps des lits tous les matins, des draps blancs tendus sans un seul pli, une femme qui polissait les robinets de la salle de bain, ainsi que le marbre. Je la croisais tous les jours. Chaque fois, elle me lançait un sourire et un *buongiorno* qui résonnait en écho et qui me donnait le goût de passer une belle journée.

Dans mon sac, j'ai trouvé une surprise glissée par tante Clara. Une pochette en jute contenant trois flacons d'extrait liquide de valériane. Je n'avais pas grandi avec elle et pourtant, elle me connaissait assez pour savoir que j'avais besoin de ces flacons pour me reconforter, même si l'effet n'était que temporaire. Une fois de retour à Montréal, j'ai fait le tour des pharmacies et de tous les magasins de produits naturels, mais sans parvenir à trouver la même dose de concentration. Je transportais toujours un flacon dans mon sac.

Je retournerai en Italie. J'irai pour écrire et terminer ce que j'ai commencé. Mais pour l'instant, je vais rentrer pour me tailler un deuxième morceau de gâteau. *I dolci sono esplosivi d'amore...* Tu avais raison, papa, *les gâteaux sont des explosifs d'amour.*

Rouge

Rosso

Quel beau vendredi de septembre et en plus, c'est ma fête. Laura et Franca me rejoignent pour le petit-déjeuner et après, on a rendez-vous chez *Rouge* pour un pédicure et manucure.

Mes sœurs sont devant le palier. Franca a rajeuni de dix ans depuis qu'elle ne boit plus. Laura, qui parlait beaucoup, qui avait des projets à l'infini, qui joggait sans jamais toucher la ligne d'arrivée puisqu'elle ne la voyait pas, est la plus silencieuse de nous trois depuis le départ de Marco.

—Ciao, les filles, le café est prêt!

—Bonne fête, Anna, me lancent mes sœurs à l'unisson.

—Merci, contente que vous soyez là, toutes les deux.

—C'est beau, ce que tu portes! me complimente Laura en m'embrassant sur la joue.

Je porte une chemise en chiffon noir qui s'attache au cou à l'aide d'une grosse boucle, ainsi qu'un pantalon à carreaux bleu foncé et gris. Ce matin, j'arrive à marcher très bien avec mes bottes noires à talons carrés assez haut.

Je devais subir une opération en mai, et puis en juin, et voilà que nous sommes en septembre. Les chirurgiens sont débordés, alors j'attends. J'ai tellement nagé, cet été, que mon genou se porte bien. Finalement, je crois que je vais tout faire pour annuler cette opération.

—Anna, on va prendre un café rapide et on ira manger des œufs quelque part avant notre rendez-vous, propose Laura.

—Non, on mange ici, j'ai déjà préparé une grosse omelette aux champignons et aux échalotes. Elle est au four. Je vais griller du pain et couper un peu de fromage.

—Parfait, comme tu veux.

Des sœurs comme les miennes, ça fait du bien. J'ai de la chance, beaucoup de chance. Sans elles, je ne serais pas Anna.

La table est dressée. Au centre trônent deux petits pots en céramique de toutes les couleurs que Vittoria m'a rapportées du Maroc. Dans l'un, il y a du sel rose et dans l'autre, de l'huile d'olive.

Les soupçons de rien ajoutent à la vie. Pour la première fois depuis les deux dernières années, je me sens joyeuse en cette journée d'anniversaire.

Chère Anna, chère sœur,

Je te souhaite de faire ce voyage en Italie, de trouver ta voie en écrivant ton livre dans le décor paradisiaque de la Vénétie. Je t'ai acheté cette carte, il y a deux ans déjà... tu te souviens? J'aimais l'image. Quelques livres soutenus par des grains de sable. Cette image m'avait rappelé l'un de tes écrits, que je te cite ici :

«J'ai marché à l'opposé pendant des années...

C'est un peu comme si chaque matin, pendant des jours et des années, je me suis installée en pleine rafale en m'efforçant de construire un château de sable...

Avec une patience étonnante, j'arrivais à manipuler les grains de sable et à créer de fabuleux châteaux...

Le refus catégorique de l'échec. Seul le vide devenait ma source de motivation... coûte que coûte, je voulais le combler en accomplissant l'impossible...

Mes efforts restaient vains, mais je recommençais à reconstruire... avec le même engouement...

J'ai construit des beautés de châteaux en pleine tempête de sable... pendant des années... je les ai vus s'écrouler...

On ne peut pas aller à l'encontre du vent...

Aujourd'hui, j'ai décidé de laisser le vent emporter les grains de sable... »

L'engouement, c'est ta résistance. Tu construiras encore des châteaux, tempête ou pas... car tu n'as pas que des rêves, tu as aussi la force de les réaliser.

Ti amo — Laura

Toutes les femmes se sont donné rendez-vous au même salon que nous. Le choix de la couleur de mon vernis est facile, car je porte toujours une couleur pâle naturelle qui s'atténue sans trop de démarca-

tion. De toute façon, les manucures ne tiennent pas très longtemps ; je cuisine, je jardine, je nage et je fais des massages à ma fille. Je peins, j'écris, et donc, je n'ai pas le temps d'entretenir la couleur de mes ongles. J'aime bien la formule naturelle ; pas trop de maquillage, pas trop de mise en plis. Pas trop de tracas sur ce plan, et plus de temps pour les vrais tracas.

Mes sœurs et moi sommes assises sur un canapé hyper confortable. On a les pieds plongés dans un grand bac en métal rempli d'eau chaude et on regarde un vieil épisode de la série *Sex and the City* sur l'écran géant fixé sur le mur qui nous fait face.

— Anna, qu'est-ce que tu penses de ce rouge ? Trop foncé ?

— Ce n'est pas trop foncé pour toi, mais pour moi, si. Tu te souviens, Laura ?

— Oui, je m'en souviens comme si c'était hier... répliqua Laura en éclatant de rire.

Je venais tout juste de rentrer à Montréal après avoir passé trois ans dans le golfe Persique avec mon ex-mari. À mon retour, j'étais lessivée. Ce mariage m'avait totalement transformée. J'étais coincée, j'avais peur de tout et je voyais le mal partout. Un soir, à la maison de mes parents, Laura avait lancé : « Bon, c'est assez ! Franca, va chercher le vernis à ongles rouge écarlate sur la commode de ma chambre ! Apporte aussi la bouteille de vodka. Elle est à la cuisine, dans l'armoire qui se trouve en haut du frigo. Mets des glaçons et du jus d'orange dans trois verres et surtout, n'oublie pas les cigarettes... Anna, tu vas prendre un verre... mettre du rouge sur tes ongles et fumer une cigarette. On en a marre !

C'était la première et la dernière fois que je mettais du rouge écarlate sur mes ongles. Pour ce qui est de la vodka, j'en ai repris avec plaisir, alors que des cigarettes, je n'en ai fumé qu'à l'occasion.

Nous irons acheter mon gâteau d'anniversaire à la *Pasticceria Alati-Caserta*. À Montréal, c'est à cette pâtisserie, selon moi, que l'on trouve les meilleurs gâteaux aux amandes.

Calamari & pizza

Se réalise parfois ce moment dont on a rêvé. Je l'avais planifié et préparé à la perfection dans mon imaginaire. La seule chose que je n'avais pu orchestrer, c'est la magie du moment. Imprévisible. Il ne revenait qu'à moi de la capter, de prononcer les mots de l'instant, de me débarrasser de tout programme, d'arrêter la montre du temps.

J'ai laissé un message à mon ex. C'est son anniversaire et ce matin, j'ai eu un élan. Je lui ai écrit pour lui souhaiter bonne fête et l'informer que je dois me rendre au centre-ville pour signer un contrat et que j'aimerais déposer un présent à la réception de l'immeuble où il travaille. J'aurai l'occasion de le voir, ne serait-ce que pour quelques minutes.

Tiens, je vais acheter une demi-douzaine de *cannolis* chez Lafre-naie. C'est sur ma route. Une fête sans sucre n'a rien d'une fête.

Je pense souvent à mon ex, avec qui j'ai échangé quelques textos au cours des derniers jours. C'était sympathique, mais il y avait une retenue. On ne se disait pas tout, on arrêtait, on proposait quelque chose et il finissait toujours par annuler. Je lui ai répété souvent que j'avais quelque chose à lui confier.

Ce fut plus court que je croyais à la librairie. Je vais donc me rendre tout de suite au bureau de mon ex. Je vais lui envoyer un texto et s'il ne peut pas se libérer, je laisserai les gâteaux, un livre et son cadeau à la réception.

Le voilà. On se fait une accolade et je me retire pour lui offrir la boîte de gâteaux. Puis je m'approche de lui une seconde fois pour l'embrasser sur la joue. Je suis contente de le voir ; je ne sais pas s'il arrive à lire dans mes yeux que de le revoir me rend heureuse.

- Merci, Anna, est-ce que tu es libre ce soir ?
- Oui, je n'ai rien de prévu
- On pourrait manger ensemble. Qu'en dis-tu ?
- Bonne idée !
- Je propose des calmars et de la pizza.

En route vers le resto, je demande à mon ex si je peux mettre une pièce de musique.

— Oui, bien sûr.

Je me déplace dans une zone d'amour, d'amitié, de complicité et d'harmonie. C'est *Bocelli* qui chante. Mon ex parle un peu l'italien... même que je crois qu'il le comprend assez bien. À la maison, lorsque nous nous fréquentions, tout se passait toujours en italien. Je n'avais pas de télé, chez moi, alors on se contentait de musique, de longues conversations, d'amour et de bons repas. C'était comme ça, avec lui, on n'a vu qu'un seul film ensemble au cinéma. On parlait beaucoup. Avec lui, les conversations n'étaient pas banales. Les choses avaient de l'importance.

On parle de nos enfants. Il me dit qu'il est amoureux des siens, et je lui souris.

— Super ! lance-t-il. Des enfants, c'est vraiment super.

Je pense à ma fille dont j'ai déjà été amoureuse. Aujourd'hui, je l'aime. J'ai cessé d'en être amoureuse lorsqu'elle a connu l'amour, consciente que je ne pouvais m'approprier cette place qui n'est pas celle d'une mère. Je l'aimais et c'était suffisant. On est amoureux de nos enfants lorsqu'ils comblent tout dans notre vie, même une place qui ne nous est pas privilégiée. Amoureux signifie : *se fondre dans un être*.

Le restaurant est bondé, ce soir. Même si on a une petite table en retrait, c'est tout de même assourdissant. Je commande pour mon ex et moi. Le serveur nous apporte des *crostinis* et une huile aux tomates séchées très épicée comme *aperitivo*. Je trempe un morceau.

— Goûte, dis-je, c'est bon et très piquant.

— Le piquant ne me va pas toujours.

— Sois italien ! Allez... goûte !

— Ce soir, Anna, m'annonce-t-il après m'avoir adressé un sourire, on ne parlera pas du passé.

— On peut parler de n'importe quoi. Ça ne me gêne pas. Pourquoi m'as-tu évitée ? Je t'ai téléphoné, j'ai laissé des messages... et je n'ai eu aucune réponse... Pourquoi ?

— Je ne t'ai pas évitée. Il y avait un malaise lorsque nous nous sommes vus la dernière fois et je n'ai pas voulu l'amplifier.

Ne pas répondre intensifie le malaise. Ne pas répondre, c'est une réponse, mais une réponse qui veut dire n'importe quoi. Une réponse qui va dans toutes les directions.

Lorsque je lui sers un peu de calmars, il me dit gentiment de m'occuper de mon assiette, qu'il n'aime pas se faire servir. J'insiste et dépose quelques morceaux dans son plat. On parle du passé, de nos souvenirs, des moments avec ma famille. Puis on fait une parenthèse en mentionnant le nom de Marco, avant d'arrêter d'en parler, car c'est toujours douloureux.

— Tu sais que j'avais tenté de te téléphoner ? dis-je. Ta mère a raccroché. J'ai essayé deux fois. Tu peux le lui demander, si tu veux, c'est vrai.

— Je ne lui demanderai rien. Ma mère est âgée. Je me fie à ta parole. Tu sais, ma mère ne parle pas bien la langue. Elle devait croire que c'était la petite-amie que j'ai eue avant toi... elle me harcelait depuis des mois.

Je n'ajoute rien, mais je m'étais bien annoncée. « *C'est Anna* », avais-je dit. J'avais quelque chose à dire à mon ex et oui, j'ai téléphoné deux fois. Bon, je ne vais pas insister, car après tout, c'est sa fête. Il y aurait beaucoup à dire, mais pas ce soir. Une autre fois peut-être, ou, peut-être jamais. « La cuisine italienne me plaît », dit-il en me faisant un clin d'œil.

— Moi, j'aime bien la cuisine du Moyen-Orient aussi. Je fais certains plats, mais je n'ai jamais réussi à cuisiner le tartare d'agneau.

— Tu n'as jamais remangé de tartare d'agneau depuis que nous nous sommes quittés ?

— Une seule fois, mais ça ne goûtait rien. La viande nageait dans l'huile d'olive.

— Il faudra remédier à ça.

— Tu sais cuisiner ce plat ?

— Non, je ne le cuisine pas, mais j'ai ma petite place qui me le prépare très bien.

— D'accord, alors, quand tu veux. Bon, c'est assez de bruit pour ce soir. On va prendre le café dehors, au parc devant l'église. Qu'en penses-tu ?

J'ignore pourquoi, mais il a ri.

La température a vraiment changé. À présent, on gèle. Et moi qui voulais aller m'asseoir sur un banc !

— On peut acheter un espresso sur la rue Dante et l'emporter. On le boira dans l'auto.

J'aimerais bien l'attraper par le bras, par la main. Or, je me contente de marcher simplement à ses côtés.

Une fois dans l'auto, mon ex sélectionne *Caruso de Lucio Dalla*.

— Tu connais ?

— Tu rigoles ? Bien sûr que je connais.

— J'ai écouté cette chanson inlassablement quand tu m'as quitté. Je ne dis rien. Je le laisse parler.

— J'étais tellement en colère. Quand je t'ai demandé de m'aviser lorsque ce serait la fin pour ton père, je n'ai vraiment pas compris pourquoi tu m'as dit que ce n'était pas nécessaire que je vienne présenter mes condoléances. C'était très dur venant de toi.

Encore là, je ne dis rien, et change de sujet.

— Tu sais que je souhaite aller en Italie. J'aimerais bien acheter un appartement, là-bas. J'ai fait le nécessaire pour obtenir mon passeport italien.

— Super ! Si tu décides d'y rester, je pourrai te rendre visite.

— Ce serait fantastique.

Je vois en mon ex la même douceur que celle que j'avais décelée lorsqu'il avait vingt ans. Une douceur inégalée. Avec mon doigt, j'effleure le contour de ses yeux. Je voudrais essayer la fatigue, la déception, la solitude et la noirceur. Je pose mon regard dans le sien en le forçant à me regarder droit dans les yeux. Je voudrais qu'il puisse lire la bulle remplie de mots qui explosent dans ma tête. *Je voudrais te dire tout ce que je n'ai pas pu te dire... Parce que cela m'était trop douloureux, parce que j'avais peur de retourner avec toi dans un moment triste, un moment que tu ne connais pas, mais que je connais bien. Un moment que je voulais oublier... Je voudrais te dire que je voulais te laisser libre et suffoquer toute seule, que je ne savais pas que je t'avais transmis mon manque d'air en te laissant dans l'incompréhension. Je voudrais te dire que j'ai gardé des traces de toi, plusieurs traces.*

J'aimerais tant lui dire tout ça, mais les mots sont coincés dans le fond de ma gorge. C'est son anniversaire, ce n'est pas le moment de sombrer dans la mélancolie. Je sors de ma poche le jonc de mariage de mon père en lui disant que je le lui offre, symbole qu'il est incapable de déchiffrer. Il pense sans doute que c'est étrange, mais ce n'est pas du tout le cas.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-il. Non, tu le gardes pour ta fille.

— J'insiste ! Je te donne le jonc de mon père pour ton cadeau d'anniversaire. Il te portera chance.

Je dépose le jonc dans la paume de sa main, puis la referme.

Il avait pourtant dit qu'on ne parlerait pas du passé.

— J'ai pensé à tellement de choses... J'ai même imaginé qu'un jour, tu finirais par me présenter à notre fille ou notre garçon dont tu avais décidé de m'éloigner. Mais je me raisonnais en me disant : Anna ne me ferait jamais ça...

Je reste silencieuse et je pense à cet appel... À chacun des mots que je lui ai dits ce soir-là. Je me souviens de tout, mais je fais semblant et je ne réponds pas... Je ne veux pas que les mots bondissent tout de travers de ma bouche... Je dis seulement :

—En tant que femme, ce n'est qu'avec toi que j'ai connu la vraie signification de *je me sens bien*.

—Merci, Anna. On se parle demain.

Je ressens déjà la réminiscence que cette soirée a laissée sur mon âme.

Se réalise parfois ce moment dont on a rêvé. La magie du moment peut tout transformer, tout comme elle peut s'évaporer aussi rapidement que les bulles de prosecco qui pétillent dans de jolies flûtes en cristal de Bohême.

Six petits pots de miel

Sei vasetti di miele

En arrivant chez Marcella, nous avons mangé des pasta à la sauce tomate et au parmesan. Elle m'a présenté aux étudiants qui vivent actuellement chez elle ; Alexandre, qui est français, et Jamie, un Japonais. J'ai discuté avec eux pendant le repas et maintenant je suis assise à l'extérieur. La véranda est décorée de citrouilles à l'occasion de la fête d'Halloween. La rue est calme. Je suis pensive. Marcella sait que je suis chez elle parce que j'ai besoin de m'éloigner. Je suis de passage à Toronto pour quelques jours afin de visiter ma famille, en particulier mon oncle Franco, le frère de mon père et le père de Marcella. En fait, je suis partie de la maison sur un coup de tête.

Marcella sort les chiens ; Hudson, un boxer au pelage caramel, et Bobby, tout noir et sans race. En tout cas, cette maison bouillonne d'activités. J'aime le mouvement, j'aime un peu le désordre, j'aime la musique continuelle et un peu forte. J'aime l'odeur de l'ail grillé, ainsi que les chandelles allumées partout dans sa maison. J'aime les jeunes, les adolescents, j'adore parler avec eux. En particulier avec ceux qui se posent des questions, qui ne passent pas trop vite à autre chose et qui n'ont pas des réponses faciles à tout. Des jeunes qui ne suivent pas vraiment la mode, mais qui savent créer la leur.

— Ça va, Anna ? Tu as envie d'un café ? Sers-toi, tu trouveras tout à la cuisine.

— Oui, je veux bien, je t'en prépare un ?

— Donne-moi quinze minutes avec les chiens et je vais m'installer avec toi dehors. Il fait bon, ce soir, on pourra discuter ensemble tranquillement.

Les armoires de la cuisine de Marcella sont en laque rouge et le comptoir en diagonale est en granite noir et gris. Sur une étagère se démarque sa collection de machines à café, sur les murs, de beaux petits cadres avec des photos de certaines villes vénitienes qui donnent envie de nous rendre en Italie. Dans cette très jolie cuisine, je me plais à

tout découvrir. Pieds nus, je me promène d'un comptoir à l'autre pour mieux percevoir la fraîcheur des planchers en béton poli. Je touche à toutes les petites merveilles de mon hôtesse. Ses bouteilles d'huile d'olive, ses bâtons d'encens dans de belles boîtes en carton, le contenant en métal coloré où elle garde son café frais moulu et sur lequel il est écrit : « *Italy is always a good idea* ». Marcella est née en Italie et est arrivée au Canada à l'âge de dix ans. Tout comme son père, elle n'a jamais reçu le passeport canadien. « *Nous pouvons avoir plusieurs passeports, mais une seule origine. Je suis fière d'être vénitienne ; un seul passeport me suffit* », m'a-t-elle déjà dit.

Minuit. Toujours dehors. On discute. C'est moi qui parle le plus, tandis que Marcella m'écoute. Ensemble, on dessine un plan de vie pour mon futur.

— Tu n'as pas à te sentir coupable de prendre une pause, de te reposer et de mettre fin à la médiocrité, m'indique-t-elle. Tu peux venir vivre ici n'importe quand ; tu peux même travailler à Toronto pour quelque temps ou te reposer tout simplement.

Trois heures du matin. On a beaucoup parlé, on a écouté un peu de musique, on a pleuré et on a rigolé. J'ai la voix rauque d'avoir trop parlé, trop ri... trop pleuré...

— Marcella, tu as du miel ? J'ai la gorge sèche.

— Du miel, j'en ai de toutes les sortes. C'est un cadeau qu'Alexandre m'a rapporté de France. Du miel à la lavande, au tilleul, à la rose, à la cannelle, aux noix et aux huiles essentielles.

— Vraiment ? J'en ai l'eau à la bouche.

Six petits pots de miel sur un plateau en cuivre, deux petites cuillères en bois et, toutes les deux en pyjama, assises à la véranda dans la brume du matin, on vide les pots. Pour moi, ce sera une nuit blanche. Impossible de retourner au lit et de tenter de fermer l'œil. Je

vais donc rester assise dehors au milieu du brouillard. Le brouillard finit toujours par disparaître.

Ce matin, Marcella est allée faire des courses. On ira rendre visite à Zio Franco en après-midi. Il reçoit des traitements de chimiothérapie, en ce moment, et apparemment, il ne se porte pas trop mal malgré tout. J'ai hâte de le voir. Ses yeux sont l'évocation de mon père.

Zio Franco

Assis au salon, mon oncle est bien habillé et a la peau qui brille. Tante Elisa prend bien soin de lui, comme elle l'a toujours fait. La petite maison est astiquée à souhait. Ma tante, qui aura quatre-vingts ans l'an prochain, tient sa maison de façon remarquable... Pas un seul grain de poussière. Mon oncle se lève dès qu'il me voit. Je sais que tout comme moi, il pense à mon père. Ses yeux me rappellent ce dernier et ma présence lui rappelle son frère.

—Anna, che bella sorpresa ! Anna, quelle belle surprise ! Tu deviens de plus en plus belle.

—Grazie zio ! Tu es trop gentil ! Tu me sembles en bonne forme. Je suis si contente de te voir.

On s'embrasse. Zia a déjà déposé un plateau de *biscottis*, une cafetière et de belles petites tasses en porcelaine avec soucoupes et cuillères dorées. Le café servi à l'italienne.

—*Anna viene con me.*

Zio Franco me demande de le suivre au balcon, ce que je fais. Il veut me raconter une histoire.

Une poussière d'étoiles

Polvere di stelle

Ce matin, Stella et son mari Georgio sont venus me chercher. Stella est tout le contraire de sa sœur Marcella. Je m'entends aussi bien avec l'une qu'avec l'autre. Je passerai la nuit chez elle.

La literie dégage un parfum de lavande. Sur la commode, Stella a déposé un vase rempli de fleurs multicolores. Aussi, elle m'a donné un peignoir rose en ratine épaisse. Dans la salle de bain, sur le comptoir, se trouvent un assortiment de produits démaquillant, une crème pour le visage et de l'huile pour le corps. Il y a aussi des serviettes moelleuses pour l'après-bain, car ma cousine insiste pour que j'en prenne un. En sortant du restaurant, ce soir, j'ai fait un faux pas et j'ai ressenti un blocage au genou. J'ai eu très mal, mais la douleur s'est vite dissipée. Et voilà Stella qui frappe ! Elle me tend un bocal en verre rempli de gros sel par la porte entrouverte de la salle de bain en me disant d'en ajouter dans l'eau. Selon ses dires, cela détendra la raideur dans mon genou.

J'ai commencé à lire le livre que ma cousine a laissé sur la table de chevet. Je me suis arrêtée sur ce passage qui m'a tellement secouée, je l'ai relu et relu.

Secrets are like stars. They blaze inside the heart and ultimately could be explosive. But there are two types of secrets. Small secrets, like small stars, will eventually burn out. With time and space, they lose their importance and simply vanish. No harm done. But big secrets, like massive stars, with time and constant fear grow stronger, creating a gravitational pull that eventually ... when they get so big, they become a black hole.

Jennifer Jabaley, Lipstick Apology

Je l'interprète avec mes mots, à ma façon.

Comme la rupture d'un barrage dont la vague se dresse en énorme mur, balayant tout sur son passage, un grand secret maintenu dans le cœur pendant très longtemps finit par l'inonder. Rien ne peut empêcher le flot de l'eau ni un secret de se libérer d'un cœur qui n'a plus de place pour le garder.

Je referme le livre.

Un chauffeur de la compagnie *Uber* me raccompagne chez Marcella, affairée à préparer le repas pour la famille qui viendra manger avec nous ce soir. Ils viennent tous pour moi. En sortant de l'auto, je peux entendre la musique qui joue chez elle... *Il silenzio de Beethoven*. J'écarte la porte, ça sent bon. Les casseroles transpirent, la cocotte remplie de veau est prête à aller au four et l'eau coule sur les *rapinis* dans l'évier. La musique classique fait presque trembler les murs. La scène me plaît. Il y a des moments de la vie qui nous emmènent magiquement dans un endroit où une poussière d'étoiles se propage dans notre univers.

J'avais besoin d'une dose d'amour, je l'ai trouvée à Toronto, d'où je repartirai avec un goût de liberté, beaucoup d'espoir et de l'amour en concentré.

Le désir d'être libre

Il desiderio di essere liberi

En convalescence, je me déplace difficilement à la suite de cette opération au genou que j'ai finalement été forcée de subir à mon retour de Toronto.

Ce soir, Vittoria recevra son jonc d'ingénieur. J'ai promis d'y aller et j'irai coûte que coûte. Ses études, elle les a réussies en travaillant d'arrache-pied et ce soir, elle obtiendra son passeport vers la liberté. Il est hors de question que je rate cette cérémonie. Après le cocktail, nous irons dîner dans un bon restaurant de Griffintown. Je suis parvenue à transmettre à ma fille le désir de la connaissance, celui de se surpasser et d'être libre.

C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait de l'homme ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète.

Simone de Beauvoir

Le mois de mai

Il mese di maggio

Le mois de mai nous annonce doucement que tout commencera à bourgeonner, que bientôt le soleil brillera sur nous et que la saison du basilic sera enfin de retour.

En plus, ce matin j'ai droit à un double plaisir, puisque j'ai reçu mon passeport italien. Dire que je suis Italienne, c'est aussi dire que mon père a vraiment existé. C'est dire que je suis fière de mes origines. Le Canada, c'est là où je suis née, là où il fait bon vivre. L'Italie, c'est un rêve.

Le moment est venu de passer à l'action, de réserver mon billet et de préparer mon voyage. Noël prochain, je serai en Italie.

Les couloirs du destin

À cette heure où les voix sont silencieuses, où tout explose autour de nous, où s'infiltré entre la froideur des marbres de la vie et des rêves qui y sommeillent, le refus de vivre et de tout banaliser. Pourtant, on croit encore à l'amour.

Moi j'écris. Je me tiens des discours... Je trace des couloirs dans l'espace du temps...

Le couloir du présent est parsemé de fleurs inodores. Il est long et étroit; toutes ses portes sont entrouvertes... ne me laissant pas assez d'espace pour y entrer ou pour voir ce qui se cache derrière.

Je revisite le couloir du passé... Toutes les portes sont fermées... Je refais le trajet des souvenirs... J'ouvre chacune des portes. Avec détachement, je fixe de nombreux arbustes de roses sauvages aux longues épines, lesquelles m'ont écorchée plus d'une fois. Un peu plus loin, avec émotion et tendresse, je m'attarde et j'admire un jardin de fleurs multicolores, celui que j'ai cultivé avec un amour pur pendant une seule saison... Je constate que les écorchures ne sont rien sur ma peau, puisqu'elle a déjà, un jour, été soignée et enduite d'un élixir. En fermant les yeux, je retrouve la sensation des bienfaits de cette potion magique. Il est vrai que c'est l'amour le plus fort.

Je trace un couloir vers demain; un demain qui n'existe pas. Dans ce couloir, toutes les portes sont ouvertes. Elles sont invitantes... Je vois des citronniers, un jardin de basilic, des forêts humides de vanilliers. Je me vois poser ma plume et j'entends ma voix. Je suis toujours seule, mais je me sens bien...

Ce désir de fermer toutes les portes entrouvertes, non invitantes, et de boucler ma valise.

Je veux un ciel plus bleu, plus brillant, plus semblable aux étoiles... Je veux pénétrer dans un monde de poésie... cultiver un jardin d'amour, raconter des histoires aux enfants en admirant leurs yeux brillants... leur parler dans toutes les langues que je connais. Je veux préparer des gâteaux vanille citron et basilic tard en soirée.

Je ne veux plus me faire vengeance, je veux crier très fort: basta!

Je veux briser la loi du destin.

CHAPITRE 2

Le passé ne s'oublie pas

Il passato non si dimentica

— Bon, ça y est, tout est prêt ? Combien de temps passeras-tu en Italie ?

— Oui, Béatrice, tout est prêt. Je ne sais pas combien de temps je serai partie. J'ai des rendez-vous à Milan pour visiter des propriétés.

— Wow ! Super ! Je te souhaite de trouver quelque chose à bon prix. Ce n'est pas donné de vivre à Milan !

— J'ai espoir.

— Et puis, tu as revu ton ex, ou pas, depuis les calmars et la pizza ?

— Non, je ne l'ai pas revu. On a discuté un peu ensemble après mon opération, mais sans plus. De toute façon, je lui ai dit plusieurs fois que je voulais lui confier quelque chose. Tu as sûrement raison. Il ne veut pas savoir, car sinon, il aurait demandé. Je crois que c'est mieux ainsi. Il y a une raison pour laquelle nous ne sommes pas tout à fait à l'aise, que nos rendez-vous sont toujours annulés. Un secret nous sépare. Peut-être qu'il n'aurait pas compris.

— Enfin ! Je suis contente d'entendre que tu te défais de ce poids. Il n'aurait pas compris ou encore, il ne devait pas savoir. L'Italie te fera du bien. J'espère que tu oublieras le passé, que tu laisseras hier de côté pendant ton séjour, que tu feras de belles découvertes et surtout, que tu trouveras la paix.

— Merci, Béa, je t'écrirai et je t'enverrai des photos. J'aimerais bien être comme toi, mais contrairement à ce que tu dis, je crois, moi, que le passé ne s'oublie pas.

Laisse le passé de côté, lui avait dit Béatrice, mais...

Tout de nous s'est construit avec notre passé, nos familles, nos amis, nos collègues, nos amours, avec les gens que l'on a croisés, même ceux que nous avons connus à peine. Ceux qui nous ont fait

rire, ceux qui nous ont fait pleurer. Ceux qui nous ont démolis, ceux qui nous ont reconstruits. Ceux avec qui nous avons marché côte à côte et ceux qui se sont éloignés de nous sans raison. Ceux à qui nous avons été fidèles et à qui nous n'avons pas tout dit... Tous ces gens ont modelé ce que nous sommes devenus et font partie de notre passé.

C'est ce que pensait Anna en bouclant sa valise. Elle déposa une carte sur le lit de Vittoria et appela un taxi.

Les pigeons

I piccioni

Anna : Ciao Vittoria. Je suis bien arrivée.

Vittoria : Super ! J'ai reçu ton itinéraire. Love you, Mom.

Anna : Je te donne des nouvelles plus tard. Love you too.

Vittoria : Enjoy la dolce vita.

Anna : Certo. Will do.

Anna est en plein cœur de Venise et séjourne à l'hôtel Antico Doge. Elle a opté pour ce dernier parce qu'il est petit et charmant, qu'il n'y a pas d'ascenseur et que le décor est baroque. Il est situé tout près du pont Rialto et de la cathédrale San Marco. La vue sur le canal et sur la place Santi Apostoli ajoute un petit extra. Anna est ravie et se sent chez elle. L'histoire de cette ville la fascine. En plus, elle est seule. Aucune distraction. Elle n'a qu'à savourer cette beauté lentement et égoïstement, à faire le vide pour le remplir d'inspiration dans un cadre vénitien et à se laisser guérir par la splendeur de Venise.

Venise, c'est un musée gigantesque, une ville empreinte de prose. C'est un poème qui se prolonge chaque fois que notre regard se déplace...

Le mois de décembre est arrivé et avec lui, la fraîcheur. Les Vénitiennes portent un manteau épais avec col en fourrure, des gants colorés et un beau foulard en cachemire. Anna admire l'élégance des femmes, tout autant que celle des hommes. Ce soir, elle observe les gens. Ils marchent lentement, sans se presser, s'arrêtent et discutent entre eux. Ils savourent le moment présent. Ils ne se forcent pas de le vivre, ils le vivent naturellement, tout simplement. Anna admire les vêtements astucieusement disposés dans une vitrine étincelante. Sa réflexion dans la vitre la surprend. Elle sourit. Elle est seule et elle est heureuse.

C'est le petit-déjeuner sucré salé à l'hôtel, ce matin. Pour le café, Anna veut aller à *Torrefazione Cannaregio*, l'endroit le plus réputé de la région. On dit que là-bas, ils font le meilleur café au monde. Elle demande les indications pour s'y rendre, car en ce moment, son téléphone n'a pas accès au réseau. Atablée devant un bon café, elle pourra porter davantage attention à tout ce qui bouge et tout ce qui est immobile autour d'elle.

— *Buongiorno signora, va tutto bene stamattina?* lance le garçon de l'hôtel en desservant la table.

— Oui tout va bien, *grazie*. J'aimerais aller au café Torrefazione Cannaregio. Je ne sais pas comment m'y rendre. Pouvez-vous m'indiquer la route? Je crois que ce n'est pas loin de l'hôtel.

— *Certamente*. Ce café est tout près; dix minutes à pied. Donc... à la sortie de l'hôtel, vous irez vers l'ouest, vous tournerez à droite sur Campo Santi Aspostoli; restez à gauche sur cette rue. Continuez votre route sur la rue Nova, montez l'escalier, poursuivez sur Terà della Maddalena et montez l'escalier. Vous trouverez le café au bout de cette rue.

L'homme a défilé tout ça très vite. Ouf! La pauvre n'a rien noté.

Venise grouille de touristes pendant l'été. Mais en décembre, tout est différent. Les Vénitiens s'arrêtent pour vous indiquer la route. Il n'y a pas de foule, pas de chaos. La ville a retrouvé sa paix. À chaque carrefour, on découvre les merveilles de l'endroit sans distraction.

À Venise, le décor pour les fêtes de Noël est raffiné. Lorsque la beauté d'une ville vous coupe le souffle, il est inutile d'en ajouter, d'en mettre plein la vue.

La rue Santi Apostoli n'étant pas agitée, Anna s'arrête un instant pour regarder à travers les arcades qui encadrent cette rue d'une beauté fragile et solide à la fois. L'art, c'est de réussir à regarder les environs, de capter chaque détail et de les photographier pour ne jamais les oublier.

Anna marche depuis une heure. N'ayant pas emprunté le bon escalier, elle retourne sur ses pas. Du coup, elle est perdue et se retrouve de nouveau près de son hôtel. Elle décide donc de traverser le pont Rialto, de continuer sa route et de se laisser conduire où ses pas la mèneront.

Se perdre dans les rues de Venise sous un ciel sans nuage est un plaisir incommensurable.

C'est ainsi qu'elle se retrouve sur la place San Marco, devant l'imposante cathédrale qui à la lumière du jour, est encore plus majestueuse ... Tous les pigeons lui rappellent la question qu'elle se posait lorsqu'elle était petite. Pourquoi y a-t-il autant de pigeons à Venise? Son père lui avait expliqué ce mystère lorsqu'elle était adolescente. Les pigeons ont leur place là-bas depuis des siècles. Les villes conquises par Venise offraient à la femme du doge des pigeons en guise de reconnaissance. Par la suite, les touristes les nourrissaient avec tellement de cœur, que les pigeons s'y sont installés pour de bon. Aujourd'hui, bien qu'il soit interdit de nourrir ces volatiles, il reste qu'ils y vivent toujours en grand nombre.

Lorsqu'elle était enfant et qu'elle visitait Venise, Anna avait l'impression d'admirer une grande page imagée d'un livre d'histoire. Ne pas connaître la raison à tout ajoute parfois une certaine magie à la beauté des choses. On reste sans réponse, mais avec un souvenir inexplicable. C'est beau, tout simplement.

Une jeune femme blonde dans la vingtaine, cheveux bouclés, se tient tout près d'Anna. Cette dernière lui sourit et dit : «Quelle belle journée !» L'autre répond : «*Je ne me sens pas bien*».

«Attendez», lance Anna en passant son bras sous le sien. Rapidement, elle repère un endroit calme pour qu'elles puissent s'y asseoir. Lorsqu'elle lui demande si elle est seule, la femme lui répond que son mari la rejoindra dans une heure.

— Je reste avec vous, je vais attendre jusqu'à ce qu'il arrive. J'ai une bouteille d'eau dans mon sac... Voilà, prenez une gorgée, ça vous fera du bien.

Puis Anna imbibe un mouchoir d'eau et le pose sur le front de la jeune femme.

—Je termine mon troisième mois, explique cette dernière, je suis enceinte.

Nous sommes parfois guidés à un endroit qui nous rapprochera d'un moment de notre vie... un moment qu'on n'a jamais oublié et qu'on n'oubliera jamais...

Ce ne sont pas les regrets, mais les mots gardés sous silence qui font mal. Le secret qu'on a gardé pour éviter de faire souffrir. Entre tous les mots qu'on n'a pas dits, une vie s'est transformée pour se rendre à un tout autre port que celui qui lui était peut-être destiné. Entre les mots inutiles qu'on a dits pour remplir un espace dans un moment de vie, un rêve s'est brisé. Entre tous les mots qu'on aurait voulu dire et qu'on a préféré taire, un parcours de vie a été modifié.

Anna tient la main de cette jeune femme tout en fixant la cathédrale. Une scène d'un moment de sa vie remplace la vue de tous les pigeons de la place San Marco.

Trois mois

Tre mesi

Je suis couchée dans la salle de réveil de l'hôpital. Il est quatre heures du matin. Chemise bleue, les cheveux en bataille et les yeux gonflés, j'attends. Je voudrais téléphoner à mon ex, lui dire de venir me rejoindre et lui demander de me tenir la main sans rien dire. Enfin, lui demander de me raccompagner, de défaire mon lit, de me préparer une camomille et de tenir la tasse pendant que je bois son contenu... Je voudrais qu'il éponge mon front avec de l'eau froide, qu'il me laisse pleurer dans ses bras pendant qu'il reste silencieux. Je voudrais qu'il soit là, et qu'il ne dise rien. Lui qui a été un roc, pour moi, qui m'a délivrée si souvent de mes peurs, qui a essuyé mes larmes, qui m'a redonné le goût de vivre, le goût d'être heureuse. Ai-je le droit de lui téléphoner ?

À mes côtés, une femme d'une quarantaine d'années me demande pourquoi je suis là.

— J'ai perdu mon bébé dans la nuit. Je terminais mon premier trimestre.

— Vous aurez d'autres enfants, vous verrez. Vous en étiez au tout début, vous oublierez vite.

Comment peut-elle savoir que j'oublierai vite ? Je lui demande si elle a déjà perdu un enfant.

— Non, je n'ai jamais été enceinte.

Comment peut-elle me dire ça, alors que je suis anéantie par l'immobilité à l'intérieur de mon ventre vide ? Je n'aurais peut-être plus jamais d'enfant. Je voulais cet enfant. Ce n'est pas ma première fausse couche.

Trois mois... C'est beaucoup trois mois. Ce sont tous les symptômes ressentis, une vie qui grandit... c'est suffisamment long pour imaginer la physionomie de l'enfant, de rêver à lui et de choisir son nom. Tout allait bien, pourtant, hormis de violentes migraines. Je m'étais faite à l'idée d'avoir cet enfant toute seule. J'ai vingt-huit ans.

Je voudrais lui téléphoner. Lui dire que j'ai eu tort, que j'aurais dû le laisser libre d'être avec moi. Il viendra me retrouver, mais après, on fera quoi ? Comment explique-t-on ça ? Nous étions deux. Il m'a

caché son âge, je ne le savais pas si jeune. C'est pour cette raison que je n'ai pas voulu partager cette grossesse avec lui.

Je voulais lui laisser ses vingt et un ans, lui laisser sa liberté, son insouciance et sa jeunesse... lui laisser sept ans. Plus tard, je lui aurais donné le choix de nous accueillir dans sa vie ou d'être heureux sans nous. C'est le cadeau que je voulais lui offrir... Lui donner la chance de vivre sans responsabilités et de vivre la vie d'un jeune homme de son âge. Après, plus tard je lui aurais tout dit et il aurait compris...

Or, le bébé n'a pas vu le jour... Ce n'est pas nécessaire de le revoir... pour lui dire quoi? Il est trop tard. C'est mieux de ne rien lui dire.

Je suis remplie de tristesse, je suis vide de mots, mais quelque chose frappe dans ma tête. La peur. Je ne sais pas si j'arriverai à me lever de ce lit, à m'habiller et à marcher jusqu'à la sortie. Le médecin vient vers moi, accompagné de l'infirmière qui m'a consolée à mon arrivée. La peur s'éloigne un peu.

— On appelle quelqu'un pour venir vous chercher? Nous sommes prêts à signer votre congé.

La peur revient. Je voudrais rester dans ce lit d'hôpital. Je voudrais qu'on me donne un médicament pour assommer le mal que je ressens à l'intérieur. Je ressens aussi des douleurs physiques, mais les douleurs émotionnelles sont beaucoup plus violentes.

Je dois me rendre à mon appartement. Seule. Je m'y rendrai seule. Je ne dérangerai personne, surtout pas maman. Je dois me lever, m'habiller et rentrer à la maison.

Les couleurs effacées

Les battements de mon cœur frappaient à deux cents la minute...

Je m'égarais en écoutant mon pouls...

Paniquée, effrayée, j'en perdais la tête...

Jusqu'à ce que l'effroi fasse trembler mes genoux.

La peur de l'aube, d'ouvrir les yeux

De voir le soleil perdre tous ses rayons...

La peur que le ciel ne soit plus jamais bleu...

La peur de m'étouffer avec le gris de l'horizon...

Les ravages du mépris ont tué ma candeur...

Ont détourné ma route, m'ont fait perdre du temps...

Du temps gaspillé à combler les sillons de la peur...

Laissant les couleurs de ma vie se délayer lentement...

Mais tu es venu, tu t'es dressé comme un roc devant moi...

Tu as tenu ma main...

Tu m'as aimée avec toutes mes défaillances...

Je t'ai aimé de toutes mes forces...

Encore plus fort que toi...

Je me suis perdue dans les battements de ton cœur...

J'ai même fini par oublier les miens...

Jusqu'au dernier moment... jusqu'à l'ultime lueur...

D'amour, j'ai rayonné entre ton regard et tes mains...

Et puis... j'ai sombré dans le doute

J'ai fait des au revoir...

Seule, j'ai faussé le reste de ma route...

Une route aux abords de ravins et de noir...

En Italie, Anna est assise près d'une jeune femme qu'elle vient de rencontrer et qui lui rappelle sa jeunesse. Elle a à peu près l'âge qu'Anna avait lorsqu'elle a perdu son enfant et termine son troisième mois de grossesse. Voilà son mari qui arrive. Anna les embrasse et leur souhaite d'avoir un magnifique bébé. Elle marche, s'arrête, puis fait une pause devant la cathédrale.

Ça fera bientôt vingt-sept ans. Cette dame à l'hôpital avait tort, car elle n'a rien oublié. On n'oublie rien, on n'efface rien, on transporte tous nos *hier* avec nous...

Elle a tout bloqué, mais n'a jamais oublié. L'enfant devait naître le 20 juin... Elle ne peut oublier cette date. La date de l'anniversaire de sa sœur Franca. Le premier message que son ex lui a écrit après vingt-cinq ans d'absence était daté du 20 juin. Était-ce une coïncidence ? Un symbole ? Un signe ? Est-ce qu'il se doutait ?

Murano

Anna doit absolument se rendre à Murano. Ce serait tragique de ne pas y aller.

Lors de son séjour à Toronto, l'an dernier, son oncle Franco avait relaté des anecdotes de leur jeunesse, à lui et son frère Pierino, le père d'Anna. À dix-huit ans, Pierino avait follement aimé une baronne qui vivait à Murano. Elle était de seize ans son aînée. Il avait finalement renoncé à cet amour. Avant sa mort, il avait raconté cette histoire d'amour clandestin à Anna. Cette dernière n'oubliera jamais cette conversation. La baronne s'appelait Francesca. Étonnée, la jeune fille avait demandé à son père :

— Papa, qui a choisi mon deuxième prénom... Francesca ?

— Ta mère et moi, lui avait-il répondu.

— Maman devait être en colère.

— Non, ta mère connaissait tout de moi et de mon passé. Nous nous aimions, ta mère et moi. L'amour ne se met jamais en colère.

Curieusement, quelques mois avant sa mort, l'oncle Franco avait lui aussi partagé avec Anna les souvenirs qu'il conservait de Francesca et de son frère. Il lui avait donné tellement de détails, qu'elle arrivait même à voir la couleur de l'eau qui entourait la villa de Francesca et les lampadaires en verre qui l'éclairait. Franco avait si bien décrit cette femme, qu'Anna parvenait à l'imaginer à travers ses mots. Un très beau visage, des cheveux blond vénitien qui frôlaient ses épaules, des yeux verts en amande, pas très grande de taille. Tout le contraire de la mère d'Anna, qui elle, avait une chevelure brune abondante et des yeux presque noirs. Son oncle lui avait aussi dit que Francesca parlait un français impeccable. Cette langue venait à son secours lorsqu'elle discutait avec Pierino et qu'elle voulait entretenir une conversation privée avec lui. Franco avait aussi raconté que Pierino l'avait invitée chez ses parents, en campagne, à Villarazzo. Après le dîner, telle une complice, Francesca avait lavé la vaisselle avec la mère de son copain. Une baronne qui lave la vaisselle dans une maison tout ce qu'il y a de plus modeste ! Cela suffit à comprendre pourquoi Pierino l'avait tellement aimée.

Après cette conversation avec son oncle, Anna s'était donc promis d'aller à Murano. Elle voulait marcher sur cette île, là où son père

avait marché lorsqu'il avait dix-huit ans. Demain matin, elle marchera sur l'île de Murano.

La façade couleur sable du musée de verrerie *Museo del Vetro* est frappante. Anna doit attendre en ligne, ce qui lui donne le temps d'observer et de laisser toute cette beauté s'infiltrer en elle. Bien que le temps soit gris, ce matin, le soleil brille dans son cœur. Pour la première fois depuis de nombreuses années, elle ne ressent pas ce vide intérieur. L'histoire de Murano lui parle. L'image de son père à l'âge de dix-huit ans, lui apparaît. Elle n'est pas seule.

Anna est restée tard dans la patrie du verre, jusqu'à la tombée du soleil, en fait. Elle voulait voir la lune de Murano et bavarder avec elle en cessant d'entretenir le flou.

De retour à l'hôtel, Anna compose un poème en hommage à l'inachevé.

Tu es beau

*Tu es beau comme le silence des églises...
Comme un après-midi à chercher à se perdre dans les rues de Venise...
Tu es beau comme les chandelles sur un gâteau d'anniversaire...
Comme le dernier quartier de lune...
Tu es beau comme la floraison nocturne...
Comme la reine des fleurs qui ne vit qu'une seule nuit...
Tu es beau comme un feu d'artifice imaginaire...
Dans un morceau du ciel de l'île de Murano...
Tu es beau comme un secret endormi...
Qui se réveille dans les pages... d'un livre écrit en Italie...*

Marco T.

— Touriste ?

— Oui, je suis en vacances pour les fêtes de Noël.

— Votre accent me dit que vous êtes Française.

— Je suis Canadienne. Mon père était italien et ma mère d'origine allemande.

— *Sei una di noi allora.* Vous êtes l'une des nôtres, alors...

— Je crois que oui.

— Je m'appelle Marco. Marco T. Et vous ?

— Anna

— Enchanté, Anna.

Marco T. est de passage à Venise. Il y vient en décembre chaque année pour quelques jours. Il aime cette ville à ce temps de l'année. Il a rencontré Anna, alors qu'elle discutait avec un artiste-peintre. C'était au petit matin. Elle attendait le vaporetto à proximité d'Al Renditore di Venezia, un petit hôtel situé sur l'île de Giudecca dans le secteur de Dorsoduro. Anna y a loué un appartement luxueux avec une vue magnifique sur le canal, afin de vivre une expérience totalement vénitienne.

Son accent très français lorsqu'elle parle italien a intrigué Marco T. suffisamment pour qu'il désire faire sa connaissance. Mis à part son frère, c'est la première fois qu'Anna rencontre un dénommé Marco. Pour elle, ce prénom n'a toujours appartenu qu'à son frère.

En montant dans le vaporetto, elle lui fait un signe de la main et lui dit : « *Piacere* ».

— *Ci vediamo.* On se voit bientôt, lui répond-il.

Anna sourit. Elle ne reverra jamais ce Marco T., elle en est persuadée.

Al Redentore di Venezia

Depuis cette brève rencontre avec Marco, qui remonte déjà à quelques jours, Anna a fait des recherches sur *Google* pour tenter d'en savoir un peu sur lui. Marco T., voilà un nom qui évoque une certaine noblesse. Aucun compte *Facebook* ou *Instagram*. Elle a tout de même réussi à trouver de l'info et une photo de lui. Natif de Rome, Marco T. a travaillé pendant vingt ans comme rédacteur en chef pour un journal. De même, Anna découvre qu'il est polyglotte. Il parle couramment italien, français, espagnol, anglais, allemand et portugais. Quelle richesse! Quel cadeau de pouvoir converser dans toutes ces langues! De plus, il a déjà été coureur automobile. À présent, il n'est plus actif sur le plan professionnel. C'est par simple curiosité qu'Anna a fouillé sur le net, car elle reste convaincue qu'elle ne reverra jamais cet homme.

Al Redentore di Venezia est une oasis de paix et de beauté. L'appartement qu'elle a choisi renferme tout le charme de la Vénétie. Les rideaux lourds en brocart grenat et or avec des galons et des franges encadrent l'ambiance feutrée. Les poutres en bois massif fixées au plafond soutiennent l'espace et le rendent encore plus chaleureux. La petite cuisine moderne toute blanche est équipée de tout ce qu'il faut pour préparer un repas. Cuisiner dans un appartement luxueux à Dorsoduro sera une expérience inoubliable. Demain, Anna envisage de se concocter un dîner qu'elle savourera égoïstement en admirant le canal. Il ne lui reste plus que trois nuits à passer dans cet appartement.

Fanny

Ce matin, Anna se propose d'aller faire le tour des boutiques et de dénicher les plus beaux gants en cuir pour Vittoria et ses sœurs. En sortant de l'immeuble, elle entend quelqu'un l'interpeller. Une voix familière. Elle se retourne et aperçoit Marco T., qui lui sourit.

— *Ciao* Anna !

— *Ciao* Marco ! Ça va ?

— Sì, bene grazie. Où allez-vous si tôt ce matin ?

— Primo, je vais boire un cappuccino et après, je veux faire les boutiques et acheter les plus beaux gants qu'on puisse trouver à Venise. Habitez-vous près d'ici ?

— Je séjourne à l'hôtel Belmond Cipriani qui se trouve à dix minutes d'ici. À vrai dire, j'espérais vous revoir. On dit que nos pensées créent notre réalité. La loi de l'attraction. Vous y croyez ?

En effet, quel hasard ! se dit Anna. Il est vrai qu'elle aussi a pensé à lui. Il y a une noblesse, dans cet homme, une douceur dans sa voix et une élégance sans vanité qu'elle admire.

— Possiblement.

— Je peux me joindre à vous si vous avez envie de compagnie.

— Oui, pourquoi pas ? accepte Anna sans la moindre hésitation.

— Je vous ferai découvrir la plus belle boutique de gants que l'on puisse trouver à Venise. Vous allez adorer.

— C'est loin d'ici ?

— C'est à environ trente minutes. Vous n'êtes pas pressée, j'espère ?

— Non pas du tout, mais avant, je veux absolument boire un café.

— Vous connaissez Mamafè ?

— Non.

Marco jette un coup d'œil à sa montre, pendant qu'Anna l'observe. Assez grand, cheveux épais poivre et sel, teint doré, la mâchoire carrée. C'est un bel homme. Quel âge ? Cinquante ans tout au plus.

— On doit prendre le Vaporetto. Je crois qu'il partira au cours des cinq prochaines minutes. Allons-y.

En marchant vers le quai, Anna dit :

— Mon jeune frère s'appelait Marco. Ça peut paraître étrange, mais c'est la première fois que je rencontre une autre personne de ce nom.

— S'appelait ?

— Oui, il est décédé.

— Récemment ?

— Il y a quatre ans. Il était jeune, seulement trente ans.

— Désolé. Un accident ?

— Une mort tragique. Je ne veux pas trop vous déprimer, alors, parlons d'autre chose.

— Je ne déprime pas facilement. Si ça vous... si ça *te* fait du bien, on peut en parler. On peut se tutoyer ?

— Oui, bonne idée.

Anna sourit. Elle refuse de se questionner comme elle a l'habitude de le faire. Elle se sent bien en compagnie de cet homme et c'est tout ce qui compte. Elle préfère laisser place à la magie et aux hasards de la vie.

Chez Fanny, l'odeur du cuir neuf accueille le duo. La petite boutique est magnifique et possède un éventail impressionnant. Il y en a décidément pour tous les goûts. Marco avait raison. C'est sûrement la meilleure boutique à Venise. On y trouve des gants de toutes les couleurs. Des cuirs souples et vivants qui s'adaptent aux mouvements. Tout est cousu à la main et fabriqué à Napoli, uniquement avec des cuirs italiens.

— Pas trop déçue, Anna ?

— Je suis ravie. Merci pour cette belle découverte.

Anna effleure le cuir souple d'un modèle turquoise. De petits boutons de la même couleur longent le côté extérieur du gant.

— Qu'est-ce que tu penses de ceux-ci ?

— Très original. Tu dois tout de même les essayer, même si ce n'est pas pour toi.

— Magnifique... ça te va comme un gant ! lance Marco après qu'Anna se soit exécutée.

— Cette expression prend tout son sens. Ce serait vraiment un bon slogan pour la boutique Fanny. J'en aurai pour un moment avant

de faire mon choix. Ce sera difficile. Si tu as mieux à faire, sois bien à l'aise.

— Tu as oublié que c'est moi qui voulais t'accompagner. J'en profiterai pour acheter des cadeaux pour ma sœur et ma nièce.

Après avoir dévalisé la boutique, le duo déambule pendant au moins une heure dans les petites ruelles, jusqu'à ce qu'Anna aperçoive le café *Torrefazione Cannaregio*... « *Quelle coïncidence!* » pense-t-elle. « *Ce serait dommage de ne pas y aller* ».

— Tu veux boire un café? J'ai entendu parler de la bonne réputation de cet endroit.

— *Certamente. Andiamo.* Allons-y!

Deux adultes qui ne se connaissent pas et qui décident de partager un moment ensemble. Rien de plus, rien de moins. À Venise, en décembre, ce genre de rencontre est possible. Ça n'a rien d'étrange. Les gens ne se bousculent pas dans les rues, alors l'occasion de vouloir faire connaissance se présente. Les gens se parlent avec les yeux, comme avant la technologie, les téléphones intelligents et le monde virtuel et irréel qui se sont emparés de notre spontanéité et de notre liberté.

— Et puis, Anna, un peu de compagnie, c'est bien? Seule à Venise, c'est triste, non?

— Oui, j'ai passé un superbe moment! Merci. En fait, être seule c'était le but de ce voyage. Je suis venue en Italie pour me laisser bercer par sa beauté, pour écrire, pour trouver la sérénité, pour m'éloigner de mon mariage que je rafistole constamment et pour sentir la présence de mon père... Enfin, pour faire la paix avec mon passé et dire au revoir à Marco. Je lui avais promis de l'emmener à Venise. Malheureusement, faute de temps, je n'ai pas pu réaliser ce rêve. Il est parti trop vite.

— Et puis, jusqu'à maintenant, comment te sens-tu?

— Très bien... trop bien. Tellement, que je songe à m'établir en Italie, plus précisément à Milan.

— Pourquoi Milan? Pourquoi pas Rome?

— Rome, je ne connais pas vraiment. Lors de mon dernier séjour à Milan, j'ai constaté que tout me plaisait dans cette ville; le

rythme de vie, l'animation, les restaurants, la mode... La beauté de cette ville est époustouflante.

— Pour moi, Rome reste la plus belle ville du monde. Je te conseille vivement d'y aller, je serai un guide exceptionnel.

— Je n'en doute pas. Je pars après-demain pour visiter ma famille à Castelfranco. Le vingt-six décembre, je filerai à Milan. Alors, disons qu'après cette étape, j'irai peut-être à Rome pour y passer quelques jours.

— Ma sœur vit à Milan et je vais célébrer Noël avec elle, cette année. Elle a perdu son mari il y a six mois.

— Le premier Noël est le plus difficile sans un être qui nous était si cher.

— Alors, nous n'avons plus que ce soir et demain pour profiter de Venise. Est-ce que tu avais des projets, pour ce soir ?

— Je voulais aller faire des courses, acheter de bons ingrédients et cuisiner dans mon bel appartement. Déguster et admirer le canal.

— J'ai une meilleure suggestion. Je t'invite à dîner dans un excellent restaurant. Le magnifique panorama est partout. Regarde autour de toi... À Venise, chaque petit recoin est spectaculaire. Pour les courses, on pourra y aller après notre café. Ainsi, tu auras des trucs pour déjeuner demain matin.

Anna s'interroge un peu. *« Devrais-je accepter, ou pas ? Pourquoi me priverais-je de ce moment ? Pourquoi refuserais-je de passer du temps en compagnie de Marco T. ? Sa présence me rassure et ce serait vraiment ridicule de rester seule ».*

— Alors, Anna ? Qu'en dis-tu ? On mange ensemble, ce soir ?

— J'accepte avec plaisir, répond d'emblée Anna.

Aujourd'hui, grâce à Marco, Anna a fait la découverte de petites merveilles. En plus de Fanny et de Mamafè, voilà que la toute petite épicerie fine *Aliani Casa del Parmigiano*, située tout près du pont Rialto, se révèle être un vrai bijou avec sa vaste gamme de produits de qualité. Anna se régale devant le comptoir fromager. Elle aurait envie de tout acheter. Les employés, tous formidables, rendent cette découverte encore plus agréable. Anna prend du gorgonzola, du Pecorino aux truffes et quelques tranches de Sopressata, tandis que Marco fait

emballer deux paninis garnis de jambon de parme et de provolone. Il est déjà midi. En sortant, ils marchent un peu et s'arrêtent devant un long banc rouge. Sourire aux lèvres, Marco tend un sandwich à sa nouvelle amie.

— Et puis, tu n'es pas trop déçue jusqu'à présent, Anna ?

— Tu me fais découvrir toutes les merveilles de Venise. Merci encore.

À l'heure du déjeuner, en ce magnifique jour de décembre en compagnie de Marco T., le ciel bleuit à Venise.

Hostaria da Franz

Anna applique une légère couche de fond de teint sur son visage et un peu de mascara sur ses cils. Elle termine son maquillage avec le rouge *melon d'or d'Yves Saint-Laurent*, une teinte qui donne un reflet moiré aux lèvres. Après avoir déposé quelques gouttes de son parfum du moment, *Gemme di paradiso*, sur ses poignets, elle se demande ce qu'elle va revêtir. «*Ma robe en satin cuivrée ou mon pantalon en serge de laine noire avec ma belle blouse lavande en chiffon ?*» Elle étale ses vêtements sur le lit et opte pour la robe. Il s'agit d'un vêtement simple, mais la couture est impeccable. De plus, le décolleté drapé met en valeur le haut du corps et les manches s'attachent aux poignets avec un seul petit bouton. De belles bottes courtes en daim marron clair et un manteau en fausse fourrure dans les tons de brun et de vert complètent sa tenue. Elle n'apporte que son téléphone et son portefeuille, qu'elle glisse dans la poche de son manteau.

Marco porte une veste en lainage biscuit qui suit les lignes de son corps sans pour autant restreindre ses mouvements, un foulard aux nuances de gris, de brun et de kaki autour du cou, un pantalon gris foncé bien coupé et de beaux sneakers en suède vert olive. Vraiment, son style témoigne du savoir-faire italien.

— J'aime ce que tu portes, Anna, ton manteau te va à merveille.

— Je te rends le compliment. Alors, où allons-nous ?

— Tu verras ! Je crois que ça te plaira. C'est un très bel endroit où tu dégusteras la cuisine vénitienne traditionnelle.

Se connaître à peine et se sentir si bien. Anna s'est bien gardée d'avouer à Marco T. qu'elle a mené une petite enquête sur lui. Elle suppose qu'en savoir un peu sur le trajet de vie de cet homme lui donne l'impression de le connaître davantage. De même, comme il possède un intéressant parcours, elle se sent un peu plus confiante. Qui sait ? Peut-être que lui aussi a effectué des recherches sur elle, sauf que contrairement à lui, elle ne lui a pas dit son nom de famille. Cependant, il sait qu'elle est de Montréal. Ce ne serait pas trop difficile de la repérer. De toute façon, ce soir, elle en apprendra davantage sur lui et vice-versa. Cette soirée sera certainement meublée de discussions.

En hiver, le soir, tout est très calme dans les rues. C'est le meilleur temps pour admirer Venise. Tout est inondé de charme, même les endroits qui ont mal vieilli. Pour Anna, partager ce moment avec un homme comme Marco est indéniablement agréable.

Dès qu'Anna entre au restaurant *Le Bistrot de Venise*, elle se sent projetée dans l'histoire. Ce soir, Marco lui fait encore découvrir l'une des meilleures adresses de la sérénissime.

Le restaurant offre un décor luxueux avec ses papiers peints rouge et doré. L'exposition de photographies, de peintures et de masques sur les murs combine l'art de façon magistrale.

Anna se défait de son manteau. Elle est satisfaite d'avoir choisi de porter sa robe en satin cuivré, qui s'agence parfaitement à la décoration opulente du *Bistrot de Venise*.

— Alors, Anna, qu'en dis-tu ?

— Je pense que cet endroit est tout à fait sublime.

Marco T. désire vraiment faire plaisir à sa compagne, même s'il ne la connaît à peu près pas.

— Je voulais absolument que tu goûtes à la cuisine typique. Tu sais que les restaurants d'aujourd'hui optent pour la cuisine réinventée. Cette nouvelle vague de cuisine fusion transforme l'authenticité.

— Ce restaurant me plaît beaucoup. Je ne suis pas une adepte de la cuisine fusion qui selon moi, porte à confusion.

Marco sourit. Il semble avoir aimé le jeu de mots d'Anna. Lorsque le garçon présente avec moult détails les différents plats, Anna choisit le risotto à l'encre de seiche, alors que Marco opte pour le canard. Les crevettes rouges de Sicile accompagneront l'apéro.

Marco lève son verre en disant :

— À la tienne et à cette journée remplie de plaisirs inattendus !

— Cette ville est si bavarde que la solitude ne me pesait pas, mais j'avoue qu'un guide tel que toi a embelli mon séjour.

— J'en suis très heureux. Je viens toujours ici en décembre, voilà pourquoi je connais Venise comme le fond de ma poche.

Les crevettes siciliennes, aromatisées d'épices précieuses, sont délectables, le risotto est une merveille et le canard servi dans une sauce *peverada*, un must absolu de la cuisine vénitienne, accompagné de pommes sauvages et d'oignons rouges, regorge de saveurs ancestrales. Dans chaque plat se cachent des histoires et des visites quotidiennes au marché pour dénicher des produits frais et des herbes aromatiques.

Pendant le repas, le duo parle peu. Anna observe la délicatesse avec laquelle Marco déguste chaque bouchée. C'est un homme élégant et sans vanité, se répète-t-elle. C'est ainsi qu'elle décrivait Franz lorsqu'elle le fréquentait. Elle est d'avis que rien n'est plus attrayant que l'élégance. La vanité, en contrepartie, la rebute. Elle détecte également une douceur en Marco. Une douceur sans égale. Déjà, elle a connu un homme qui la faisait chavirer tant sa douceur l'attirait. Tous les traits familiers de sa personne ainsi que son prénom lui donnent envie de converser avec lui.

— Tu sais, Marco, chaque fois que je prononce ton nom, je n'arrive pas à le dissocier de mon frère.

— Et pourquoi voudrais-tu le dissocier ? Tu n'as pas à le séparer de ton frère.

— Non, ce n'est pas que je tiens à le faire, c'est simplement que son absence s'est transformée en une présence invisible.

— Un sentiment tout à fait normal. Tu verras, il s'estompera dès que tu prendras le train pour Castelfranco après-demain.

— Et pourquoi ?

— Lorsque tu penseras à moi... ton frère sera absent.

— Nous prendrons deux cafés, une *crema rosada* et un tiramisu demande Marco au garçon.

Cet homme a une voix particulièrement belle lorsqu'il parle en italien.

— Je suis vraiment déçue de ne pas parler davantage en italien avec toi. Dommage que tu parles si bien le français, car j'aurais pu parfaire mon italien.

— Pour ma part, je suis ravi de pouvoir parler français. On peut toujours faire moitié-moitié. Qu'en penses-tu ?

— Génial ! Tu parles d'autres langues, aussi ?

— Plusieurs autres. Pour moi, les langues sont un instrument qui me permet de faire des découvertes, qui me rapproche des autres cultures. Toi aussi, d'ailleurs, tu parles plusieurs langues.

— Oui, quand même. Les langues pour moi ont un pouvoir. Avec les mots, nous pouvons pénétrer dans l'univers d'une autre nation.

— En plus, tu écris. Tu as mentionné que tu voulais écrire pendant ce voyage. Est-ce que tu l'as fait ?

— Oui, j'ai écrit beaucoup. Je prends des notes dans ma tête et le soir, j'écris dès que je rentre.

— J'ai été rédacteur en chef d'un journal pendant plusieurs années. Tu vois, nous avons plusieurs affinités. Les mots, les langues, l'écriture...

Ça, Anna le savait déjà. C'est d'ailleurs un peu pourquoi elle n'a pas hésité avant d'accepter de partager cette journée avec cet homme.

La *crema rosada* est une glace parfumée au romarin. Bien mesurés, tous les ingrédients s'entremêlent, et ce, jusqu'à la dernière bouchee... jusqu'à la fin de ce voyage gastronomique.

— Alors, Anna ? Cette union rafistolée, tu veux en parler un peu ?

— C'est une foule de choses accumulées pendant des années. Un oubli total de moi. Je me fondais dans le décor. Il m'arrivait souvent de sentir que je perdais ma raison d'être dans ce mariage.

— Pourquoi es-tu restée ? Tu aurais pu partir.

— Tout dépend de notre parcours et de nos expériences. Je crois qu'il est parfois difficile de prendre une décision éclairée, surtout si on a connu beaucoup de déceptions et de douleurs. En plus, j'avais de grandes batailles à livrer. J'étais très préoccupée par Marco, qui était très malade. Je me suis donc concentrée sur ses besoins et sur ceux de Vittoria, ma fille. J'ai trouvé ma raison d'être et mon bonheur à travers eux. La quantité de courage qui me restait était suffisante pour Marco et Vittoria, mais il m'était impossible de me battre pour autre chose. Impossible de me battre pour moi.

— Il faut tout autant de courage pour rester, Anna.

— C'est vrai. Je ne suis pas restée par lâcheté. Je voulais trouver la raison pour laquelle cet homme arrivait à m'intimider. Je sais qu'il a lui aussi navigué en eaux troubles avant de me connaître. Il y a aussi le fait que pour moi, le mariage signifiait quelque chose et ça représente encore quelque chose. À un certain moment, j'ai fait le bilan de ce que j'ai connu, de ce que j'ai combattu. J'ai pris du recul, je me suis mise en colère avec moi-même et j'ai revisité ma vie. J'en suis arrivée à la conclusion que nous partageons le plus beau cadeau que l'existence avait à nous offrir. Notre fille.

Tout au long de son mariage, la tendresse demeure ce qui a le plus manqué à Anna. L'absence d'émotions et de mots, les interminables négociations pour des bagatelles. Les excès de colère de son partenaire. La solitude et le sentiment d'abandon dans les périodes importantes, les moments graves lorsqu'elle éprouvait ce besoin urgent d'avoir un allié.

— Et Marco, ton jeune frère, il souffrait de quelle maladie ?

C'est toujours très pénible de parler de Marco. À la pensée de son frère, les yeux d'Anna deviennent larmoyants. S'ensuit machinalement une douleur très vive dans son cœur. Elle parvient cependant à retenir ses larmes.

— Paraplégie traumatique et schizophrénie paranoïde. Le diagnostic de la maladie mentale est tombé après la mort de maman.

— Pauvre petit. Et ton père, dans tout ça ?

— Oui, pauvre petit. Papa nous a quittés depuis très longtemps. Marco n'avait que sept ans.

— Comment as-tu traversé cette épreuve ? Je veux dire... pour garder cette sérénité.

— Je me suis évadée dans la lecture. L'écriture m'a apporté la paix. Tout ce qui a une connotation sensorielle m'a gardée saine. Cuisiner a été mon refuge. Voir, sentir, toucher... Voilà comment j'ai conservé ma sérénité et ma joie de vivre. L'amour se dissimule dans une multitude de petites choses, il faut simplement savoir les repérer.

— Ta recette a bien réussi. Bravo, dit Marco en se levant pour embrasser sa compagne sur le front.

— Assez parlé de moi. Et toi ?

— Comme je te l'ai déjà mentionné, je vis à Rome. J'accepte occasionnellement des mandats pour garder un contact avec le monde

de la rédaction, mais sans plus. Je veux profiter de la vie sans me presser. Je suis divorcé depuis dix ans. Un divorce sans hostilité. Mon ex-femme et moi avons tout simplement décidé de vivre chacun de notre côté. Elle s'est remariée, depuis. Aussi, j'ai un fils de vingt-cinq ans qui se nomme Bernardo et qui vit en Californie. Monica, ma sœur cadette, vit à Milan. Mes parents sont âgés, mais ils sont en forme. Ils habitent une charmante villa à Rome, près de chez moi. Et aujourd'hui, j'ai fait la connaissance d'Anna, une femme vivante remplie d'histoires. Elle est courageuse, a un joli sourire et un regard qui me parle. C'est une femme que je veux connaître davantage. D'ailleurs, je sens qu'elle deviendra une très bonne amie qui, je l'espère, tombera follement amoureuse de Rome.

Un froid sec s'est emparé de Venise. Malgré tout, c'est un bonheur de se déplacer dans cette ville. Anna enfonce ses mains dans les larges poches de son manteau. Le remarquant, Marco lance :

— Anna, tu n'as pas de gants ? Nous avons passé plus d'une heure chez Fanny !

— J'y allais pour mes sœurs et ma fille. Je n'ai rien pris pour moi. En plus, je n'arrivais pas à choisir, tout était si beau.

— Plus d'une heure chez Fanny sans acheter une paire de gants pour toi ? C'est un sacrilège.

— N'oublie pas que je suis de Montréal. J'ai l'habitude des grands froids glacials. Si tu savais comme Venise me fait adorer l'hiver !

Une fois qu'ils se retrouvent devant Al Redentore di Venezia, Marco embrasse Anna sur la joue. À cette heure tardive, l'île de Giudecca semble leur appartenir.

— *Allora Anna*, on se voit demain ?

— Demain matin, je veux visiter une église, mais je serai libre en fin de journée.

— Ah oui ? Quelle église as-tu l'intention de visiter ?

— *La Chiesa di San Francesco della vigna.*

—Alors, j’attendrai que tu me transmettes un message et on se fera un petit programme.

—Très bien, je te souhaite une *dolce notte* ! Douce nuit ! Merci pour la magnifique soirée.

—C’est moi qui te remercie, Anna. J’ai adoré cette soirée en ta compagnie. *Sogni d’oro* ! Fais de beaux rêves !

La Chiesa di San Francesco della Vigna est en quelque sorte cachée dans le nord de Castello. Dès qu’Anna se retrouve devant la somptueuse façade en pierres blanches, elle est convaincue que cette église est l’une des plus belles de Venise.

Ce temple regorge de richesses historiques. La Renaissance se retrouve sous tous les angles.

Les œuvres d’art signées par de grands peintres à la chapelle *Sainte* comblent autant les yeux d’Anna que son esprit. Des noms qu’elle n’avait vus que dans les livres. Elle a un soubresaut au cœur en repensant à la collection illustrée *Journal de l’art* que sa mère lui a léguée. Face à elle, un joyau de Giovanni Bellini, *Madonna e Santi*. À la vue de ce tableau, de sa grandeur, de sa complexité et de sa beauté, elle se sent submergée par de vives émotions. Un courant agite la douleur dans tout son être. Les injustices, les efforts perdus, les mensonges, les gifles, les insultes, les trahisons se bousculent, s’éparpillent. La douleur se volatilise. Un sentiment de paix et de libération s’installe en elle. Comme une pluie ruisselante, elle sent couler sur sa peau toutes les vérités, les tendresses, les mots doux, les présences, les sourires... Elle respire le silence de ce lieu sacré. Ce n’est qu’à ce moment qu’elle parvient à pardonner.

En faisant un dernier tour dans le Castello avant de retourner à son appartement, Anna aperçoit un auvent rouge sur lequel elle peut lire en grosses lettres blanches : *Hostaria da Franz*. Elle ne peut qu’être étonnée puisque tout récemment, elle a pensé très fort à Franz. Alors, de voir son prénom sur l’enseigne d’un restaurant niché dans les ruelles de Venise la fait sourire. Elle voudrait y entrer, mais à cette

heure, le resto est fermé. Curieuse de connaître son histoire, elle effectue une recherche sur *Google*.

Elle apprend que l'*Hostaria da Franz* tire son nom de Franz Habeler.

« Cet établissement reflète le passé de la ville en ce qui concerne les voyages et les relations internationales. C'est Franz Habeler, un jeune soldat de l'armée austro-hongroise, arrivé à Venise il y a plus de 200 ans, qui en a été le premier propriétaire. Il servait du poisson et du vin achetés auprès des agriculteurs et des pêcheurs locaux. Certains disent que Franz était l'inventeur du spritz. Il n'y a aucune preuve à l'appui, mais c'est captivant comme énigme. Depuis trois décennies, c'est la famille Gasparini qui administre le restaurant. Célébrer la cuisine vénitienne reste au cœur de leurs préoccupations. »

Semblables aux formes vibrantes et changeantes qui ne cessent de se multiplier dans un kaléidoscope, des souvenirs éclatent dans la tête d'Anna, qui se remémore le *Pam Pam*, ce café-resto hongrois que Franz lui avait fait adopter. Elle se souvient du mouchoir à fleurs qu'il plaçait dans la poche de son veston couleur cognac. Elle le voit en train de concasser le poivre vert dans un mortier en marbre. Elle le revoit, tout près d'elle, en train de lui parler pour lui donner courage à l'aide de bons mots. Des mots si forts, qu'ils sont imprimés à jamais en elle.

Anna lève les yeux et fixe l'auvent rouge pour admirer une fois de plus ce prénom qui lui plaît tant. Son cœur veut parler à Franz.

« Telle une ancre pendant les tempêtes que j'ai dû affronter seule, tes mots m'ont souvent portée. Je te remercie, Franz. Je t'assure que je ne suis pas restée oisive et que j'ai suivi ton conseil, même si parfois, j'avais du mal à me tenir debout... Je me suis levée et j'ai foncé. »

En poursuivant sa route, elle croise quelques passants. Une odeur boisée s'apparentant à celle du vétiver se répand partout dans les ruelles de Castello.

Tous les gens qu'on a aimés et qui nous ont aimés en retour font partie intégrante de nous. Malgré l'absence, ils sont toujours présents.

Pendant son séjour, Anna a croisé certaines personnes

marquantes de son passé. Non pas physiquement, mais elles se sont manifestées sous d'autres formes. Un symbole, un prénom, une odeur. L'amour ne s'efface pas. L'amour vrai est éternel.

L'amour nous sublime, si on arrive à le ressentir dans les relents du passé, surtout lorsqu'on était convaincu de ne plus y avoir droit.

Marrons grillés

Caldarroste

La brume hivernale ajoute un supplément à la mysticité. Ce soir, elle recouvre entièrement la ville. Anna adore cette atmosphère si particulière que l'on ne retrouve qu'à Venise.

À la veille de son départ, Marco lui a demandé de l'accompagner chez des amis. Luigi, un ami de longue date, originaire de Rome, et sa femme Sofia.

— Pour souligner ta dernière soirée à Venise, nous parlerons uniquement en italien.

— Promis ? Tes amis ne parleront ni français ni anglais ?

— Si, je te l'assure. *Andiamo.*

L'appartement se trouve dans un palais vénitien historique situé dans la partie la plus raffinée de Dorsoduro. La devanture de l'immeuble en pierres vieilles par l'usure du temps compte six balconnets. Des volets bleus et d'autres verts habillent joliment les fenêtres en forme d'arcade. Ce soir, les volets sont ouverts et laissent la lumière éclairer abondamment l'édifice, le trottoir et le canal.

Le rez-de-chaussée est principalement moderne, tandis que le salon qui se trouve au premier étage a conservé son caractère vénitien avec ses plafonds rehaussés de poutres et son sol en *terrazzo*. Au salon, on trouve un immense canapé en cuir blanc, deux fauteuils en velours frappé de couleur taupe, ainsi qu'une grande table carrée en verre soutenue par un pied en marbre qui repose sur un tapis rouge-rubis. Une lampe sur pied avec un abat-jour géant tout doré illumine la cheminée décorative en pierres blanches, sise au fond de la pièce. Les toiles abstraites sur certains murs, les statuettes, les textures variées de tissu, les couleurs neutres, les teintes plus soutenues et les petites touches dorées ici et là sont parfaitement conformes au modernisme, au vintage et à la richesse de cet espace. La salle de séjour adjacente au salon est un rêve pour les amateurs de livres. On y trouve une grande bibliothèque encastrée sur un long mur et débordant d'ouvrages.

L'appartement a été rénové tout récemment. Luigi, qui est architecte, a participé à la conception de ce projet et tous les plans ont été soigneusement étudiés avant d'entreprendre les travaux. Respecter les éléments architecturaux et historiques demeurait sa priorité.

Sofia est native de Trévis. Elle est une femme ravissante qui sait mettre les gens très à l'aise. Elle prend plaisir à partager son espace de vie d'une beauté incomparable avec ses invités. Pour elle, vivre à Venise constitue une expérience unique. Une ville à dimension humaine où le calme et la beauté sont omniprésents.

Ce couple rappelle à Anna sa tante Estella et son oncle Gianluca, le duo exemplaire de la famille. La même harmonie existe entre Luigi et Sofia. La même fierté. On peut facilement deviner que ce couple affronte chaque épreuve en se tenant la main. En pensant à Zia Estella, Anna se désole de ne pas être allée la visiter lors de son dernier séjour à Toronto. Cette femme est si forte, si solide, si honnête et si accueillante. Tout comme Luigi, Zio Gianluca a fait partie du monde de l'architecture pendant des années. La fabuleuse maison qu'il a conçue pour sa famille dans un quartier cossu de Toronto fut l'une de ses premières réalisations lorsqu'il est arrivé au Canada. Zio Gianluca : un homme, un père et un bon mari. Un homme à qui on ne peut rien reprocher.

Sofia invite Anna à la suivre, car la visite n'est pas terminée. L'appartement est composé de trois étages. Anna se retrouve devant un imposant escalier de marbre qui mène au deuxième. Là, on peut voir un grand salon vénitien au plafond cathédral et une spacieuse salle à manger qu'un couloir relie à une cuisine sophistiquée dernier cri. La cuisinière en laiton à double four est immense. « *Quel bonheur de préparer des plats pour la fête de Noël dans une cuisine comme celle-ci !* » se dit Anna.

Un escalier mène au grenier et permet d'accéder à une belle *altana* (grande terrasse) en bois avec vue panoramique. C'est ici que la soirée se déroulera. Des chaufferettes extérieures sont en marche. Déjà, c'est chaud. Anna s'assoit, puis Marco l'imit. Sofia dépose un plat de marrons grillés encore fumants au centre de la table, tandis que Luigi sert le vin brûlé. La vue est splendide, malgré la brume.

Vin brûlé

Le vin chaud, en Vénétie, est préparé principalement avec du chardonnay ou du pinot blanc, agrémenté de cannelle, de pomme et de clous de girofle.

Ingrédients

Vin rouge 1.5 litre

250 g de sucre

1 zeste d'orange

1 zeste de citron

3 bâtons de cannelle

10 clous de girofle

2 étoiles d'anis

½ noix de muscade râpée

Préparation

Dans une casserole à fond épais, verser le sucre, puis ajouter les zestes des agrumes, les épices et le vin rouge

Chauffer à feu doux sans porter à ébullition en remuant avec une cuillère en bois, jusqu'à ce que le sucre soit complètement dissous (environ 10 minutes) — ne pas faire bouillir

Filter à l'aide d'une passoire

Verser dans des tasses

Décorer avec des bâtons de cannelle ou avec des tranches d'agrumes

Servir

Une jolie boîte

Una bella scatola

Il n'y a rien de plus apaisant que de faire une promenade en longeant le canal de la Giudecca, sous la brume, tard en soirée, avec, en trame de fond, la chanson Caruso de Lucio Dalla. Tout sur cette île est une invitation à l'amour, à la paix. Un sentiment de bien-être libérateur. Anna se sent triomphante. Elle a su relever le défi que la beauté de Venise lui avait lancé dès son arrivée. Celui de se réconcilier avec le passé. Cette révélation est d'une telle clarté, qu'elle efface les traînées de brouillard qui se tiraillent dans le ciel.

— *Allora, cosa facciamo domani?* Je t'accompagne à la gare demain, propose Marco.

— C'est vraiment gentil, mais je veux repartir comme je suis venue. Toute seule.

— À quelle heure, ton train ?

— Je quitterai l'appartement vers treize heures, ce qui me donnera le temps de prendre le petit-déjeuner et d'aller faire quelques photos.

— Comme tu veux chère amie.

— Marco, je ne sais comment te remercier pour ces beaux moments en ta compagnie, pour les belles découvertes et pour cette soirée avec tes amis ; une soirée magnifique.

— Tout le plaisir a été pour moi. Luigi et Sofia t'ont adorée. Ils seront toujours heureux de t'accueillir lorsque tu reviendras.

Marco prend la main d'Anna et l'embrasse. Cet homme a des mains magnifiques.

En traversant, *il ponte dell'Accademia* (le pont de l'Académie), Anna en profite pour prendre quelques photos. Un calme absolu règne. Pas de bruits de voitures ni de klaxons. Que le délicieux clapotis de

l'eau, l'écho des gens qui parlent en italien avec leur bel accent chantant... et des arômes qui se déplacent dans l'air comme nulle part ailleurs. Par moments, un discret filet de parfum de vanille domine... et par d'autres, l'odeur du basilic et du citron se joint à cet effluve.

Le cœur rempli de gratitude, Anna dit au revoir à la vue imprenable du Grand Canal et de ses palais.

Ce que l'on possède vraiment, ce qui n'appartient qu'à nous, c'est ce que nous seuls pouvons voir, entendre et sentir.

C'est déjà l'heure de partir. Anna se présente à la réception et offre une boîte de macarons à la gentille hôtesse en guise de remerciement. Après avoir tout réglé, la jeune femme lui dit :

— *Signora Anna, quelqu'un a laissé un paquet pour vous.*

Puis elle lui remet un sac rouge avec l'inscription : *Fanny — Gloves and accessories.*

Elle en retire un long emballage, sur lequel se trouve un message parfaitement calligraphié à la main.

« Per tenerti al caldo. Buon viaggio carissima amica ! »

Pour te tenir au chaud. Bon voyage très chère amie !

Marco T.

Anna ouvre la jolie boîte et découvre sous un papier de soie la paire de gants de veau bleu turquoise que Marco lui avait demandé d'essayer. Elle en sort un, puis l'enfile en savourant l'odeur du cuir.

Vivre

Lorsque la soif de vivre s'empare de toi...

Que tous tes rêves s'en éloignent

De trop de déceptions...

Que seul ton cœur fatigué en témoigne...

Et tel un imposteur

La résignation devient tous tes pourquoi...

Ne cherche pas de réponses

Tu n'en trouveras aucune

Trouve plutôt le comment

Qui redonnera naissance

Aux maints talents sublimes

Les tiens exclusivement...

Tu pourras rallumer

Toutes les lumières éteintes

Revoir l'éclat des teintes

Du tableau de ta vie

Sans pourquoi, sans émoi...

Tu pourras reconstruire

Te relaisser séduire

Par cet homme ou cette femme

À l'intérieur de toi

*Qui attend patiemment
Ton comment sans soupir...*

Vivere

*Quando la sete di vivere ti prende,
ma la forza dei tuoi sogni si allontana
a causa di troppe delusioni,
che solamente il tuo cuore stanco ne è testimone.*

*E' come un impostore la rassegnazione,
diventa tutto il tuo perché.*

*Non cercare risposte, non ne troverai nessuna.
Trova piuttosto come, chi darà alla luce,
ai molti talenti sublimi, i tuoi, esclusivamente.
Potrai riaccendere tutte le luci spente,
rivedere il bagliore delle tonalità del quadro
della tua vita.*

*Senza un perché,
senza scalpore potrai ricostruire,
rilassarti e sedurre quell'uomo o quella donna dentro te,
che aspetta pazientemente,
senza un sospiro,
il tuo come.*

La Bella Figura

Ayant décidé de marcher pour se rendre à l'hôtel, Anna sort de la gare de Castelfranco en tirant sa valise. Déjà, elle aperçoit la forteresse, le mur de Castelfranco. Ce cachet médiéval est imprégné dans tous les immeubles, dans toutes les pierres, dans toutes les toitures en terracotta. Elle séjourne à l'hôtel Alla Torre. Elle connaît bien cet établissement qui se situe juste à côté de l'enceinte, un délice pour les yeux. À proximité se trouve le marché de Noël. Dans la rue froide, l'effluve de cette fête se propage. Une odeur d'orange amère et de romarin. L'Italie séduit Anna, l'asperge de ses parfums. Elle ne sera à Castelfranco que quelques jours, le temps d'y passer Noël. Son premier Noël en Italie.

Riccardo, le cousin d'Anna, est venu chercher cette dernière à l'hôtel. Elle dînera chez lui... C'est l'avant-veille de Noël et la ville de Castelfranco est plus jolie que jamais avec ses lumières suspendues en cascades entre les immeubles.

Riccardo habite dans un coin tranquille de la ville. Son appartement compact est confortable et coquet. Grand et solide, les accolades de cet homme sont des plus réconfortantes. Quant à Raffaella, sa femme, charmante et souriante, elle inonde de sa bienveillance. Au sein de cet harmonieux duo, une belle amitié prédomine.

Assise sur le canapé, les cheveux blancs comme neige, bien coiffée, élégante et raffinée, avec une petite veste bleu pâle en laine tissée serrée et boutonnée sur une robe aux couleurs pastel dont le rose se marie bien avec un joli collier de perles, *Zia Pia* fait honneur à *La Bella Figura*.

Elle attire Anna près d'elle et la couvre de belles petites phrases. « *Tu es si belle, Anna. Tu ressembles tellement à ta mère* ». Anna reste un moment dans les bras de sa tante, qui verse quelques larmes. Ah ! les Italiens, comme dirait certains, sont si démonstratifs, si émotionnels. Leurs sentiments parlent toujours très fort et ne font pas dans la timidité.

De longues chandelles blanches scintillantes dans une assiette ovale aux rebords argentés sur un lit de feuilles d'oranger décorent la table que Riccardo a dressée avec beaucoup d'amour. L'ambiance est un diffuseur de simplicité. Du naturel, de l'authenticité, sans aucune fioriture.

Faisan et polenta sont au menu. Les recettes de la *mammà* sont parfaitement réalisées par Riccardo. Après toutes ces années, Anna arrive encore à reconnaître le moelleux de la polenta de *Zia Pia*.

Pour le dessert : *la Pinza*, un plat qu'Anna ne connaît pas. Son cousin lui explique qu'auparavant, sa mère en préparait chaque année, pour Noël, et qu'il a pris la relève, histoire de ne pas briser la tradition.

— Je veux cette recette, Riccardo ... j'en ferai aussi une tradition.

— *Con piacere!* C'est avec plaisir que je la partagerai avec toi.

Un partage d'épices de la buona cucina italiana, d'anecdotes du passé, de paroles douces et de sourires entremêlés de larmes annule toutes les années d'absence. Anna capte tous les détails, enregistre tous les mots, respire chaque épice.

Le pavé de la *piazza* reluit en cette veille de Noël ; toute la famille d'Anna, tantes, oncles, cousins, cousines, l'attend au centre du *square* de Castelfranco. Une fresque de beauté et d'élégance décrit bien la scène. *La Bella Figura*... l'art de vivre à l'italienne. Faire bonne impression... le secret du style italien. Avant tout, c'est une question de respect envers soi et les autres. Se présenter à son meilleur pour inspirer en reflétant la joie de vivre.

À la grande surprise d'Anna, elle assiste à l'arrivée d'une invitée inattendue. Vittoria ! Celle-ci avance lentement vers sa mère, petite valise à la main. Trop belle, avec sa tenue colorée qui va de pair avec son caractère jovial. Un béret bleu pailleté encadre son beau visage, alors qu'une veste en peluche noire, un large pantalon en satin épais imprimé de fleurs géantes multicolores et son magnifique sourire donnent à cette fresque une valeur inestimable. Le plus grand bonheur d'Anna, sa plus grande richesse, c'est sa fille.

— Vittoria quelle belle surprise ! Tu es là depuis quand ?

— Je viens tout juste d'arriver. Je voulais être avec toi pour la fête de Noël.

Des flocons de neige gros comme de la ouate commencent à tomber. À ce spectacle se joint le son des cloches de minuit et un message texte.

Marco : *Buon Natale !* Joyeux Noël, Anna !

Anna : *Buon Natale !* Mes meilleurs vœux à toi et à toute ta famille

Marco : Tu pars toujours demain ?

Anna : Oui, avec ma fille, elle est venue me rejoindre. Elle m'a fait une si belle surprise.

Marco : Tu me la présenteras, j'espère.

Anna : Si, avec plaisir

Marco : À bientôt, alors, on se retrouve à Milan

Anna : Ciao Marco, à très vite !

Le bonheur

La felicità

Béa : Merci pour les photos, elles sont vraiment belles

Anna : La Vénétie est très photogénique

Béa : Toi aussi, tu as l'air bien

Anna : Un séjour fabuleux

Béa : Très hâte que tu me racontes

Anna : Vittoria est venue me rejoindre à Castelfranco, je suis tellement contente

Béa : Super. Tu le mérites, n'en doutes jamais

Anna : Joyeuses fêtes, Béa

Béa : Ciao Anna ! À bientôt !

Anna : Baci

En ce lendemain de Noël, Riccardo et Raffaella sont venus à la gare pour faire les dernières accolades, l'ultimo arrivederci. Aussi, pour remettre une enveloppe à Anna, dans laquelle se trouve la recette de *Zia Pia*.

Le bonheur n'était pas exigeant. Anna ne courait pas après. Il se trouvait dans le sourire de sa fille, dans la recette de *Pinza* de *Zia Pia*. Le bonheur se trouvait dans le train de la gare de Castelfranco qui devait la conduire à Milan.

La Pinza — Dessert typique vénitien

Ingrédients

250 g de farine de maïs jaune

1 litre d'eau

100 g de farine nature

60 g de raisins secs

130 g de beurre

100 g de sucre

60 g de figues séchées

40 g de pignons de pin

1 petit verre de brandy

Sucre glace

Préparation

Faire bouillir l'eau

Verser le maïs en pluie dans l'eau bouillante

Mélanger soigneusement avec une cuillère en bois, sans arrêter

Poursuivre la cuisson, toujours en remuant, pendant environ 30 minutes

La consistance de la polenta ne doit pas être trop dense (sans grumeaux et facile à travailler)

Laisser refroidir

Ajouter les autres ingrédients à la polenta

Mélanger la pâte avec une cuillère en bois (vous obtiendrez une pâte épaisse)

Verser dans un plat de cuisson de 22 cm, beurré et fariné

Cuire la pinza pendant 1 heure et 30 minutes à 180°C

Servir le dessert chaud saupoudré de sucre glace

Le destin

Il destino

Quartier Brera

Milan — printemps 2019

À la terrasse, Anna dépose sur la table l'énorme gâteau qu'elle a confectionné pour l'anniversaire de sa fille. Vittoria fait un vœu et souffle les bougies. Maintenant convaincue que le destin a respecté toutes les règles, qu'il n'a brouillé aucune carte, Anna lève son verre.

Fin

Épilogue

Anna n'avait pu balayer son passé. Plus d'une fois, elle est retournée en arrière pour comprendre, pour éclairer le flou de sa vie. Revisiter sa vie pour survivre. Retourner sur ses pas pour pouvoir poursuivre en supprimant les regrets et l'amertume.

Notre passé ne s'oublie pas.

Des chemins tortueux, des chagrins déchirants, des promesses brisées, des actes violents, la douleur d'un suicide, de longs mois dans une unité psychiatrique à cultiver l'espoir, la perte d'un enfant, ou les départs qui laissent un vide absolu peuvent ralentir notre joie de vivre, puisque notre histoire ne s'oublie pas.

Cependant, si on prend la décision de s'enivrer d'un parfum de Vétiver, de se laisser bercer par Caruso de Lucio Dalla, si un chef-d'œuvre de Giovanni Bellini nous transcende, si l'arôme d'un gâteau vanille, citron et basilic continu à nous exalter et que l'on arrive à trouver la force de se lever et de foncer même si une crise de panique nous sidère, on peut réussir à traverser chaque épreuve avec l'espoir pour tout allié. Se nourrir d'espoir, c'est aimer la vie.

L'amour est plus fort que le mépris, plus fort que l'indifférence, plus fort que la rancune, plus fort que le chagrin.

L'amour est plus fort que la mort.

Remerciements

Ce livre est la réalisation d'un travail rempli d'amour.

Le premier remerciement s'adresse à La Plume D'or. Merci pour votre accueil au sein de votre maison.

Un immense merci à Jean Florentin Abgona d'avoir lu mon manuscrit en primeur. Merci pour tes encouragements et tes conseils. Tu as toute ma gratitude.

J'ai eu la chance d'avoir le soutien de nombreuses personnes, au fil des ans, et ce livre n'aurait pas pu exister sans ma famille. Un merci tout spécial à ma sœur Bionda, qui a mis des heures à relire pour repérer les coquilles. Elle a aussi retranscrit mes brouillons et pleuré à chaque ébauche.

Un sincère merci à ma sœur Bruna de m'avoir écoutée avec attention lorsque je lui lisais de longs passages, au téléphone, tard en soirée.

Je remercie Aleksandra, ma fille, pour la création des couverts de mon livre. Merci d'être le soleil de ma vie.

Un grand merci à Renzo Miotto pour la relecture des passages en italien. Con tutto il mio cuore, ti ringrazio Renzo.

Je remercie Ernest Napalè Ndamè qui m'inspire avec sa poésie et ses réflexions. Merci, Ernest, de m'avoir prêté tes belles citations, dont l'une ouvre mon roman.

Le dernier remerciement, mais non le moindre, s'adresse à tous les lecteurs qui ont pris le temps de lire mon roman. Il y a tellement de livres merveilleux ; je vous suis reconnaissante d'avoir choisi le mien.

